

Aicardiana

2^e série — n° 35 — 15 septembre 2021

Jean AICARD

LA LÉGENDE DU CŒUR

**Nouvelle édition, corrigée et augmentée
d'une introduction par Dominique AMANN.**

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

2

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 35

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>La légende du cœur mangé.</i> Dominique AMANN	7
<i>La Légende du cœur.</i> Jean AICARD	63
<i>L'histoire de Cabestaing.</i> Jean AICARD	227
<i>Compléments à la mise en scène.</i> Jean AICARD	239

3

ÉDITORIAL

Malgré le contexte, bibliothèques et services d'archives restant accessibles, *Aicardiana* peut poursuivre sa publication selon le plan établi en début d'année.

Au menu de ce numéro, une pièce de Jean Aicard dont plus personne ne parle aujourd'hui : *La Légende du cœur*.

Elle présente pourtant un double intérêt : d'une part elle réfère à une légende médiévale qui connut le plus grand succès dans la littérature et le théâtre jusqu'au début du xx^e siècle ; d'autre part, elle eut son origine en Provence et le drame de notre écrivain fut d'ailleurs créé dans les ruines romaines du Théâtre-Antique d'Orange.

La Légende du cœur forme le volet médiéval d'une série de pièces de théâtre, intitulée *La Provence légendaire*, que Jean Aicard consacra à sa région natale, depuis l'Antiquité avec *La Milésienne* jusqu'à *Gaspard de Besse* pour le xviii^e siècle.

Dans l'introduction que j'ai ajoutée à la pièce, j'ai voulu rappeler, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire de cette légende, en me limitant à la France car elle fit également florès dans la plupart des contrées de notre Europe d'aujourd'hui.

Après les cinq actes de la pièce, j'ai également publié le chapitre que Jean Aicard avait rédigé pour expliquer les éléments les plus significatifs de l'intrigue.

Enfin, je reproduis un manuscrit autographe de Jean Aicard explicitant encore davantage quelques éléments de mise en scène : les scènes citées présentent parfois un décalage de leurs numéros avec ceux de la version finale, car ces directives ont été établies à un moment où la pièce n'était pas encore totalement achevée.

Le lecteur aura ainsi à sa disposition tous les éléments pour mieux apprécier cette pièce dont la mise en scène très spectaculaire avait été imaginée pour s'adapter aux dimensions très inhabituelles de la vaste scène d'Orange, au fait qu'elle soit en plein air et qu'il n'y ait pas de rideau de scène.

Dominique AMANN

LA LÉGENDE DU CŒUR MANGÉ

Dominique AMANN

LES LÉGENDES DU CŒUR MANGÉ

La « légende du cœur mangé » est l'histoire atroce et cruelle d'un mari trompé qui punit sa femme adultère en lui faisant manger — à son insu, il est vrai — le cœur de son infortuné amant. Elle connut une belle célébrité au Moyen Âge dans des poèmes mettant en scène soit le troubadour Guillem de Cabestany soit un trouvère nommé « le châtelain de Coucy ». Véritable *topos* littéraire, ce conte adopta de nombreuses métamorphoses dans tous les genres — poésie, prose, roman, théâtre, théâtre lyrique¹ — jusqu'à la pièce de Jean Aicard qui semble en être, en 1903, la dernière version.

L'argument est simple. Il met en scène les trois personnages du traditionnel triangle amoureux : le mari, la femme et l'amant. Le scénario se déroule en trois actes :

— la faute : l'épouse cède à son amant ;

¹ Voir notamment DI MAIO (Mariella), *Le Cœur mangé, histoire d'un thème du Moyen Âge au XIX^e siècle*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2005, in-8°, 244 pages ; préface de P. Brunel. On regrettera que cette historienne de la littérature ait ignoré la pièce de Jean Aicard... qui fut pourtant publiée par un célèbre éditeur parisien.

— la vengeance : le mari tue l'amant, lui arrache le cœur et le sert cuisiné à sa femme qui s'en délecte ;

— l'expiation : la femme, informée de l'atroce vérité, se laisse mourir ; le mari est châtié par son suzerain.

La légende du cœur mangé apparut pour la première fois dans un texte provençal du Moyen Âge. Elle se diffusa ensuite en Europe, d'abord, du XII^e au XIV^e siècles, dans un corpus relativement homogène ; puis d'une manière de plus en plus libre, davantage attachée aux détails sordides : l'adultère, l'assassinat, le cannibalisme — même involontaire — constituent en effet les éléments intrinsèques fondamentaux de cette légende... violant à la fois les lois religieuses, les règles morales et les interdits primordiaux.

8

Thomas, *Tristan* (ca 1170)

La plus ancienne version de la légende du cœur mangé se trouve dans le roman *Tristan* de Thomas d'Angleterre.

Les origines de ce Thomas, dit « d'Angleterre », clerc à la cour d'Henri Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, écrivain et poète, sont inconnues : il semble avoir été un Normand ou un Breton installé en Angleterre. Il a laissé un poème en ancien français, *Tristan*, écrit vers 1170, contant la légende de Tristan et Iseut, poème dont il reste dix fragments répartis dans six manuscrits : 1° les amants, Tristan et Iseut la Blonde, sont découverts endormis dans un verger ; 2° Tristan se marie avec Iseut aux Blanches Mains ; 3° Tristan, obsédé par le souvenir d'Iseut la Blonde, fait réaliser une salle décorée de statues évoquant son amour ; 4° Tristan et son ami Kaherdin se rendent en Angleterre afin de revoir Iseut la Blonde ; 5° Tristan rentre en Petite-Bretagne ; 6° Tristan et Iseut la Blonde meurent ensemble.

L'œuvre originale devait contenir environ douze mille vers dont seulement deux mille ont été retrouvés. La trame du roman a toutefois pu être reconstituée à partir d'une traduction en ancien nordique, la *Saga de Tristan* (1226).

La version de Thomas est très différente de celles qui l'ont précédée. Il insiste sur l'amour qui unit les deux jeunes gens en les adaptant aux exigences de la *fin'amor* : il n'est plus question de philtre magique mais de libre choix et leur relation relève de la morale courtoise qui justifie même un amour adultère. La scène finale — où Iseut s'étend sur le corps de Tristan mort et, lui baisant la bouche et le visage, se laisse mourir à son tour de douleur — a donné à cette idylle une grandeur et une beauté toujours inégalées.

Dans le fragment Sneyd S¹, aux vers 833-842, Iseut aux Blanches Mains, seule pendant que Tristan est au loin, chante une histoire d'amour, de jalousie et de mort probablement inspirée d'un ancien lai breton :

9

En sa chambre se set un jur
E fait un lai pitus d'amur :
Coment dan Guirun fu surpris,
Pur l'amur de la dame ocis
Que il sur tute rien ama,
E coment li cuns puis dona
Le cuer Guirun a sa moillier
Par engin un jor a mangier,
E la dolur que la dame out
Quand la mort de sun ami sout².

En sa chambre elle s'assied un jour
et compose un triste lai d'amour :
comment Guirun fut surpris,
par l'amour de la dame occis
qu'il aimait plus que toute autre,
et comment le comte donna
le cœur de Guirun à sa femme
par ruse un jour à manger,
et la douleur que la dame eut
quand elle sut la mort de son ami.

² *Le Roman de Tristan poème du XII^e siècle*, chapitre xxxi « le mariage », volume I, page 295, vers 833-842.

Ce court passage, baptisé par la suite « le lai Guirun », évoque donc un seigneur et sa dame, héros d'une histoire tragique contenant les éléments essentiels de la légende : un mari jaloux se venge de sa femme adultère en lui faisant manger le cœur de son amant.

Cette première version, encore *soft*, fit l'objet de diverses variantes :

— le mari ne tue pas l'amant mais récupère son cœur ; ou bien le mari tue lui-même l'amant et lui arrache le cœur ;

— après avoir appris la terrible mystification, la femme meurt de douleur, ou se laisse mourir de faim, ou se suicide.

Un élément fit son apparition par la suite : le cœur mangé est celui d'un poète. L'origine en est peut-être chez Dante Alighieri dans sa *Vita nuova*. Au chapitre III, le poète relate une expérience onirique : au cours d'une vision, il voit un personnage se disant *dominus tuus* « ton maître » — l'Amour — portant dans ses bras une femme — Béatrice — et quelque chose d'ardent — *vide cor tuum* « vois ton cœur » — qu'il fait ensuite manger à la femme ; ce récit en prose introduit le sonnet *A ciascun'alma presa et gentil core*³.

Le Lai d'Ignauré (ou *Lai du Prisonnier*)⁴, un fabliau d'environ six cent cinquante vers, composé au début du XIII^e siècle et que l'on attribue généralement à Renaud de Beaujeu, conte l'histoire d'un chevalier, nommé Ignauré, qui a séduit douze amantes. Démasqué par les maris, il est jeté en prison et mis à mort : son cœur et son « cinquième membre » sont cuisinés et servis à ses amantes. Apprenant cela, les dames se laissent mourir de faim.

³ DANTE ALGHERI, *La Vita nuova*, chapitre III, pages 31-35.

⁴ Paris, BnF, département des manuscrits, manuscrit français n° 1553, 526 folios. Voir le n° 35 « Li Lays d'Ygnaure ».

Ce lai ajoute deux éléments à la légende du cœur mangé : la polygamie du chevalier et sa castration.

La légende du cœur mangé connut une grande vogue en France⁵, notamment dans des récits concernant le troubadour provençal Guillem de Cabestany — ou Cabestaing — et un trouvère du Nord nommé « le Châtelain de Coucy ».

La légende de Guillem de Cabestany

Guillem est un troubadour originaire du Roussillon, né ca 1165-1170 et qui hérita du modeste fief de Cabestany à l'est de Château-Roussillon (Pyrénées-Orientales). Bien peu de choses sont assurées dans sa biographie. En revanche, la légende s'est emparée de lui, notamment pour conter sa mort violente à l'occasion d'un cruel sacrifice anthropophage.

La Vida provençale

Sa *Vida*⁶ primitive, au XIII^e siècle, concerne essentiellement sa fatale aventure amoureuse :

Et aquest mot entendet : e mandet lo marit a 'N G. que ven-gues a parlamen. E menet lo ab si foras lonh del castel, et a trassio el li tolç la testa e mes la en un carnayrol ; e trais li lo cor del cors, e mes lo en carnayrol com la testa. Et intret s' en el castel, e fes lo cor raustir e fez lo aportar a la taula a la moiller, per so la domna s' agradava fort de cor de salvaizina, e fes

⁵ Elle fit également florès en Allemagne et en Italie dès le XIII^e siècle.

⁶ Cf. RAYNOUARD (François-Just-Marie), *Choix des poésies originales des troubadours*, volume V, pages 187-196.

lo manjar a sa molher en semblan qu' el ne manjes. E quan l' ac manjat, si levet sus e dis que so que avia manjat era 'l cor d' EN G. de Cabestanh, e mostret li la testa, e demandet li si l' era estat bos a manjar. E la domna conoc la testa d' EN Guillem de Cabestanh, e dis que tan bos li era estat e si saboros, que jamais autre manjars ni autre beures no 'l tolria la sabor de la boca qu' el cor d' EN G. de C. li avia laissada. El marit, quant o auzi, correc li dessus ab l' espaza ; e la domna ac paor e fugi al balcon, e se laisset cazer jos, e fo morta⁷.

En résumé, Guillem, reçu à la cour de Raimon de Castel Rossillon, s'éprit de sa femme Sermonda et lui adressa des vers trop explicites : le mari, ayant ainsi appris l'aventure, entraîna Guillem dans un traquenard, le tua, lui coupa la tête et lui arracha le cœur qu'il rapporta à son château. Le soir, le cœur fut servi à Sermonda et le mari lui confirma la mort du troubadour en lui montrant sa tête coupée. La femme se jeta alors par la fenêtre et se rompit le cou. Raimon fut destitué, jeté en prison par son suzerain et les amants ensevelis dans l'église Saint-Jean à Perpignan.

Boccace (1350)

Le *Decameron* ou *Il Decameron*⁸ est une suite de cent nouvelles écrites par Boccace (Giovanni Boccaccio, 1313-1375) entre 1349 et 1353, mettant en scène des personnages de la société bourgeoise du temps, autour du thème principal de l'amour tant vulgaire que courtois. L'ouvrage connut un immense succès et fut traduit dans l'Europe entière durant des siècles.

⁷ RAYNOUARD (François-Just-Marie), *Choix des poésies originales des troubadours*, volume V, pages 188-189.

⁸ Du grec δέκα « dix » et ἡμέρα « jour », soit « les dix journées ».

La cinquième nouvelle du quatrième jour est l'histoire de Lisabetta devenue l'amante de Lorenzo, le directeur de l'entreprise familiale. Les trois frères de la jeune femme, rêvant pour elle d'une meilleure position, tuent leur employé au moment où il devait aller traiter une affaire pour eux. Lisabetta se désole de l'absence de Lorenzo jusqu'à ce que celui-ci lui révèle en songe son triste destin. Elle se rend alors sur le lieu de sa sépulture et, ne pouvant rapporter le corps entier, en détache la tête, la place dans un grand vase, la recouvre de terre et y plante un basilic « qu'elle arrosait uniquement d'eau de rose ou de fleur d'oranger, ou bien de ses larmes⁹ ».

Dans la même quatrième journée, la neuvième nouvelle conte très précisément la légende du cœur mangé : deux nobles provençaux très amis, Guiglielmo Rossiglione et Guiglielmo Guardastagno, habitant des châteaux voisins, passaient leur temps aux joutes et aux tournois ; Guardastagno avait une très belle femme et Rossiglione la séduisit bien vite. Le mari ayant découvert la liaison, sa grande amitié se tourna en une haine aveugle : il tua son rival, lui arracha le cœur de la poitrine et le donna à son cuisinier pour qu'il l'accommodât en ragoût. La dame s'en régala et, quand elle sut le fait, se jeta par une fenêtre élevée du château et se tua. Les deux amants furent enterrés dans un même tombeau.

Jeanne Flore (1531)

Le septième et dernier *Compte amoureux* de Jeanne Flore narre « les mauvaises fortunes de messire Guillien de Campestain de Rossillon ».

⁹ BOCCACE, *Le Décaméron*, quatrième journée, nouvelle V, pages 253-256 ; le texte cité est pris à la page 255.

Guillien de Campestain, « beau à merueilles, droict, & aduenant en toutes ses actions », séduisait tous les cœurs ; la jeune et belle duchesse de Roussillon, épouse de Raymon de Castel, s'éprit du troubadour... mais « sentroblia au dissimuler ». Raymon menaça sa femme de la tuer s'il l'apercevait en compagnie de Guillien, mais ses intimidations restèrent sans effet. Il décida alors d'éliminer l'amant : au retour d'une chasse il le tua, « luy va fendre lestomach, & en tira le cœur dehors, quil emporta avec soy : si le fait mettre apres en potaige & menger à sa femme. Quand elle leust mengé : Quen dictes vous, dit-il, Dame, de celle viande ? est-elle bonne ? Pour vray mon seigneur, respond elle, ouy, & est de moult bon goust. Cest le cœur de vostre amy Guillien, dit le Duc.¹⁰ » La duchesse en mourut de douleur et le roi Alphonse d'Aragon fit périr Raymon en prison.

14

Jean de Nostredame (1575)

Jean, frère de Michel le célèbre Nostradamus, reprit l'histoire dans ses *Vies des poètes provençaux*. Après avoir échappé à une tentative d'empoisonnement, Guillem de Cabestaing se rend chez « la dame de Rossillon nommee Tricline Carbonelle, dame de ce temps plaine de science & de bonnes vertus, femme de Remond de Seilhans seigneur dudit lieu », à qui il envoie une chanson enflammée :

Pour raison de laquelle chanson elle fut surprinse de son amour, que luy penetra son cœur si auant, que Remond en chargea ialousie & soupçon, et estant assuré des approches

¹⁰ FLORE (Jeanne), *Comptes amoureux* ; citation est prise au folio LXXXIIL verso.

d'eux deux, trouuant vn iour Guillem seul aux champz, le print par le collet, & luy ficha son espee iusques au manche, luy trancha la teste, luy osta le cœur du ventre, l'emporta à sa maison, fist apprester le cœur en viande bien delicatement & en fist manger à Tricline, & luy dit, la viande que vous auez mangee est-elle bonne ? ouy dit-elle, la meilleure que ie mangeay iamais, aussi c'est des entrailles de ton paillard (luy dit Remond tout furieux en luy montrant la teste de Guilhem qu'il tenoit pendue par les cheveux) laquelle si tost qu'elle eust recognue tomba en pasmoyson, & estant peu apres retournée à soy, dict à Remond en plorant, la viande a esté si bonne que ie n'en mangeray iamais plus d'autre, & en ce disant tenant vn couteau sous sa robbe, s'en perça sa tendre poitrine, & mourut¹¹.

La légende du châtelain de Coucy

Jakemes

À la fin du XIII^e siècle, Jakèmes, auteur du premier roman biographique en langue d'oïl, mit en scène un trouvère nommé le « châtelain de Coucy », qui pourrait être Gui de Ponciaus, ami de Gace Brulé et très probablement décédé en 1203 au cours de la quatrième croisade ; ou bien encore Guy I^{er} de Thourotte devenu châtelain de Coucy par son mariage. Son récit, de plus de huit mille vers octosyllabes, est long et embrouillé par de multiples épisodes secondaires et des digressions.

Renaud, châtelain de Coucy, s'est épris de la dame de Fayel. Pour l'éloigner, le seigneur de Fayel l'envoie à la croisade où il est grièvement blessé. Renaud tente de revenir en ses terres

¹¹ NOSTREDAME (Jean de), *Les Vies des plus celebres et anciens poetes provençaux* ; la notice sur Guillem de Cabestaing se trouve aux pages 56-58 et la citation a été prise aux pages 57-58.

15

mais il meurt sur le bateau du retour. Il demande alors à Gobers son écuyer de faire embaumer son cœur et de le porter à la dame de Fayel. Alors que celui-ci approche du château de Fayel, il est arrêté par le seigneur. Menacé de pendaison, il doit lui raconter la mort de Renaud et lui remettre le coffret contenant son cœur et la lettre adressée à sa dame. Le sire de Fayel échauffe alors un plan cynique :

Atant s'en part Gobers maris, Et li sires s'en est vertis Droit à Faiel en sa maison. Son mestre queus mist à raison, Et li conmande estroitement Qu'il se paine efforcement D'un couléis si atourner Que on n'i sache qu'amender, De gelines et de chapons, Dont à table servis serons De toutes pars communaument Et par lui especialment ; De cest cuer un autre feras Dont tu ta dame serviras Tant seulement, et non autrui. Sire, se Diex me gart d'anui, Je le ferai, ne vous doubtés, Ensement que vous dit l'avés. Atant d'iluec li queus s'en tourne ; Ces més apareille et atourne : Li mengiers fu très delitables. Quant temps fu si mist-on les napes, Si se sont au souper assis, S'orent més si comme à devis ;	Gobert s'éloigne chagriné et le sire retourne droit à Fayel en sa maison. Il appela son cuisinier et lui commanda expressément de se mettre en peine d'accommoder d'une sauce qu'on n'y sache rien reprendre des poules et des chapons qui seront servis à table à tous les convives et à lui spécialement ; de ce cœur tu feras un autre mets dont tu servira ta dame seulement, et non autrui. Sire, avec l'aide de Dieu, je le ferai, n'en doutez point, exactement comme vous l'avez dit. Aussitôt le cuisinier s'en fut et accomode des mets de la manière la plus délectable. Quand on eût mit le couvert, on se mit à table et l'on commença à manger.
--	--

Après servirent li varlet
Del més qui fu tel qu'à souhait.
Du cuer seul la dame servirent,
Et de l'autre partout offriront :
Chascuns volentiers en menja,
La dame moult ces més loua,
Et li samble bien c'onques mais
Ne menga plus savoureux més.

Après les valets servirent
des mets apprêtés à souhait ;
ils servirent le cœur à la dame
et offriront le reste aux autres.
Chacun volontiers en mangea,
la dame loua fort ces mets,
et il lui sembla bien que jamais
elle n'avait mangé mets plus sa-
[voureux.

[...].

Et comment l'apell' on, biau sire ? Et comment l'appelle-t-on, beau
[sire ?

Par amours voelliés-le-moi dire. Dame, n'en soiés en effroy, Je vous affy en bonne foy Que vous en ce més-cy mengastes Le cuer qu'el mont le mieus amastes, C'est du chastelain de Coucy Dont on vous servi ore cy. Par vous seulle en fustes servie, Et je et toute la mesnie Fumes servi d'un més samblant.	Par amour, veuillez me le dire. Dame, n'en soyez pas effrayée, je vous l'affirme de bonne foi qu'en ce mets vous mangeâtes le cœur que le mieux vous aimâtes, celui du châtelain de Coucy, que vous a servi ici. Vous seule en fûtes servie : moi et toute l'assemblée nous fûmes servis d'un mets [identique.
--	---

Vous l'amastes en son vivant, Vous l'aimâtes en son vivant,
Dont moult oy vergongne et anuy dont j'ai souffert honte et tour-
[ments,

Puis que le sos jusque aujourd'uy ; jusques à aujourd'huy.
Et pour un poy moi revengier Et pour m'en venger un peu,
Vous ai-ge fait son cuer mengier¹². je vous ai fait manger son cœur.

¹² JAKEMES, *L'Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, vers 7997-8028 et 8037-8052.

Informée du forfait, la dame meurt de douleur et son mari est contraint à un exil au cours duquel il trépassa sans être revenu sur ses terres.

La légende du châtelain de Coucy a d'abord été propagée par les poètes comme paradigme d'amour parfait vécu jusque dans la mort.

Le chroniqueur et poète Jean Froissart (1337-1410), citant dans son grand poème mêlé de prose, *la Prison amoureuse*, quelques amants célèbres, mentionna l'aventure du châtelain de Coucy en la présentant comme une histoire véridique :

220 Et le castellain de Couchi,
Qui oultre mer morut de doel
Tout pour la dame de Faiol
Apriès le mort dou baceler ?
On ne le poet ne doit celer ;
225 Pour ce qu'on se voloit vengier
Des vrais amans, on fist mengier
La dame le coer son ami ;
Et celle, qui d'anoi fremi,
Si tost qu'on li eut fait acroire,
230 Requist qu'on li donnast à boire ;
Quant elle eut but, si dist en haut :
« Jamais plus boire ne me faut,
« Car sus morsel si precieus,
« Si douls et si delicieus
235 « Nul boire ne poroie prendre. »
On ne li peut puis faire entendre
Qu'elle vosist mengier ne boire ;
Ceste matere est toute voire¹³.

¹³ FROISSART (Jean), « La Prison amoureuse », *Œuvres de Froissart*, tome I, pages 217-218, vers 220-238.

Christine de Pizan, dans son *Débat de deux amants*, ne fit que mentionner le châtelain et sa dame, sans évoquer les détails horribles de leur histoire :

Encor depuis regardons l'admistié
Du chastellain de Coussy, se haitié
Il fu d'amours, je croy, qu'a grant daintié
En avoit bien,
Mais la dame du Faël, qui pour sien
Tout le tenoit, je croy, l'acheta bien,
Car puis que mort le sçot ne vout pour rien
Plus estre en vie¹⁴.

Contemplons encore l'amitié
du châtelain de Coucy ; si heureux
il fut en amour, je crois, que grande
récompense il en avait bien.
Mais la dame de Fayel, qui pour sien
tout entier le tenait, je crois, le paya bien
car quand elle le sut mort, elle ne voulut plus
à aucun prix être en vie.

Dans les siècles suivants, la légende du cœur mangé continua de se diffuser, généralement sans référence aux deux légendes primitives, et dans des adaptations de plus en plus libres, privilégiant souvent l'horreur et l'érotisme.

Au XVI^e siècle, le célèbre humaniste Henri Estienne, dans le premier tome de son *Apologie pour Hérodote*, reprit, mais d'une manière totalement anonyme et sans références littéraires, l'histoire du cœur mangé :

¹⁴ PIZAN (Christine de), « Débat de deux amants », *Œuvres poétiques*, volume II, page 72, vers 761-768.

Un gentilhomme portant fort grande affection à une damoiselle mariée, s'en alla à la guerre : où il pria ses compagnons que s'il mouroit ils fissent porter son cueur à icelle, faisans accompagner ce présent de certains propos qu'il leur dit. Après la mort de ce gentilhomme (qui fut bien tost après) son cueur fut pris et gardé par le mari de ceste damoiselle, averti de la requête qu'il avoit faite à ses compagnons : et quand il fut retourné, le fit tellement cuisiner que cette damoiselle sa femme en mangea, pensant bien manger autre viande. Alors le mari luy demanda si ell' avoit trouvé ceste viande bonne : et ell' ayant respondu qu'ouy, — « Vous ne pouviez faillir, » dit-il, « de la trouver bonne : car c'est le cueur d'un de vos mieux-aimez. » La damoiselle ayant sceu de qui il parloit, ne mangea depuis morceau qui luy fist bien, et aussi n'eut long temps besoin de viande : car elle mourut de regret bien peu de jours après¹⁵.

À la même époque, Claude Fauchet, premier président de la Cour des monnaies et historiographe de France, reprit, au livre II de son *Recueil de l'origine et de la langue et poésie françoise* l'aventure du châtelain de Coucy selon le schéma habituel. Regnault de Couci, « moult amoureux d'une dame du pais, qui estoit femme du seigneur de Faiel », s'en fut guerroyer par-delà les mers. Lors d'un combat des chrétiens contre les Sarrazins, il fut mortellement blessé et confia ses dernières volontés à son écuyer. Celui-ci donc « luy ouurit le corps, & prist le cœur, & sala & confit bien en bonnes espices » ; il le plaça dans un écrin avec quelques objets et une lettre du défunt. En arrivant au château de Faiel, il fut arrêté par le seigneur, dut lui raconter

¹⁵ Henri ESTIENNE, dans son *Apologie pour Hérodote*, volume I, chapitre XIX « De la cruauté de nostre siècle », pages 406-407.

l'histoire et lui remettre le coffret pour avoir la vie sauve. Le cuisinier accommoda le cœur qui fut donné à la dame tandis que le mari mangea d'un mets paraissant identique. Ayant appris le forfait, la dame se laissa mourir¹⁶.

La légende continue d'apparaître au XVII^e siècle, dans des adaptations très libres ; par exemple :

— dans la nouvelle « Le Cœur mangé » des *Spectacles d'horreur* (1630) de Jean-Pierre Camus (1584-1652) : Crisèle aime Menmon mais ses parents la forcent à épouser le vieux et riche Rogat ; Menmon part pour la guerre ; mortellement blessé il fait envoyer son cœur à Crisèle ; Rogat, furieux, fait cuisinier et servir ce cœur à Crisèle ; celle-ci, ayant su le forfait, fait tuer Rogat puis se laisse mourir dans un couvent.

— ou encore dans *Les Esprits ou le Mary fourbé, nouvelle galante* (1686) attribuée à Gatien Courtilz de Sandras ;

— enfin dans les *Mémoires de la cour d'Espagne* (1690), ouvrage pseudo-historique de M^{me} d'Aulnoy (1650-1705) : le marquis d'Astorga trompe sa femme avec une fille d'une grande beauté ; sa femme, égarée par la jalousie, tue l'amante, lui arrache le cœur et lui coupe la tête ; elle fait manger le cœur en ragoût à son mari, exhibe la tête coupée pour apporter la preuve de son crime ; elle s'enferme dans un couvent et le marquis sombre dans le désespoir.

Le XVIII^e siècle est revenu à la légende du sire de Coucy. Marguerite de Lussan, dans ses *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste* conte ses amours avec la dame de Fayel rebaptisée « châtelaine de Vergi »¹⁷. Une floraison de romances, lettres,

¹⁶ Pour les citations *passim*, voir FAUCHET (Claude), *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, livre II, pages 124-128.

¹⁷ Dont les aventures se trouvent dans le roman médiéval *La Châtelaine*

pièces de théâtre lui fit écho, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, dans la terrible « Vengeance d'une femme » de Barbey d'Aurevilly¹⁸.

Le 15 avril 1903 à Paris, le théâtre des Variétés donna la première d'un opéra-bouffe en trois actes fort débridé, *Le Sire de Vergy*, sur un livret de Gaston-Arman de Caillavet (1869-1915) et de Robert de Flers (1872-1927) accompagné d'une excellente musique composée par Claude Terrasse (1867-1923) : les auteurs y multiplient les scènes les plus comiques et les situations les plus cocasses... sans souci de la tradition littéraire de la légende de Gabrielle.

Quelques mois plus tard, la pièce de Jean Aicard illustra de nouveau la légende en évoquant — pour la dernière fois au théâtre — la destinée tragique du troubadour Cabestaing.

LA PIÈCE DE JEAN AICARD

Les sources

Jean Aicard a fait suivre le texte de sa pièce d'un court chapitre intitulé « La légende du cœur et l'histoire de Cabestaing »¹⁹ dans lequel il fait notamment état de ses sources : sa première référence est l'historien provençal Jean-Pierre Papon qui lui a fourni l'argument de sa pièce ; et le dramaturge l'a enrichi de détails puisés *passim*.

de Vergy, de 948 vers octosyllabiques, composé au milieu du XIII^e siècle ; texte restitué d'après plusieurs manuscrits de la BnF.

¹⁸ BARBEY D'AUREVILLY (Jules), *Les Diaboliques* ; voir le chapitre « La vengeance d'une femme », pages 305-354.

¹⁹ Pages 255-267.

Un souhait : Orange

Les représentations au Théâtre-Antique d'Orange

Les félibres eurent les premiers l'idée d'utiliser les ruines romaines d'Orange pour y donner des pièces de théâtre. Furent ainsi représentés : en 1869, le drame en prose mêlé de chants en trois actes *Joseph*, d'Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817) ; en 1874, au cours de deux représentations, l'opéra en deux actes *Norma* de Vincenzo Bellini (1801-1835), l'opéra-comique en un acte *Le Chalet* d'Adolphe Adam (1803-1856) et l'opéra-comique *Galathée* de Victor Massé (1822-1884) ; en 1886, le drame en trois actes et en vers *L'Empereur d'Arles* du poète avignonnais Alexis Mouzin (1846-1931) avec Eugène Silvain ; en août 1888, *Œdipe-Roi*, de Sophocle, par les artistes de la Comédie-Française avec à leur tête Mounet-Sully (1841-1916) et l'opéra *Moïse* de Gioachino Rossini (1792-1868) ; en août 1894, *Œdipe-Roi* et *Antigone* de Sophocle, *l'Hymne à Apollon* de Delphes nouvellement découvert, la cantate *Pallas-Athéné* de Camille Saint-Saëns (1835-1921), la comédie en un acte et en vers *L'Ilote* de Paul Arène (1843-1896) et Charles Monselet (1825-1888) et la comédie en un acte *La Revanche d'Iris* de Paul Ferrier (1843-1920) ; en août 1897, *Les Érinnyes* de Leconte de Lisle (1818-1894), musique de Jules Massenet (1842-1912), par la Comédie-Française et l'orchestre Colonne, *Les Fêtes d'Apollon* de Louis Gallet (1835-1898) et *Antigone* de Sophocle.

Paul Mariéton (1862-1911), chancelier et majoral du Félibrige, écrivain de langue provençale, prit la direction de la scène et produisit, les 13 et 14 août 1899, *l'Alkestis* d'Euripide adapté par Georges Rivollet (1852-1928) et *l'Athalie* de Jean Racine avec une musique de Félix Mendelssohn (1809-1847) ; en août

1900, *Alkestis* par les acteurs de la Comédie-Française, *Pseudolus* de Plaute et *Iphigénie en Tauride* de Christoph-Willibad Glück (1714-1787) interprétée par l'orchestre et les chœurs du théâtre d'Aix-les-Bains sous la direction de Léon Jehin (1853-1928).

Après une année d'interruption, il revint à cette direction en août 1902 avec *Œdipe-Roi* et *Les Phéniciennes*, tragédie adaptée d'Euripide par Georges Rivollet et interprétée par les deux frères Mounet²⁰.

Pour l'été 1903, la municipalité concéda la scène à deux directeurs : Paul Mariéton en août et Léa Caristie-Martel en juillet.

Premières démarches en 1901

En 1901, Jean Aicard, qui travaillait à sa *Légende du cœur*, la proposa à Paul Mariéton... mais celui-ci avait alors d'autres projets :

Jean Aicard avait désiré ardemment cette représentation de sa *Légende du Cœur* à Orange, et il avait eu à lutter contre l'intransigeance classique qui réservait le Mur au théâtre antique. En 1901, il avait communiqué un résumé sommaire de sa pièce à M. Mariéton, qui lui répondait : « Ne craignez-vous pas qu'il soit encore un peu tôt pour tenter, sur le théâtre antique d'Orange, au lendemain de l'énoncé d'un programme gréco-latin, une évocation du Moyen-Âge, même provençal ? Je ne sais si, cette année, je pourrai réaliser mon rêve de trois soirées de spectacle. En tout cas, deux soirées me paraissent d'ores et déjà

²⁰ Pour toute cette chronique, voir MARIÉTON (Paul), *Le Théâtre antique d'Orange et ses chorégies*.

occupées par la reprise des *Phéniciennes* et la première de l'*Iphigénie* de Moréas, ouvrage excellent, terminé depuis cinq ans et réclamé par tous les vœux de la jeunesse littéraire.²¹ »

En 1903

Jean Aicard ne renonça pas, car il avait eu l'idée de cette pièce devant le mur romain du théâtre d'Orange et, fort du soutien de l'illustre Sarah Bernhardt, qui avait déjà reçu l'œuvre pour son théâtre parisien, il parvint à convaincre Léa Caristie-Martel d'en faire la création durant sa direction de l'été 1903 et, dès la mi-mars, toute la presse nationale et régionale s'en fit l'écho.

La pièce nouvelle était en effet liée au théâtre d'Orange depuis sa conception :

— L'idée de mettre cette légende au théâtre, nous a dit le poète, s'était présentée impérieusement à mon esprit un soir, dans l'enceinte même du théâtre romain d'Orange. Il y a, à mon sens, un accord étrange entre l'antiquité du Mur romain et celle d'une légende qui évoque le souvenir des plus violentes et des plus lointaines tragédies de la fable païenne.

L'ouvrage est donc né, pour ainsi dire, devant le Mur tragique du théâtre d'Orange, dans ce théâtre même. Sa destinée véritable était d'y retourner. Le génie dramatique de Sarah Bernhardt comprit cela tout de suite, et j'eus le bonheur, les circonstances aidant, de pouvoir apporter à Mme Caristie-Martel, — en échange de sa confiance de l'avant-veille et pour

²¹ SAINT-VALÉRY (Léon de), « La *Légende du cœur* et Sarah Bernhardt à Orange », *La France nouvelle, revue mensuelle*, 7^e année, n° 6, juin 1923, « Questions littéraires », page 161.

son premier programme — le nom prestigieux de notre grande tragédienne nationale. Voilà comment et pourquoi la première représentation de la *Légende du cœur* aura lieu le 13 juillet prochain à Orange²².

Jean Aicard justifia lui-même ce choix :

— Certes, on ne connaît pas de plus beau spectacle que la représentation d'un chef-d'œuvre classique dans l'ombre de la nuit, sous les étoiles, au théâtre d'Orange, en présence de dix mille personnes qui, étagées et pressées les unes contre les autres sur les gradins, deviennent comme les parois vivantes de ce puits fatidique, de cette caverne d'oracles où la puissance des échos séculaires donne à la voix de l'acteur des intonations suprahumaines. Mais aussi quel rêve digne d'entraîner directeurs et auteurs, celui de faire retentir, dans cette tombe sonore, où dorment tant de siècles, des rythmes jeunes et comme le cri d'une vie nouvelle inspirée de la mort même.

Par l'âge, par la ligne et la couleur, le Mur d'Orange est suggestif, évocateur, inspirateur. Le cadre du théâtre romain d'Orange est particulier et il imposera des formes particulières aux ouvrages qu'on lui destinera. Ce sont là, pour l'écrivain dramatique, des conditions redoutables, mais fécondes. Le Mur appelle le tragique, c'est-à-dire la noblesse et la grandeur

²² « La Légende du cœur au théâtre d'Orange », *L'Éclair*, 16^e année, n° 5281, jeudi 14 mai 1903, « L'actualité », page 1, colonne 6, article non signé. Extraits du discours prononcé par Jean Aicard au dîner offert par M^{me} Caristie-Martel le mardi 12 mai 1903 à l'*Élysée-Palace-Hôtel* de Paris ; elle y avait réuni des représentants de la presse et des personnalités politiques, littéraires ou parisiennes pour fêter sa nomination à la direction du théâtre d'Orange (voir la carte d'invitation signée de Léa Caristie-Martel, conservée aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1242).

douloureuse dans l'action. Les dimensions du proscenium demandent des foules, des évolutions de masses. Le décor étant naturel et travaillé par la nature veut de la vie et de la poésie à la fois. Enfin, l'absence de rideau commande, à chaque fin d'acte, la sortie motivée et mouvementée des protagonistes... Ces diverses conditions, qui sont inéluctables, peuvent après nos saisons théâtrales parisiennes où se produisent tant d'admirables renouvellements d'art, faire éclore, chaque été, des œuvres d'un caractère spécial, vraiment nouvelles, de plus d'une manière.

Le théâtre antique d'Orange leur imposerait de toute nécessité un caractère d'humanité générale. En effet, ce que proclame le Mur d'Orange, construit par l'antiquité, mutilé par le Moyen-Âge, tout imprégné à la fois de fable païenne et de légende chrétienne, ce qu'il proclame, ce sont les droits de la tragédie éternelle, sans distinction de forme, d'école, de pays, ni d'époque. Un tel théâtre, rêvé par bien des poètes, serait digne d'une France qui ne veut oublier ni ses origines les plus lointaines, ni sa poésie et son histoire provinciale.

Et voilà pourquoi, madame, a-t-il dit en terminant, je vous félicite d'avoir désiré une œuvre inédite créée par Orange et pour Orange, — quelle que soit cette œuvre, quel qu'en soit l'auteur²³.

Les rôles furent distribués vers la mi-mars 1903. À la fin avril, Jean Aicard lut son œuvre aux acteurs et les répétitions commencèrent au début du mois de mai.

Jean Aicard tenait beaucoup à l'apparition de la Tarasque. La ville de Tarascon ne voulut pas prêter son effigie tradition-

²³ « La Légende du cœur au théâtre d'Orange », *L'Éclair*, 16^e année, n° 5281, jeudi 14 mai 1903, « L'actualité », page 1, colonne 6, article non signé. Suite du discours de Jean Aicard.

nelle et celle des félibres de Sceaux était de dimensions trop restreintes : on fit donc confectionner une Tarasque proportionnée à la scène d'Orange, de huit mètres de longueur totale, portée par plusieurs hommes dissimulés à l'intérieur de sa carapace.

Léa Caristie-Martel (1865-1934)

Les Caristi sont d'origine italienne et leur nom remonte aux années 1500. Vers 1600, l'un d'entre eux vint s'établir en Bourgogne.

Son descendant Jacques-Nicolas Caristie, né à Avallon (Yonne, Bourgogne) le 28 novembre 1747 et décédé dans cette même ville le 27 octobre 1817, y fit carrière comme architecte. De son mariage avec Julienne Boullenot (1752-1835), il eut au moins huit enfants, dont deux fils architectes :

— Philippe-Joseph-Marie Caristie, né à Avallon le 2 décembre 1775 et décédé au même endroit le 10 octobre 1852. Polytechnicien, il s'embarqua avec l'expédition d'Égypte le 20 mai 1798 comme membre de la commission des sciences et des arts. Architecte, ingénieur des Ponts et Chaussées du département du Rhône (1802) puis d'Avignon (1804), il construisit différents ponts de pierre sur le Rhône. Il épousa en 1838 l'Avignonnaise Thérèse-Clotilde Gounin et leur fils aîné Marie-Augustin Caristie, né à Avignon le 11 avril 1824, fit une belle carrière d'homme de lettres et d'acteur pensionnaire de la Comédie-Française, passion qu'il transmet à sa fille Léa-Elmire.

— Auguste-Nicolas Caristie, né à Avallon le 6 décembre 1783, est décédé à Paris le 5 décembre 1862. Élève de Léon Vaudoyer en 1807 et de Charles Percier en 1808, il travailla aussi sous les ordres de d'Alexandre-Théodore Brongniard en 1809. Sous-inspecteur des travaux au ministère des Finances en 1810, il

obtint un prix départemental de l'École des beaux-arts de Paris en 1812, puis le prix de Rome d'architecture en 1813 avec le projet d'un hôtel de ville pour une capitale. Il resta sept années à Rome comme pensionnaire de l'Académie de France, d'où il rapporta des relevés du Forum et des monuments de la Voie Sacrée ainsi qu'un projet de restauration du temple de *Jupiter Stator*. Élu membre de l'académie des Beaux-Arts en 1840 et conseiller municipal de Paris en 1859, nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 28 octobre 1829, il fut promu officier par décret impérial du 22 janvier 1852. C'est lui qui, le premier, restaura le théâtre antique d'Orange.

Léa-Elmire Caristie, dite Caristie-Martel, est donc la petite-fille de Philippe-Joseph-Marie Caristie et la petite-nièce d'Auguste-Nicolas. Elle naquit à Paris (4^e) le 19 août 1865. Son premier mariage, à Paris (6^e) le 9 décembre 1887 avec *Adolphe-Eugène Maujan* (1853-1914), fut dissous le 3 août 1898 par le tribunal civil de première instance de la Seine. Elle contracta une seconde union, le 28 novembre 1929, à Paris (18^e) avec *Gabriel-Charles-Patrice Billebault* comte du Chaffault (1852-1933) et mourut à Chaillot (Île-de-France) le 8 novembre 1934.

Élève du Conservatoire de Paris, elle y obtint un premier accessit de tragédie en juillet 1881, un second prix en juillet 1882 et enfin le premier prix de tragédie en juillet 1883.

Aussitôt engagée à l'Odéon (1883-1886), elle passa ensuite à la Comédie-Française dont elle devint sociétaire.

Elle s'en retira pour devenir professeur de diction et d'art oratoire au conservatoire de Versailles.

Quand la guerre éclata, elle mit son talent au service de la patrie : présente sur le front pendant toute la durée du conflit, elle reconforta les soldats par son talent et devint « la Muse de l'Armée ».

Officier de l'Instruction publique en 1903 ; chevalier de Légion d'honneur par décret du 3 février 1929 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique ; médaille de la reconnaissance nationale et médaille de la ville de Paris.

En mars 1903, elle obtint du maire d'Orange la direction du Théâtre antique pour deux années :

Nous apprenons avec plaisir que M. le maire d'Orange vient, par un traité en bonne et due forme, de confier à Mme Caristie-Martel, directrice du Conservatoire de Versailles — et pour une période de deux années, — la direction du Théâtre antique. On sait qu'en vertu de la loi la commune d'Orange est propriétaire de son théâtre, et la municipalité en a la libre disposition.

Mme Caristie-Martel se propose d'organiser, dans la première quinzaine de juillet prochain, deux représentations solennelles avec le concours d'artistes des théâtres subventionnés. Nous en donnerons bientôt le programme que l'on dit devoir être très brillant ²⁴.

Léa Caristie-Martel y donna trois soirées :

— le 11 juillet, la troupe de l'Opéra-Comique au complet — premiers rôles, choristes, corps de ballet, orchestre — interpréta *l'Orphée* de Glück sous la direction d'Henri Büsser (1872-1973), organiste, compositeur et chef d'orchestre ;

— le 12 juillet, *Phèdre*, de Racine, accompagnée d'une musique de Jules Massenet, avec Sarah Bernhardt dans le rôle-titre ;

— le 13 juillet, la *Légende du cœur*, de Jean Aicard.

²⁴ *Le Figaro*, 49^e année, 3^e série, n^o 69, mardi 10 mars 1903, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 4.

Les premières

La Légende du cœur connut deux créations : la première sur le Théâtre-Antique d'Orange le lundi 13 juillet 1903 dans la version complète en cinq actes puis le lundi 28 septembre 1903 à Paris sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt dans une version réduite à quatre actes. On observe des changements dans la distribution des rôles à Orange et Paris.

À Orange

Outre les difficultés de dernier instant, inévitables dans une première représentation avec une mise en scène à la dimension du théâtre romain et une figuration nombreuse, deux préoccupations assaillirent notre dramaturge :

Le jour de la représentation, deux sortes d'inquiétudes assaillirent Jean Aicard. D'abord, celle, habituelle, de l'auteur qui va affronter le public, non plus les lecteurs isolés du livre, mais le public en masse, formant un seul être bizarre, impressionnable, soumis à des réactions imprévisibles et inexplicables. Cette inquiétude-là, pourtant, s'atténuait de ce que ce public était provençal, que le poète sentait en lui une prolongation, une diffusion de son moi, éprouvait l'équilibre des sensibilités entre la foule, substance de la race et lui, son verbe. Tous ceux-là, artisans, bourgeois, paysans, qui allaient s'asseoir sur les gradins antiques étaient les petits-fils de ceux qui ont vécu les drames légendaires ; ils ne pouvaient ne s'y point identifier par le plus profond d'eux-mêmes, et d'autant que le dramaturge, avec une délicatesse tendre, a épargné à la Provence ce qui, dans les caractères, eût pu sembler souillure. L'horrible Lionarde est victime d'abord : son implacabilité est faite d'an-

ciennes souffrances ; et Raymond de Castelnau, à cause de sa mère adultère, est Saxon.

La seconde cause d'inquiétude venait du ciel. Le baromètre était brusquement descendu, la chaleur devenait suffocante dans l'atmosphère immobile, de gros nuages apparaissaient à tous les points de l'horizon. C'était l'orage proche, un de ces déluges d'été qui noient tout tombant sur le théâtre en plein air.

Dix mille personnes s'entassaient dans l'hémicycle ; le ciel resta noir, des grondements de tonnerre roulèrent dans le lointain, puis des éclairs accompagnèrent tragiquement le dénouement tragique, mais il ne plut pas. Le ciel de Provence voulut être clément à son poète²⁵.

La pluie ne tomba que durant la nuit...

Les dix mille spectateurs agglutinés sur les gradins firent une ovation immense à l'auteur et à ses magnifiques interprètes :

Quant au public, il fut (selon une formule usée, mais, cette fois, littéralement véridique) transporté d'enthousiasme. Jean Aicard frémissait encore délicieusement au souvenir de ces minutes. Sarah Bernhardt venant, parmi les ovations, annoncer le nom de l'auteur, avait modifié l'habituelle formule impassible, elle avait dit, crié, joyeusement :

« Mesdames, Messieurs, la *belle* œuvre que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous, et pour la première fois, dans ce cadre magnifique, est de Monsieur Jean Aicard. »

Et la foule, la foule provençale, avait acclamé son poète. Fils des Grecs, fils des Romains, les plus ignorants même avaient

²⁵ SAINT-VALÉRY (Léon de), « La Légende du cœur et Sarah Bernhardt à Orange », *La France nouvelle, revue mensuelle*, 7^e année, n° 6, juin 1923, « Questions littéraires », page 163.

senti passer le souffle ancestral, le grand art tragique directement rattaché à l'art antique, et, dans l'œuvre de puissance et de beauté qu'ils venaient d'entendre, leur instinct profond acclamait le permanent génie de la race.

Jean Aicard, qu'émouvaient de façon intense ces commu- nions tangibles avec l'âme de son pays, éprouva, en cet instant, une joie d'essence mystique et comme surnaturelle. C'était un être immortel, la race toujours semblable à elle-même, qui le pressait dans ses bras fervents et qui clamait, clamait sans fin à la louange de son enfant²⁶.

À Paris

Si la représentation de cette légende provençale dans le pays qui l'avait vu naître et devant un public indigène était assurée du plus grand succès, sa transposition dans la Capitale avec des coupures, une mise en scène moins luxueuse et l'absence de Sarah Bernhardt encourrait davantage de risques : la première parisienne, le lundi 28 septembre 1903, rencontra pourtant le succès attendu.

Le lundi 12 octobre, à l'occasion du séjour en France du roi et de la reine d'Italie, la Ligue franco-italienne offrit au Conseil municipal, à l'ambassade d'Italie et à la presse italienne une représentation extraordinaire de *la Légende du cœur*, augmentée d'un intermède en vers intitulé *Italie et France* inséré entre le deuxième et le troisième acte.

La pièce poursuivit sa carrière durant la tournée de Sarah dans le nord de l'Europe et la dernière eut lieu le vendredi 30

²⁶ SAINT-VALÉRY (Léon de), « La Légende du cœur et Sarah Bernhardt à Orange », *La France nouvelle, revue mensuelle*, 7^e année, n° 6, juin 1923, « Questions littéraires », pages 163-164.

octobre, après environ une douzaine de représentations qui intéressèrent plus spécifiquement, il est vrai, les Méridionaux de la Capitale.

La musique

La Légende du cœur devait inclure une partie musicale :

Villa Noël, Cimiez-Nice

7 avril 03²⁷

Monsieur,

À la suite de lettres et dépêche échangées avec vous, Madame Sarah Bernhardt a bien voulu me confier la musique de scène de votre « Légende du Cœur » qu'elle doit jouer à Orange.

Notre ami Auguste Rondel vient de me télégraphier que vous seriez à Toulon les journées de demain, et d'après-demain, et je voudrais en profiter pour vous voir et connaître à la fois votre œuvre et vos intentions, sans quoi je ne puis rien entreprendre.

Malgré mon grand désir d'assister à la représentation de Papa Lebonnard, il m'est impossible de me mettre en route demain ; je vous propose donc un rendez-vous pour jeudi. J'arriverais à la gare de Toulon par le train de Berlin, à midi 54, et j'irais au théâtre où je vous demanderais de me laisser un rendez-vous.

J'attache un grand prix à cette conversation : je tiens d'abord à justifier la confiance de M^{me} Sarah Bernhardt et la vôtre ; ensuite je ne voudrais rien faire sans que nous soyons d'accord sur le rôle de la musique dans votre ouvrage ; enfin il me faut connaître tout au moins dès maintenant les grandes lignes de votre

²⁷ Mardi 7 avril 1903, lettre autographe signée de Noël Desjoyeaux à Jean Aicard, 4 pages. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1545.

poème. J'ajoute que je suis heureux d'avoir de nouveau à collaborer à une œuvre de la Provence que j'aime par-dessus tout.

Je voudrais, si c'est votre avis, imprégner ma partition de vieux thèmes provençaux.

Je vous serais reconnaissant de me télégraphier demain si ma proposition pour jeudi vous agréée.

Croyez, Monsieur, au très grand plaisir que j'éprouve à devoir travailler avec vous, et agréer les assurances de mes meilleurs remerciements
Desjoyeaux

Noël Desjoyeaux, né à Saint-Étienne le 8 novembre 1861, fils de Jacques-Jules Desjoyeaux, notaire, fit carrière comme attaché d'ambassade au ministère des Affaires étrangères, chef d'escadron de cavalerie au service de l'état-major pendant la première guerre mondiale, puis administrateur de sociétés. Ayant été élève de Massenet et de César Franck au Conservatoire de Paris, puis de Johannes Brahms (1833-1897) à Vienne, il est également connu comme organiste et compositeur de musique : on lui doit les opéras *Gyptis*, *La Princesse aux abeilles*, *Renaud d'Arles* et un *Requiem pour les soldats morts pour la Patrie* ; il mit également en partition le poème « Nuit d'été » de Paul Bourget et transcrivit pour le piano des œuvres de Jean-Sébastien Bach. Nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 8 novembre 1915 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre, il mourut à Saint-Eugène (Alger, Algérie) le 13 mai 1947.

Même si, dans ses éditions des 1^{er} et 9 juillet, le *Petit Provençal* persista à annoncer cette partie musicale²⁸, le projet

²⁸ *Le Petit Provençal*, 28^e année, n° 9658, mercredi 1^{er} juillet 1903, « Les fêtes d'Orange », page 2, colonnes 4-5 ; et *Le Petit Provençal*, 28^e année, n° 9666, jeudi 9 juillet 1903, « Les fêtes d'Orange », page 2, colonnes 5-6.

n'aboutit pas : les représentations données précédemment avait démontré que les dimensions exceptionnelles du théâtre d'Orange appelaient une musique large, avec orchestre et chœurs fournis, comme avaient su en proposer Glück ou Saint-Saëns. À cet égard, l'intention de Desjoyeaux de faire appel aux mélodies de l'ancienne musique populaire de la Provence ne pouvait laisser espérer le succès de l'entreprise...

Les quelques interventions musicales signalées dans les didascalies se limitent à des sonneries de trompes et de trompettes, quelques couplets chantés, des morceaux de flûtes ou fifres et tambourins, utilisant des airs bien connus des musiciens traditionnels.

Les acteurs des deux créations

Sur le Théâtre-Antique d'Orange le 13 juillet

Primitivement conçue pour la vaste scène du théâtre antique d'Orange, *La Légende du cœur* est une pièce à grand spectacle appelant une distribution très nombreuse — quinze rôles principaux — et une figuration pléthorique : seigneurs, nobles dames, hommes d'armes, écuyers, valets, pages, porteurs de bannières, bohémiens, montreurs d'ours.

Les rôles furent ainsi attribués :

Cabestaing, troubadour	M ^{me}	Sarah BERNHARDT.
Le braconnier, valet de chiens	M.	Édouard DE MAX.
Raymond de Castelnau	MM.	DECŒUR.
Le chapelain		CÉALIS.
Le roi d'Aragon		REBEL.
Bertrand d'Orange		DENEUBOURG.
Roger de Tarascon		KRAUSS.

Folquet, troubadour		FUCHS.
Rambault de Vaqueiras		GUIDÉ.
Un bohémien		CAUROY.
Un héraut		DAULTRY.
Alice de Castelnau	M ^{lle}	Blanche DUFRÊNE.
Béregère des Baux	M ^{mes}	DOLEY.
Agnès de Tarascon		SEYLOR.
Lionarde		DE NYS.

Sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt le 28 septembre

Distribution des rôles :

M ^{lle}	Marguerite MORENO	Cabestaing.
M.	Édouard DE MAX.	Le braconnier, valet de chiens.
MM.	KRAUS	Raymond de Castelnau.
	CÉALIS	Le chapelain.
	REBEL	Le roi d'Aragon.
	Maurice GERVAL	Bertrand d'Orange.
	FUCHS	Roger de Tarascon.
	RICHARD	Un héraut.
	PUYLAGARDE	Folquet de Marseille.
	GUIDÉ	Rambault de Vaqueiras.
M ^{mes}	Blanche DUFRÊNE	Alice de Castelnau.
	DE NYS	Lionarde.
	MAGDA	Agnès de Tarascon.
	EGASSE	Béregère des Baux.
MM.	CARTEREAU	Un bohémien.
	MONTVALLIER	Réveil, piqueur.
	LACROIX, fils	Un jongleur.
	ESPINASSE	Un valet.
	DAGNAL	Un seigneur.

Sarah Bernhardt

Rôle de Cabestaing à Orange.

La tragédienne Sarah-Bernhardt est si connue et célèbre qu'il est inutile de la présenter. Je publie seulement ci-après quelques poèmes que Jean Aicard lui a consacrés :

CAMÉES ²⁹

SARAH BERNHARDT

Svelte comme un beau lys et blanche comme lui,
Elle a sous sa pâleur des souvenirs de roses ;
Indifférente, elle a des rires et des poses
Qui disent le mépris d'exister, et l'ennui.

Jadis, à ses genoux — mais ces siècles ont fui ! —
Un page aurait vécu, chantant de douces choses,
Se levant pour ouvrir les vitres longtemps closes,
Ou, tremblant, lui prêter l'épaule pour appui,

Aumône dédaigneuse, elle égrène autour d'elle
Les perles de sa voix dont le rythme fidèle
Tinte longtemps, nombreux et léger, dans l'esprit.

Un Poète la vit royale, et la fit reine.
Plus fière depuis lors, tyrannique et sereine,
Refusant d'abdiquer, elle règne — et sourit !

²⁹ *Gazette de Paris*, 2^e année, n° 1637, dimanche 16 juin 1872. Coupure de presse conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », pièce n° 313.

Sarah Bernhardt ³⁰

Elle est la Voix charmeuse — et l'on ne saurait dire
Si, plus pure qu'un pur cristal, cette voix d'or
Qui, lorsqu'elle se tait, dans nos cœur tinte encor,
Vient d'une lèvre humaine ou d'une âme de lyre.

Elle est la grâce, la déesse, — et le décor
Frémit d'aise au seul pas de Celle qu'on admire...
Dès qu'on la voit marcher, et pleurer ou sourire,
Ses geste et sa voix n'étant qu'un même accord.

Tragique, son regard a l'éclair du génie ;
Sur elle, ton peignoir, Dame aux Camélias,
Semble le voile, aux plis nombreux, de Polymnie.

Et toi, Phèdre, tous les grands cris que tu crias
Son tellement humains sur sa lèvre divine,
Que Corneille, aux Enfers, jalouse encor Racine.

LE CABESTAING DE LA LÉGENDE DU CŒUR ³¹

Moi, je suis Cabestaing, symbole des poètes,
Qui fus livré vivant aux bêtes

³⁰ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1596, dimanche 25 janvier 1914, page 825, colonne 2. — Une ébauche, manuscrit autographe, une page, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37 « Manuscrits XX », pièce n° 90.

³¹ *Hommage des Poètes à Sarah Bernhardt à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur le 27 février 1914, en l'hôtel des "Annales"*, non paginée. — Le manuscrit autographe de deux pages, conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », n° 285, présente quelques variantes par rapport à l'édition.

Par des humains cent fois plus cruels que des loups,
Et dont le cœur — ce fut le forfait d'un jaloux —
Parmi les venaisons, sur une affreuse table,
Fut présenté, cœur lamentable,
À celle que j'aimais d'un amour tendre et pur.

Et vous avez un soir, Madame, dans Orange,
Évoqué mon histoire étrange,
Au pied du noir, antique et fatidique Mur ;
Et vous fûtes, corps et âme, l'image même
Du blanc chevalier-troubadour,
Tout héroïsme et tout amour,
Qui sait mourir avec orgueil pour ce qu'il aime...
Et je disais, par votre voix d'or, ces deux vers :

« Écoutez mes chansons, dames et demoiselles :
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes ! »
Ô Madame ! qui donc, mieux que vous, à travers
Tous les pays de l'univers,
A fait vivre l'esprit et l'âme de la race,
L'art de la noble France, et sa force, et sa grâce ?
Le Paris rieur, sceptique et moqueur,
Respecte en vous l'art grave, et s'en nourrit le cœur,
Car vous êtes l'artiste infiniment humaine
Qui verse de vrais pleurs douloureux sur la scène,
Et qui donne, sans fin mourant et revivant,
En pâture son cœur à l'univers fervent ;
Et, sur vos lèvres, les paroles les plus belles
Sont plus belles encore et deviennent sans prix,
Et les rythmes divins, les rimes immortelles,
Chantés par votre voix, soulèvent les esprits
Qui sentent tout à coup, divinement surpris,

Que, pour vous suivre au ciel du grand Art, ils ont pris
Des ailes, des ailes, des ailes !

Mr Cartereau

Rôle de bohémien montreur d'ours à Paris.

Les chroniques théâtrales mentionnent, sous ce nom, un acteur du théâtre du Châtelet, en juillet 1884 et un mousquetaire à la création de *Cyrano de Bergerac* au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 28 décembre 1897.

B. Cauroy

Rôle de bohémien montreur d'ours à Orange.

Cauroy — dont je n'ai pas retrouvé le prénom — fut un acteur très secondaire de la troupe Sarah-Bernhardt à la fin des années quatre-vingt-dix et au début des années dix-neuf-cent, confiné dans les petits rôles de valets, etc.

Il était poète, également fort modeste, et fit parvenir à Jean Aicard cette chanson :

à Monsieur Jean Aicard

Souvenir d'Orange³².

(Air : *Les Bottes du Gendarme*.)

I.

Nous répétions dans la ruine romaine
Quand tout à coup, malgré l'ordre formel,
On vit entrer et s'installer sans-gêne
Avec son fils, le Magistrat Morel.

³² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise rouge n° 71, manuscrit autographe, deux pages.

Il dit : « Tant pis si cela vous dérange
« Mais ayant peu de récréations
« Nous voulons voir les répétitions
« Au Théâtre Antique d'Orange.

II.

« Au Tribunal, moi je tiens la balance
— Continua le juge avec sang-froid —
« Je ne puis donc souffrir qu'on me balance
« Je suis ici, j'y reste, c'est mon droit.
« À mes arrêts, il faut que l'on se range
« Et je décide, enfin, que chez Thespis
« On recevra notre vieille Thémis
« Au Théâtre Antique d'Orange.

III.

« Depuis le jour où je rends la Justice
« Tous les Morel, mon fils, ma femme et moi,
« Nous pénétrons dans la vieille bâtisse.
« C'est un usage, et l'usage fait loi...
« Si l'on m'en chasse il faut que je me venge.
« Tremblez Aicard, Sarah, de Max, Decœur !
« Je sifflerai la *Légende du Cœur*
« Au Théâtre Antique d'Orange ! »

IV.

Sans prendre garde à l'affreuse menace
On fit sortir ce digne magistrat
Puis sur la scène, ainsi qu'au Mont Parnasse,
On attendit que le Morel sifflât...
Le grand jour vint, et... quelle chose étrange !
Un juge qui renonce à son procès !...
La pièce n'eut qu'un immense succès
Au Théâtre Antique d'Orange.

B. Cauroy — Bohémien montreur d'ours — Juillet 1903

Et *Le Figaro*, à l'occasion de l'anniversaire de Sarah Bernhardt, qui coïncidait avec sa triomphale représentation de *l'Aiglon* à Berlin, publia le compliment poétique que Cauroy lui adressa au nom de la troupe :

À Madame Sarah Bernhardt ³³.

Nous venons tous, pour votre fête,
Vous souhaiter beaucoup... mais, grand Dieu, quoi de plus ?
Que voulez-vous qu'on, vous souhaite ?
Tous nos pauvres souhaits sont vraiment superflus !
Vous avez tout, étant déesse.
Vous avez le bonheur ; vous avez la santé,
Avec l'éternelle jeunesse.
La grâce et le talent, le charme et la beauté !
Ce seraient là nos vœux sincères
Si vous n'étiez, madame, une divinité...
Puis, il n'est pas d'anniversaires
Pour celle qui jouit de l'immortalité !
CAUROY. — Berlin, le 23 octobre 1904.

Édouard Céalès

Rôle du chapelain à Orange et à Paris.

Né à Amiens le 10 décembre 1860 d'un père négociant, le jeune Edmond eut de bonne heure la vocation du théâtre, mais ses parents ne le lui permirent pas ; il choisit alors la carrière militaire et prit un engagement en 1879.

Après avoir rapidement conquis les galons d'adjudant, il réussit le concours d'entrée à l'école militaire d'infanterie de

³³ *Le Figaro*, 50^e année, 3^e série, n° 302, vendredi 28 octobre 1904, page 5, colonne 3, « Courrier des théâtres ».

Saint-Maixent en 1884. Il en sortit en 1885 avec le grade de sous-lieutenant et rejoignit le 51^e régiment d'infanterie.

Il était incontestablement à l'aube d'une belle carrière militaire mais le démon du théâtre le reprit. Il quitta donc l'armée en 1887 et étudia avec le remarquable tragédien Henri Dupont-Vernon (1844-1897), le meilleur professeur de cette époque.

Il épousa, le 5 février 1891, Marguerite Beaujeu (née en 1874), dont il aura une fille, Marie Madeleine, née le 29 juillet 1906.

Après s'être perfectionné sur différentes scènes mineures, notamment le *Théâtre des poètes*, il débuta à l'Odéon en septembre 1894. Il y créa de nombreux rôles dans *Louis XVII*, *Pour la couronne*, *Fracasse*, *Plutus* de Paul Gavault, *Richelieu*, *Colinette*, *Ma Bru*, etc.

Il passa ensuite au théâtre Sarah-Bernhardt où il joua le Bélisaire de *Théodora*, l'empereur François de *L'Aiglon*, Danton dans *Théroigne de Méricourt*, Phoenix dans *Andromaque*, Georges Duval dans la *Dame aux Camélias* et le Directeur de la Force dans le *Maquignon*.

Il fut également professeur de diction et ses cours à Stanislas ou à la mairie du VI^e arrondissement rencontrèrent le plus grand succès.

Écrivain, il laissa des romans, des souvenirs militaires et des anecdotes théâtrales.

Officier de réserve dans l'armée territoriale, nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1912 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre, il reprit du service durant la Grande Guerre et parvint au grade de chef de bataillon.

Il mourut le 11 février 1919.

PUBLICATIONS :

De Sousse à Gafsa, lettres sur la campagne de Tunisie, 1881-1884, Paris, Ernest Flammarion, 1897, in-18, XI-279 pages ;

préface de Gustave Larroumet. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Lettres sur la campagne de Tunisie 1881, Paris, Henri Gautier, collection « Bibliothèque de souvenirs et récits militaires » n° 72, sd [1897], in-8°, paginé 193-224, illustrations.

Un Cours public de diction et de déclamation, mairie du Luxembourg (VI^e arrondissement), Paris, imprimerie de F. Levé, 1901, in-18, 55 pages.

Mr Dagnal

Rôle de seigneur à Paris.

Paul Daultry

Rôle de héraut à Orange.

Édouard De Max

Rôles du braconnier et du valet de chiens à Orange et à Paris.

Eduard-Alexandru Max, dit *Édouard de Max*, naquit à Iasi (Roumanie) le 14 février 1869 et mourut à Paris (9^e) le 28 octobre 1924, après une grande carrière de tragédien et d'acteur de théâtre et de cinéma.

Admis en 1889 au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris dans la classe de Gustave Worms, il y eut comme condisciples Lugné-Poe (1869-1940) et Marguerite Moreno, avec qui il jouera à plusieurs reprises. Il obtint un premier prix de tragédie (*Hamlet*) et un premier prix de comédie (*Gringoire*) en juillet 1891.

Il débuta à l'Odéon dans *Britannicus* et fréquenta ensuite plusieurs théâtres : La Renaissance, L'Œuvre, le Nouveau-

Théâtre, la Porte-Saint-Martin, le Théâtre Sarah-Bernhardt, les Bouffes et la Comédie-Française, où il débuta le 31 décembre 1915 ; il en devint sociétaire en 1918.

Il aimait à paraître ; il portait des tenues extravagantes, fumait des cigarettes à son nom ; durant la saison froide, il garnissait son automobile de fourrures de loutre ; et pour améliorer la mise en scène, il n'hésitait pas à apporter son mobilier personnel.

Il affichait également son homosexualité et ses amis étaient André Gide, Jean Cocteau ou encore l'écrivain dadaïste et surréaliste Pierre de Massot de Lafond (1900-1969).

Favorisé par une voix puissante, De Max fut un artiste véritablement créateur, ayant de ses rôles une vision intense et apportant dans son jeu un don tout particulier d'extériorisation.

En 1907, lors de la création du *Manteau du roi* sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, De Max interpréta le rôle principal, celui du roi Christian, avec une passion et un réalisme intenses qui lui attirèrent aussi bien les plus grandes félicitations que des critiques nourries.

Marie De Nys

Rôle de Lionarde à Orange et à Paris.

Cette actrice d'origine belge est restée si discrète qu'il est bien difficile aujourd'hui de suivre son parcours artistique.

Elle apparaît dans les chroniques théâtrales en avril 1897 pour avoir créé à Bruxelles le rôle de Nora dans *Les Yeux qui ont vu* de Camille Lemonnier. En septembre 1898 elle fut engagée au Nouveau-Théâtre de Bruxelles.

Elle vint ensuite en France et parut en mars 1902 au Théâtre-Antoine. En 1903, elle passa au Théâtre-Sarah-Bernhardt.

Et puis elle disparut de la scène française, ayant choisi de se

consacrer au professorat et fut reçue professeur de déclamation dans une université anglaise.

De retour en France en mai 1906, elle se produisit principalement dans des conférences poétiques et des soirées mondaines. Excellente diseuse, elle était fort sollicitée pour des récitations poétiques et fit connaître son talent jusqu'à New York. En novembre 1912, elle était fixée à Londres où elle diffusait la littérature française :

Mercredi dernier, dans la grande salle de l'hôtel Astoria, devant une salle très aristocratique où l'on remarquait notamment S. A. R. la comtesse de Flandre, Mlle Marie de Nys — vous vous souvenez, Marie de Nys. l'incomparable Ella de *Jean Gabriel Borkmann*, l'émouvante interprète du *Voiturier Henschel*, de *La Fille Élisabeth*, de *La Légende du cœur*, Marie de Nys qui si tôt renonça à la scène pour se donner au professorat — avait organisé une grande séance qui fut un événement littéraire.

Mlle de Nys a dit magnifiquement des poèmes de Verlaine, de Baudelaire de Pierre Louys, de Charles Morice, de Giraud, de Cuvilliez. Elle a été acclamée. Rarement interprète fut l'objet d'une telle ovation pour la simple interprétation de poèmes³⁴.

En 1904, elle traduisit une pièce de théâtre hollandaise :

— Samedi, matinée littéraire de haut intérêt chez la comtesse de Beaulaincourt. Devant une assistance restreinte, mais des plus brillantes, Mlle Marie de Nys, avec un art accompli, a donné lecture de la traduction inédite, dont elle est l'auteur, d'une œuvre très caractéristique et très vigoureuse du théâtre

³⁴ *Comoedia*, 6^e année, n° 1654, mercredi 10 avril 1912, « Départements et étranger », page 5, colonne 1.

hollandais, *la Poule aux œufs d'or*. On a écouté les trois actes avec une curiosité et une émotion croissantes. Et l'on a vivement applaudi le talent si sûr, si sincère et si simple de l'interprète³⁵.

Elle était également poétesse et, en 1906, adressa à Sarah Bernhardt une ode dont *Comoedia* publia quelques strophes :

Sophocle adore en vous Thalie et Melpomène,
Racine vous sourit de ses yeux pleins de pleurs,
Hugo joyeusement à Shakespeare vous mène
Qui des bords de l'Avon vous tend ses rouges fleurs.

C'est son peuple aujourd'hui, le peuple de Shakespeare,
Qui vous acclame, et votre cœur vibre à sa voix,
Sarah, car vous l'aimez autant qu'il vous admire
Le grand peuple qui tient l'océan sous ses lois.

Mais la patrie avec orgueil vous revendique.
Chez la nation-sœur où son nom est chéri,
Sarah, l'accent français et l'accent britannique,
Se confondent pour vous louer en un seul cri :

Soyez aimée entre toutes, soyez bénie,
Souveraine du Saint Empire de Beauté,
Gloire des femmes, voix des poètes, Génie !
Nous vous saluons dans votre Immortalité³⁶ !

³⁵ *L'Écho de Paris*, 21^e année, n° 7295, lundi 23 mai 1904, « Carnet mondain », page 2, colonne 3.

³⁶ *Comoedia*, 52^e année, 3^e série, n° 171, mercredi 20 juin 1906, « Le five o'clock du Figaro », page 2, colonne 4.

Albert Decœur

Rôle de Raymond de Castelnau à Orange.

Albert Decœur, né le 5 mai 1879 et décédé à Nice le 29 mars 1942, fit carrière comme artiste dramatique et, à partir de 1911, comme acteur de cinéma. Il épousa à Paris le 16 janvier 1923 Lise-Henriette-Marie Laurent, également artiste dramatique.

Admis au Conservatoire de Paris, Decœur y obtient un premier accessit de tragédie en 1899 et un premier prix de tragédie en 1900.

Il fut engagé aussitôt au théâtre de l'Odéon, où il resta quelques années ; il fit la plus grande part de sa carrière avec Sarah-Bernhardt.

Au cinéma, il a tourné dans une vingtaine de films à partir de 1911, dont : Fauvel dans *La Bergère d'Ivry* (1913), Bamboche dans *La Fille des chiffonniers* (1922), le duc de Bayreuth dans *Casanova* (1927), le général dans *La Châtelaine du Liban* (1933).

Georges Deneubourg

Rôle de Bertrand d'Orange à Orange.

Né à Paris (2^e) le 22 novembre 1860 et décédé à la maison de retraite des artistes à Couilly-Pont-aux-Dames (Seine-et-Marne) le 23 mars 1936, Georges Deneubourg fit carrière comme comédien et acteur de cinéma.

Il obtint un deuxième accessit au Conservatoire en 1885, puis un premier accessit l'année suivante, mais rien en 1887. Il débuta à l'Odéon, passa à La Renaissance et fut longtemps pensionnaire du Théâtre Sarah-Bernhardt.

De 1917 à 1933, il tourna dans une quarantaine de films.

Blanche Dufrêne

Rôle d'Alice de Castelnau à Orange et à Paris.

Blanche Grolleron, dite *Blanche Dufrêne*, naquit à Paris (10^e) le 5 juin 1874 ; son père, Paul Grolleron (1848-1901), peintre des armées, fut surtout connu pour ses nombreux tableaux sur la guerre de 1870.

Admise au Conservatoire de Paris dans la classe de Gustave Worms, elle en sortit en 1891 en remportant un premier prix de comédie et un second prix de tragédie.

Elle débuta aussitôt à l'Odéon dans *Rodogune*, puis dans la *Conspiration d'Amboise*, de Louis Bouilhet où elle remplit le rôle de la baronne. Elle interpréta ensuite tous les grands rôles tragiques du répertoire : Andromaque, Phèdre, Macbeth... avec le plus grand succès. Elle parut également sur plusieurs scènes françaises et fit la saison 1893-1894 au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg.

En 1896, elle se lia avec Sarah Bernhardt et la suivit dans ses entreprises, ses tournées et ses campagnes théâtrales. Elle joua avec elle de nombreux rôles, la remplaçant même en plusieurs occasions : de nombreuses créations jalonnent son parcours artistique dans ces années.

Mais ses triomphes et l'adulation des spectateurs ne suffirent pas à remplir sa vie. Neurasthénique, elle quitta la scène le 12 mai 1919 en se pendant dans sa loge du théâtre Sarah-Bernhardt, à l'issue d'une répétition de *Bohémios*. Elle laissait deux filles, dont Alice Dufrêne, actrice de théâtre et de cinéma. Sa nièce, Marthe Dufrêne, était également actrice.

M^{lle} Madeleine Doley [Dolley]

Rôle de Bérengère des Baux à Orange.

Citée au théâtre de La Renaissance en avril 1898 ; puis avec Sarah Bernhardt ; au Vaudeville en mars 1907 ; au Palais-Royal en mai 1908, février 1910 ; au Vaudeville en mars 1912.

M^{me} Egasse

Rôle de Bérengère des Baux à Paris.

Actrice bien inconnue, qu'il ne faut pas confondre avec la cantatrice du même nom.

Albert Espinasse

Rôle de valet à Paris.

Albert Espinasse (1879-1906), issu d'une famille de doreurs sur métaux, est mort trop jeune — à l'âge de vingt-six ans — pour avoir laissé un nom au théâtre.

Il connut plutôt une célébrité posthume : ayant épousé à Paris (11^e), le 18 juillet 1905, Germaine-Nelly Brasseur (1887-1971), une modiste devenue artiste dramatique, il en eut un fils Pierre (1905-1972) qui fit une belle carrière de comédien sous le nom de *Pierre Brasseur*. Le fils de ce dernier, Claude (1936-2020), fut également comédien sous le nom de *Claude Brasseur*.

M^r Fuchs

Rôle du troubadour Folquet à Orange et de Roger de Tarascon à Paris.

Maurice Gerval

Rôle de Bertrand d'Orange à Paris.

Cet acteur bien peu connu débuta à l'Odéon (1886-1899) puis passa au Théâtre-Sarah-Bernhardt (1900-1920).

À partir de 1909, il ouvrit un cours de déclamation à son domicile et, en février 1912, fut nommé directeur artistique du Théâtre-François-Coppée. Il participait également à des soirées mondaines ou des récitals poétiques.

Il mourut en octobre 1920 après une carrière modeste de tragédien.

Paul Guidé

Rôle du troubadour Rambault de Vaqueiras à Orange et à Paris.

Paul Guidé est issu d'une famille d'artistes musiciens de Liège (Belgique) : un oncle hautboïste, une cousine germaine pianiste, son père et un frère violonistes.

Son père, Arthur Guidé, né à Liège en 1854, épousa *Augustine-Julie Paul*, une jeune rouennaise. Leur fils Paul, né à Paris (1^{er}) le 18 mars 1884, fut retrouvé mort dans le Bois de Boulogne le 16 octobre 1940. Il était resté célibataire et avait fait une bonne carrière comme artiste dramatique, acteur de cinéma.

Paul Guidé, non admis au Conservatoire, prit des cours pendant deux ans avec Charles Le Bargy (1858-1936) et un an avec Maurice de Féraudy (1859-1932), tous deux sociétaires de la Comédie-Française. Il menait l'existence insouciant des dandys parisiens et entra au Théâtre-Sarah-Bernhardt.

En janvier 1914, il fut revolvérisé par son amante Lise Laurent, qu'il s'appropriait à délaissier, également artiste du Théâtre-Sarah-Bernhardt. Il fut atteint trois balles : au sein droit, au bras droit, au poumon. Mais sa robuste constitution eut le dessus. Quant à l'épée, le tribunal l'acquitta compte-tenu du cli-

mat passionnel ; en 1923, elle épousa Albert Decœur, acteur au même théâtre.

Roger Guilhen-Puylagarde

Rôle du troubadour Folquet de Marseille à Paris.

Issu d'une famille originaire de Dordogne, Roger Guilhen-Puylagarde est toutefois né à Paris le 8 mars 1882 : son père, Alphonse (1850-1916), s'y était installé, rue de Vaugirard, comme entrepreneur en menuiserie.

Lauréat du Conservatoire en 1903 avec un premier accessit de comédie dans la classe de Georges Berr, il débuta aussitôt au Théâtre-Sarah-Bernhardt. Il parut également au Théâtre Réjane (1908), au Vaudeville (1908-1914), au Théâtre Antoine (1920-1921), avant de revenir au Théâtre Sarah-Bernhardt (1922-1924 et 1928-1929).

Passionné d'antiquités et de bibelots, il prit, en juillet 1929, une boutique sur le marché Biron (Saint-Ouen) qu'il géra jusqu'à son décès.

Il fit quelques retours dans le monde du théâtre : en 1935, il déclama des pièces sur les ondes de Radio-Paris et, de février à septembre 1937, il réapparut au théâtre du Vieux-Colombier.

Acteur de cinéma, il a tourné dans huit films de 1910 à 1938.

Il est décédé à Clichy-la-Garenne le 22 novembre 1938.

Son frère Eugène (1886- 1936), premier prix de comédie au Conservatoire en 1908, fut aussitôt engagé par la Comédie-Française, dont il deviendra sociétaire en 1929. Il fit carrière sous le nom d'acteur de *Jacques Guilhène*, principalement dans des rôles de jeune premier.

Charles Krauss

Rôles de Roger de Tarascon à Orange et de Raymond de Castelnau à Paris.

Né à Paris en 1870, Charles Krauss entra aux Beaux-Arts pour devenir graveur. Il exposa plusieurs fois des eaux-fortes au Salon... mais l'amour du théâtre fut plus fort : en avril 1893 il était acteur au Théâtre-Libre ; durant le premier semestre 1895 il fit des apparitions à la Comédie-Parisienne, à la Rampe ou aux Menus-Plaisirs. Il 1897, il était à la Porte-Saint-Martin. En septembre 1898, il fut engagé à la Renaissance et, en 1899, passa au Théâtre Sarah-Bernhardt. En 1910, on le retrouve au Théâtre des Arts puis à la Comédie-Française.

Il fit ensuite carrière au cinéma, comme metteur en scène et mourut en octobre 1926.

Son cousin Henry Krauss (1866-1935), également acteur, tint, en 1922, le rôle de M. de Mitry dans *Diamant noir*, un film d'André Hugon d'après le roman de Jean Aicard.

Pierre Lacroix

Rôle de jongleur à Paris.

Né en 1839, décédé à Paris le 27 septembre 1907, époux de l'artiste dramatique Marie Lubat décédée en 1881, Pierre Lacroix fit carrière comme comédien sur différentes scènes : Variétés de Paris, divers théâtres de province, Gaîté (1860-1870), Vaudeville (1872-1880) ; Le Caire (1881-82) ; Gaîté (1883), différents théâtres parisiens (1884-1893), Renaissance (1894-1900), Théâtre-Sarah-Bernhardt (1901-1907).

Il mourut en septembre 1907 des suites d'une double pneumonie.

M^{lle} Magda

Rôle d'Agnès de Tarascon à Paris.

Les chroniques théâtrales mentionnent, sous ce nom, une comédienne élève de Paul Mounet au Conservatoire ayant obtenu un 2^e accessit de comédie en 1904 puis un premier accessit l'année suivante. Elle fut engagée à la Renaissance puis à la Gaîté (1906). Au théâtre Femina en mai 1910 ; au théâtre Déjazet en février 1911.

Il ne faut pas la confondre avec Andrée Magda, artiste de music-hall.

M^r G. (?) Montvallier

Rôle du piqueur Réveil à Paris.

Acteur polyvalent, trial-laruelle et comédien, Montvallier dirigeait, en 1875, une troupe ambulante qu'il conduisit notamment à Coulommiers et Nogent-sur-Seine.

On le trouve ensuite au théâtre de Limoges (1882-1884) comme trial premier comique, puis à l'Eden-Théâtre de Bordeaux (1889-1892) dont il est le directeur ; sa troupe effectue également quelques tournées aux alentours.

Venu à Paris, il dirigea le Théâtre de la Renaissance (1896-1900) et sa troupe desservait aussi, à l'occasion, Coulommiers.

En 1900-1901, il fut régisseur général du théâtre de Saint-Étienne et, pour la saison d'été 1901, il dirigea le Casino de Vic-sur-Cère.

Il fut ensuite engagé au Théâtre-Sarah-Bernhardt (1903-1907) et au Casino de Nice (1909-1910) puis il disparut de la chronique...

Entre ces campagnes complètes, il fit des passages épisodiques dans différents théâtres...

Marguerite Moreno

Rôle de Cabestaing à Paris.

Lucie-Marie-Marguerite Monceau, dite *Marguerite Moreno*, naquit à Paris (9^e) le 15 septembre 1871. Son père, Pierre Monceau (1842-1888), professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, avait épousé à Londres, le 16 septembre 1870, Charlotte Marie Lucie Moreno (1849-1922). Leurs quatre fils firent tous de belles carrières professionnelles : Gustave (1872-1914), architecte ; Lucien (1873-1907), publiciste ; Gaston (1876-1905), professeur pharmacien ; Pierre-Émile (1878-1907), consul de France puis chef de cabinet du ministre des Travaux publics.

Quant à Marguerite, après ses études secondaires, elle entra au Conservatoire de Paris, dans la classe de Gustave Worms (1836-1910) et y obtint un premier prix de tragédie et de comédie en juillet 1890.

Aussitôt engagée à la Comédie-Française, elle débuta dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas*, puis se fit applaudir dans son exquise création de *Grisélidis* ; tout Paris l'admira dans Sœur Gudule du *Voile* du poète Rodenbach. Elle créa ensuite des rôles dans *l'Évasion*, la *Martyre*, *Douceur de croire*, *Othello* et reprit avec le plus vif succès *Diane de Lys*, *Charlotte Corday*, *Charles VII*, etc. Admirable interprète des grands maîtres, elle parut dans *Chimène*, *Julie*, *Andromaque*, *Ophélie*, *Dona Sol*. Elle eut pour partenaires les meilleurs acteurs du temps : Charles Le Bargy (1858-1936), Mounet-Sully (1841-1916) et son frère cadet Paul Mounet (1847-1922), Julia Bartet (1854-1941), Coquelin cadet (1848-1909), etc. Elle était alors surnommée « la muse des symbolistes ».

Après une relation avec l'écrivain et poète Catulle Mendès (1841-1909), elle contracta une première union, en 1900, avec

l'écrivain Marcel Schwob... mais celui-ci mourut en 1905.

À la fin du mois d'août 1903, Marguerite Moreno quitta la Comédie-Française pour le Théâtre-Sarah-Bernhardt. En janvier 1908, elle épousa le comédien Jean Daragon (1870-1923).

Au début de la première guerre mondiale, elle découvrit le cinéma. Durant le conflit, elle servit comme infirmière à l'hôpital temporaire n° 13 où elle dirigeait le service de chirurgie sous la direction du Dr Étienne, professeur à la faculté de Montpellier.

Après la guerre, elle s'établit dans le Lot et poursuivit sa carrière tant au théâtre qu'au cinéma, acceptant tout ce qu'on lui proposait...

Elle mourut à Touzac (Lot) le 14 juillet 1948. Elle venait d'être nommée chevalier de la Légion d'honneur par décret du 20 mars 1948 rendu sur le rapport du ministre de l'Éducation nationale.

Au cours de sa carrière, Marguerite Moreno rencontra à plusieurs reprises Jean Aicard :

— en février 1899 elle joua Bianca dans *Othello* que notre écrivain avait remanié sous la forme d'un drame en cinq actes et en vers ;

— en 1903, elle parut dans *La Légende du cœur* ;

— en avril 1915, lors d'un hommage rendu à Nice à la reine Victoria, elle déclama la *Vision de Jeanne d'Arc*, poème composé spécialement par Jean Aicard.

PUBLICATIONS :

Souvenirs de ma vie, Paris, éditions de Flore, 1948, in-16, xxx-313 pages et 8 pages de planches, illustrations ; préface de Colette, introduction de Robert Kemp. Paris, Phébus, collection « Le vif du sujet », 2002, in-16, 326 pages et 8 pages de

planches ; préface de Colette, notes et filmographie par Claudine Brécourt-Villars.

Une Française en Argentine, Paris, Georges Crès éditeur, 1914, in-16, 215 pages ; portrait de Henri Saulnier Ciolkowski, préface d'Yvonne Sarcey.

La Statue de sel et le Bonhomme de neige, souvenirs de ma vie et de quelques autres, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1926, in-12, 247 pages.

Le Moderne savoir-vivre, Société parisienne d'édition, 1930.

Puylagarde, voir Guilhen-Puylagarde

Arthur Rebel

Rôle du roi d'Aragon à Orange et à Paris.

Né à Paris (18^e) le 14 juillet 1850 d'un père artiste graveur et décédé en Russie en 1911 à l'occasion d'une tournée, Arthur Rebel fit carrière comme acteur de comédie. Son épouse, née Esther-Malcie Roussel (1842-1915) fut également comédienne.

Arthur débuta au Vaudeville et à l'Odéon en 1868. Il passa ensuite au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et au Théâtre-Sarah-Bernhardt dont il devint le régisseur.

Achille Richard

Rôle de héraut à Paris.

Acteur bien inconnu qui n'est ni le Richard (Mathieu Joseph) âgé de soixante-cinq ans en 1909, ayant obtenu une pension de retraite pour trente-sept années d'activité au théâtre mentionné par Henry Lyonnet dans son *Dictionnaire des comédiens français* ; ni le poète et dramaturge Achille Richard, né à Marseille en 1879 et mort à Toulon de la fièvre typhoïde en octobre 1923.

Suzanne Seylor

Rôle d'Agnès de Tarascon à Orange.

Née Chevreau, cette actrice fort peu connue n'a fait l'objet que de mentions très épisodiques : à La Renaissance en décembre 1893 ; au Gymnase en décembre 1912.

BIBLIOGRAPHIE

AULNOY (Marie-Catherine d'), *Mémoires de la cour d'Espagne*, Paris, Claude Barbin, 1690, in-8°, deux volumes.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules), *Les Diaboliques*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1874, in-12, VIII-354 pages.

BOCCACE, *Le Decaméron*, Paris, Georges Charpentier et C^{ie} éditeurs, 1884, in-18, XI-632 pages ; traduction nouvelle de l'italien par Francisque Reynard.

CAMUS (Jean-Pierre), *Les Spectacles d'horreur, où se découvrent plusieurs tragiques effets de notre siècle*, Paris, André Soubron, 1630, in-8°, pièces liminaires et 552 pages.

COURTILZ (Gatien de Sandras de, attribué à), *Les Esprits ou le Mary fourbé, nouvelle galante*, Liège, chez Louis Montfort sur le vieux marché, 1686, in-12, 123 pages.

DANTE ALGHIERI, *La Vita nuova*, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, collection « Bibliothèque Charpentier », 1898, in-12, 218 pages ; traduction accompagnée de commentaires par Maxime Durand-Fardel.

ESTIENNE (Henri), *Apologie pour Hérodote*, Paris, 1879, deux volumes in-8°, XLVIII-431-505 pages ; nouvelle édition faite sur la première et augmentée de remarques par Paul Ristelhuber.

FAUCHET (Claude), *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poètes françois, vivans avant l'an M. CCC*, Paris, Mamert Patisson imprimeur, 1581, in-4°, 209 pages.

FLORE (Jeanne), *Comptes amoureux*, Lyon, 1531, in-16, 84 folios.

FROISSART (Jean), *Œuvres de Froissart*, Bruxelles, Comptoir universel d'imprimerie et de librairie Victor Devaux et Cie, 1870-1872, trois volumes in-8°, LXXVI-408 + 484 + 456 pages ; poésies publiées par Auguste Scheler.

JAKEMES, *L'Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, Paris Georges-Adrien Crapelet imprimeur, 1829, in-8°, xx-428 pages ; texte du manuscrit et adaptation française.

LUSSAN (Marguerite de) et CHÉRON DE BOISMORAND (Claude-Joseph), *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, Paris, veuve Pissot, 1733-1738, six volumes in-12.

LYONNET (Henry), *Dictionnaire des comédiens français (ceux d'hier)*, Paris et Genève, collection « Bibliothèque de la Revue universelle internationale illustrée », 1902 et 1908, deux volumes in-8°, iv-644 et 718 pages.

MARIÉTON (Paul), *Le Théâtre antique d'Orange et ses chorégies*, Paris, éditions de la Province, 1908, in-8°, 24 pages.

NOSTREDAME (Jean de), *Les Vies des plus celebres et anciens poetes provençaux*, Lyon, pour Alexandre Marsilii par Basile Bouquet, 1575, in-8°, 258 pages et table.

PIZAN (Christine de), *Œuvres poétiques*, Paris, librairie de Firmin Didot et Cie, collection « Société des anciens textes français », 1891, deux volumes ; édition de Maurice Roy.

RAYNOUARD (François-Just-Marie), *Choix des poésies originales des troubadours*, Paris, imprimerie de Firmin Didot,

1816-1821, six volumes in-8°. Contient : I. Les preuves historiques de l'ancienneté de la langue romane. Recherches sur l'origine et la formation de cette langue et éléments de sa grammaire avant l'an 1000. Grammaire de la langue des troubadours ; II. Dissertations sur les troubadours, sur les cours d'amour. Les monuments de la langue romane jusqu'à ces poètes et recherches sur les divers genres de leurs ouvrages ; III. Les pièces amoureuses tirées des poésies de 60 troubadours depuis 1090 jusqu'à 1260 ; IV. Tensons, complaintes historiques, pièces sur les Croisades, sirventes... pièces morales et religieuses ; V. Biographie des troubadours et appendice à leurs poésies imprimées dans les volumes précédents ; VI. Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours.

THOMAS, *Le Roman de Tristan poème du XII^e siècle*, Paris, librairie de Firmin Didot et Cie, collection « Société des anciens textes français », 1902-1905, deux volumes in-8°, x-420-462 pages ; édition de Joseph Bédier. Volume I, texte en français ancien ; volume II, introduction et notes.

Jean AICARD

LA LÉGENDE DU CŒUR

Aicardiana, 2^e série, n° 35, 15 septembre 2021.

**Nouvelle édition, corrigée et augmentée
d'une introduction par Dominique AMANN.**

LA LÉGENDE DU CŒUR
EN CINQ ACTES, EN VERS
AU THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE
Direction Caristie-Martel
Représentation du Lundi 13 Juillet 1903

DISTRIBUTION DES RÔLES

M^{me} SARAH BERNHARDT : Cabestaing, troubadour.

M. DE MAX : Le braconnier, valet de chiens.

Raymond de Castelnau	MM.	DECEUR.
Le chapelain		CÉALIS.
Le roi d'Aragon		REBEL.
Bertrand d'Orange		DENEUBOURG.
Roger de Tarascon		KRAUSS.
Folquet, troubadour		FUCHS.
Rambault de Vaqueiras		GUIDÉ.
Un bohémien		CAUROY.
Un héraut		DAULTRY.
Alice de Castelnau	M ^{lle}	BLANCHE DUFRÊNE.
Béregère des Baux	M ^{mes}	DOLEY.
Agnès de Tarascon		SEYLOR.
Lionarde		DE NYS.

Seigneurs, Nobles dames, Hommes d'armes, Écuyers, Valets,
Pages, Porteurs de bannières, Bohémiens, Montreurs d'ours.

*La scène se passe en Provence, au château de Castelnau,
près d'Orange, à la fin du XII^e siècle.*

ACTE PREMIER

LE SABBAT

Une esplanade devant le château. À gauche, un bosquet de chênes et de lauriers-roses en fleurs ; à droite règne un parapet qui descend perpendiculairement vers la rampe ; au milieu du parapet, une large coupée ; çà et là des bancs de pierre ; au fond à droite, une table de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU.

Raymond de Castelnau entre violemment, suivi de deux archers qui poussent devant eux la vieille Lionarde. Elle tremble comme un chien soumis et terrifié ; Raymond fait signe aux deux soldats de se retirer ; ils obéissent.

RAYMOND, à Lionarde.

Ici ! — Ce que je veux te dire, affreuse vieille,
Ne doit être entendu que de ta bonne oreille.

LIONARDE, précipitamment.

Tes gens, qui m'ont surprise au seuil de ma maison,
M'ont fait marcher un peu rudement, sans raison,
Noble sire ; j'aurais suivi de bonne grâce...
Je fus toujours fidèle à tous ceux de ta race ;

Toi, je t'aime, car j'ai bercé ton premier cri ;
Je vois toujours en toi l'enfant que j'ai nourri...
C'est moi qui t'ai nourri ! ma vieillesse épuisée
Trouve à ce souvenir des fraîcheurs de rosée,
Et rien qu'à te revoir, même tout menaçant,
Une douceur d'avril a passé dans mon sang...
Mon doux seigneur, mon bon seigneur, mon fils, mon maître,
Raymond ! tu fus méchant quand tu venais de naître...
Je ne te craignais pas : te craindrais-je aujourd'hui ?
Ce sein-là fut ton nid ; ce bras fut ton appui ;
Ton premier mot, c'est moi qui t'appris à le dire...
Je suis prête aujourd'hui, pour te faire sourire,
Maître aimé, mieux servi que de plus redoutés,
À faire, comme alors, toutes tes volontés.

RAYMOND, *riant*.

Par la Sainte qui sut enchaîner la Tarasque,
Elle a muselé l'ours d'un mot, la vieille masque !
Elle a, pour apaiser son rude nourrisson,
Trouvé du premier coup la meilleure chanson...
C'est donc toi ! — Je te crus défunte, Lionarde !

LIONARDE.

Tu m'as mordue au sein, à vingt mois ! là, regarde.

RAYMOND.

Merci !

LIONARDE.

Je t'appelais mon loup-cervier, mon ours,
Mon lionceau !... ces noms te conviennent toujours.

RAYMOND.

Et moi qui t'avais fait venir comme sorcière !

LIONARDE.

On l'est ; on le sera pour toi... Dans la clairière,
À minuit, je saurai, — pour mieux jeter un sort
Sur qui tu veux — cueillir les herbes de la mort.

RAYMOND.

Plus tard. — J'entends d'abord ne demander, nourrice,
Qu'à ton oreille et qu'à tes yeux un bon service.
Y vois-tu bien ?

LIONARDE.

La nuit je suis un vrai hibou.

RAYMOND, *riant*.

Bon. Et le jour ?

LIONARDE.

Une aigle ; et pour l'ouïe, au bout
Du clocher d'Avignon s'il se pose une mouche,
J'entends grincer la pierre aussitôt qu'elle y touche !

RAYMOND, *riant*.

Le diable qui n'entend pas mieux — n'y voit pas mieux !

LIONARDE.

D'autant que, pour servir mes esprits curieux,
Je me prétends à peu près sourde et presque aveugle.

RAYMOND, *grondant à son oreille*.

Écoute, alors... Je suis jaloux...

LIONARDE.

Le taureau beugle !

Je reconnais mon fils de lait ! Il est jaloux !
De qui ? Dis-moi de qui, frère des petits loups ?
De qui, mon lionceau ?... Je peux, ô noble sire,
Du galant que tu hais faire une image en cire,
Et puis...

RAYMOND.

Il faut d'abord connaître si vraiment
Un traître obtint déjà quelque faveur d'amant.
Tu devras épier tout : son regard, son geste,
Ses sourires... Après, je me charge du reste.

LIONARDE.

Suffit... Quel est le nom du galant chevalier ?

RAYMOND.

Cabestaing.

LIONARDE.

Le chanteur au grand cœur !

RAYMOND.

L'écuyer

De ma femme, très haute et très puissante dame
De Castelnau... Que Dieu veille bien sur son âme !

LIONARDE, *ravie*.

Ah ! ah ! c'est Cabestaing !... ce maudit histrion
Surnommé le *Grand Cœur* ou le *Cœur de Lion* !

RAYMOND.

Le Cœur de Lion ?

LIONARDE.

Oui, c'est ainsi qu'on le nomme.

RAYMOND.

Tu le connais ?

LIONARDE.

Si je connais ce beau jeune homme !
Je le connais beaucoup ; je le hais sans pardon.
Veux-tu savoir pourquoi ?

RAYMOND.

Raconte.

LIONARDE.

Écoute donc ;

Tu vas voir si cela mérite qu'on se venge.
— La belle-sœur du fier Bertrand, prince d'Orange...

RAYMOND.

Elle est ici.

LIONARDE, *inquiète*.

Chez toi ?

RAYMOND.

Parmi mes invités.

LIONARDE, *rassurée, reprenant son récit*.

Béregère des Baux, princesse des beautés...

RAYMOND.

Paix, sorcière ! Ma femme, Alice Carbonnelle —
Dame de Castelnau par moi — n'est pas moins belle.

LIONARDE, *obséquieuse*.

L'une est princesse et l'autre est reine, si tu veux...
Béregère a de beaux yeux, et des cheveux
Si longs qu'elle en pourrait faire un manteau qui traîne.
Cabestaing la choisit un jour pour suzeraine,
Et l'adora, comme un jeune page à genoux
Aime la Vierge, en lui disant : « priez pour nous »,
Si bien qu'elle connut, folle entre les plus folles,
Le désir d'être aimée autrement qu'en paroles...
Mon fils, la femme est plus terrible que la mort ;
Quand une femme veut soumettre un homme fort,
La plus faible a le diable au cœur, l'enfer en tête ;
Elle ose tout, peut tout, fait tout, rien ne l'arrête !
Et c'est pourquoi, mon fils, Béregère des Baux,
La Princesse aux yeux verts, aux longs cheveux si beaux,
Voulut avoir un philtre heureux que je compose,
Qui peut changer en cœur de chatte un cœur de rose,
Et qui transformerait Saint-Antoine en verrat !

RAYMOND.

Eh bien ?

LIONARDE.

Ce Cabestaing — qu'un jour on brûlera —
Est plus sorcier que moi, car il but ce breuvage
Sans en rien éprouver.... que des accès de rage,
Sans rien sentir des feux d'amour et de désir

Que j'avais cependant su poursuivre et saisir
Sur l'aile verte, bleue et or, du scarabée,
Où l'enfer met tous les reflets de sa flambée...
Mais le pire ce fut... (aurai-je, en oubliant
De joindre à l'ellébore un autre ingrédient,
Moi-même fait manquer la vertu de mon charme ?)
Le pire est que la suite a fait bien du vacarme !
Oui ! notre homme, ayant bu, tomba, pris de haut-mal,
Bavant et vomissant mon breuvage infernal,
Se tordant, frénétique et la lèvre écumante,
À demi-mort, — au grand désespoir de l'amante,
Pour laquelle, ayant tout deviné, le galant
Conçut, au lieu d'amour, un mépris truculent
Et tel, qu'encor malade et la bouche tordue,
Il la quitta ; — sur quoi, je fus presque pendue,
Car la corde était prête, et la cour du palais
Me vit nue et fouettée à grands bras de valets !
C'est donc pour lui qu'on me traita comme une chienne !
C'est tout, mon fils... Tu vois que ta cause est la mienne.

RAYMOND.

Et pourquoi nomme-t-on le *Grand Cœur*, ce jongleur ?

LIONARDE.

C'est qu'il est courageux et hardi, par malheur,
Comme le plus vaillant de tous ceux qu'on renomme.

RAYMOND.

C'est trop de qualités pour un seul gentilhomme !

LIONARDE.

Noble parmi les plus nobles du Gapençois,

Il s'est montré, dans des manières de tournois,
Très brave et généreux comme le lion même.
Avec cela si beau... que tout le monde l'aime !

RAYMOND.

Je n'en savais pas tant quand ce drôle est venu
Me demander, de l'air d'un chanteur inconnu,
À vivre à Castelnau comme varlet ou page.
Je le pris, par pitié pour son maigre équipage,
Et parce qu'un baron ne peut tenir sa cour
Avec honneur, sans qu'on y voie un troubadour !
La princesse des Baux et le prince d'Orange
Nous imposent l'ennui de cette mode étrange,
Et, laissant leur gibier pulluler dans les bois,
Ils ont sans cesse ou livre ou luth entre les doigts.
J'ai, par respect pour eux, suivi leur turlutaine,
Mais qu'un de leurs chanteurs, jouant au capitaine,
Me veuille mettre au front le bois fourchu des cerfs,
Cordieu ! je lui ferai voir comment je m'en sers !

LIONARDE.

Bien grogné, mon ourson ! J'aime que l'ourson grogne...
Mais ne perds pas de temps : marque-moi ma besogne.

RAYMOND.

Or donc, à Castelnau, c'est grand-fête aujourd'hui
Veille de Sainte-Marthe et jour d'extrême ennui,
Car j'ai des invités nombreux... Que le tonnerre
Me punisse — moi qui vivais seul dans mon aire, —
De m'être marié pour faire l'élégant,
D'avoir ôté mon gantelet pour mettre un gant,
Et d'appeler chez moi, pour complaire à la mode,

Des hôtes, dont le plus aimable m'incommode !
Ma femme a ce caprice : il lui faut des jongleurs !
Patience : aujourd'hui les chants, demain les pleurs.
Il m'en est donc venu deux ou trois, fort illustres,
Petits nobles tombés bien au-dessous des rustres,
Lesquels, pour amuser nos gens assis en rond,
(Ridicule tournoi de bavards !) jouteront
À qui mieux parlera dans la langue rimée
Et gagnera l'amour avec la renommée !...
Cabestaing va trouver, pour aider son désir,
L'occasion heureuse et facile à saisir...
Eh bien ! tends une toile à prendre cette mouche.

LIONARDE.

Qu'il flaire notre miel ! Bien avant qu'il y touche,
Tu le sauras ! — D'ailleurs, à ta femme, Raymond,
Tout comme à l'autre, s'il inspirait, ce démon,
Un amour dédaigné, serait-ce pas, mon maître,
Un crime au moins égal... ou pire encor peut-être ?

RAYMOND.

Certes !... Veille donc bien. — Tous ces vils troubadours,
Tous ces chanteurs maudits sont des larrons d'amours,
Des maraudeurs qui vont grapillant sur ma terre...
Qu'ils chantent ! J'en sais un, moi, que je ferai taire !

LIONARDE, *insidieuse*.

Hélas ! ces gens subtils sont plus forts que les forts.

RAYMOND, *regardant au dehors*.

Mais lui, te connaît-il ?

LIONARDE.

Cabestaing ? Non.

RAYMOND.

Alors

Attends-le. Le voici, l'ironie à la lèvre.
L'œil insolent !

LIONARDE.

Je vois le loup : garde ta chèvre !

Elle se retire un peu à l'écart.

SCÈNE II.

**LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU,
GUILLAUME DE CABESTAING.**

CABESTAING.

Par mes ordres exprès, pour votre amusement,
Tout est réglé : demain, sous un déguisement
De héraut, un varlet annoncera la fête
Poétique.

RAYMOND .

En vers ?

CABESTAING.

Non ; en prose de poète,
Rimée.

RAYMOND, *qui n'a pas compris.*

Ah ! — Et le prix ?

CABESTAING.

Comme dans un tournoi,
Le vainqueur recevra, pour un jour prince et roi,
Une écharpe soyeuse aux couleurs de sa dame.

RAYMOND, *goguenard.*

Nous épousons les corps dont ils épousent l'âme !
Joli ! Ces jeux d'enfant sont vraiment gracieux !
Et puis ?

CABESTAING.

Et puis, — du haut de la gloire des cieus,
Sainte Marthe verra passer — ce sera drôle —
(La femme d'un de vos piqueux jouera ce rôle)
Son image elle-même, enchaînant sous des fleurs
La Tarasque hurlante au milieu des jongleurs.
Douze hommes, dans son corps de couleur verte, bleue,
Rouge, — faisant bondir sa longue et lourde queue,
Bousculeront, parmi la joie et les chansons,
Les filles pêle-mêle avec les beaux garçons.

RAYMOND.

Ensuite ?

CABESTAING.

Nous irons ainsi dans la chapelle
Du château, dédiée à celle qu'on appelle
Sainte-Marthe du Rhône ou Reine du Dragon.

RAYMOND.

Et puis ?

CABESTAING.

Et puis, c'est tout.

RAYMOND.

Et ma chasse au faucon ?

Et ma chasse aux limiers, voilà que tu l'oublies ?

Par Saint-Hubert ! malgré vos aimables folies,

Mes beaux petits chasseurs d'amour aux airs vainqueurs,

La chasse reste encor le plaisir des grands cœurs !

... Mais on doit aux enfants pardonner quelque chose :

Va, mon beau troubadour, souris, chansonne, glose...

Tout est parfaitement réglé, comme tu dis ;

Sainte-Marthe, sur toi, veille — du Paradis...

Or, roi futur, avant que ta majesté parte,

Accueille d'un sourire, au nom de Sainte-Marthe,

Un nouveau serviteur de ma vieille maison,

Celle qui, bien avant que j'eusse ma raison,

M'a tenu dans ses bras... C'est ma vieille nourrice

Lionarde.

CABESTAING, *examinant Lionarde et se mettant à rire.*

Bonjour, la belle !

LIONARDE, *narquoise.*

À ton service !

Cabestaing sort.

SCÈNE III.

LIONARDE, RAYMOND.

LIONARDE, *suisant Cabestaing du regard.*

Trop beau, trop fier et trop moqueur pour bien finir !

Qu'il soit coupable ou non, c'est un homme à punir !

Grâce et force, il a tout pour séduire une amante.

RAYMOND.

C'est pourquoi nuit et jour le soupçon me tourmente.

Mais puisqu'il est de mode, enfin, que tout seigneur

Traite un ou deux de ces bouffons avec honneur

Et près de son épouse en riant les tolère,

Il faudra qu'un prétexte excuse ma colère.

LIONARDE.

Tu l'auras : je saurai l'inventer au besoin !

Je vois déjà leur crime et je suis ton témoin.

Sonnerie de trompe.

SCÈNE IV.

LIONARDE, RAYMOND DE CASTELNAU,
ALICE DE CASTELNAU.

ALICE.

Cher seigneur...

RAYMOND.

Chère épouse... Eh bien ?

ALICE.

Le guetteur sonne.

RAYMOND.

Sait-on qui vient ?

ALICE, *gaiement*.

Roger, mon beau-frère, en personne !
Nous étions sur la tour, tous vos hôtes et moi...
J'ai reconnu ma sœur sur son blanc palefroi.

Apercevant Lionarde.

Qu'est-ce que cette femme ?

RAYMOND.

Oh ! rien... c'est ma nourrice
Qui, très vieille, revient se mettre à mon service.

ALICE.

Bonne femme, soyez la bienvenue ici ;
Puissiez-vous y vieillir longtemps encor.

LIONARDE, *criant*.

Merci...

Sans l'entendre, je vois votre accueil... j'ai l'oreille
Un peu morte... Ah ! je suis fidèle, — mais bien vieille !

Sonnerie de trompe. Musique au dehors.

Entrée de Roger et d'Agnès à gauche. La bannière des seigneurs de Tarascon les précède — puis se range sur leur passage. Les autres invités entrent par le fond.

SCÈNE V.

LIONARDE, RAYMOND ET ALICE DE CASTELNAU,
ROGER ET AGNÈS DE TARASCON. SUITE. —

LE PRINCE BERTRAND D'ORANGE, BÉRENGÈRE DES BAUX, CABESTAING, LE CHAPELAIN.

RAYMOND, *à Roger*.

Mon beau-frère, salut.

ROGER, *allant droit à Bérengère*.

Bérengère des Baux,
Princesse plusieurs fois, par vos cheveux si beaux,
Par vos yeux, par l'esprit, — Tarascon vous salue.

BÉRENGÈRE.

Je vous souhaite, ami Roger, la bienvenue.

ROGER, *au prince d'Orange*.

Prince d'Orange, ami des chansons et de l'art,
Salut. — Salut, vous tous.

RAYMOND, *impatiente*.

Aurons-nous une part,
Madame Alice et moi, de votre courtoisie ?

ROGER.

La cour, où nous trouvons noblesse si choisie,
Est vôtre ; étant tous deux mariés aux deux sœurs,
Vos hôtes sont un peu les miens.

RAYMOND.

Trêve aux douceurs !

Je n'aime pas l'excès dans les belles manières...
Vous arrivez bien tard ?

ROGER.

La route a des ornières.

RAYMOND.

Tarascon n'est pas loin.

ROGER.

Assez pour qu'étant las
On se soit attardé, ce matin, au repas.
Mais je trouve, à la fin, votre accueil presque étrange.

À Bertrand.

Vous, m'excuserez-vous, seigneur prince d'Orange ?

À Bérengère.

Et vous, madame ?

BERTRAND.

Un jour de fête et de chansons
N'est pas un jour de guerre, et nous vous connaissons
Brave et vaillant...

ROGER, *s'inclinant.*

Seigneur...

BERTRAND.

Vous êtes des croisades...
Mais ce jour n'est qu'un jour de joie et de rasades,
Castelnaud ! — Je boirai, si vous le permettez,
Une coupe en l'honneur de ces jeunes beautés,
Avec un chevalier las d'une longue route.

RAYMOND.

Du vin, les échantons !

À Lionarde, qui rôde autour de lui.

Surveillance, épie, écoute.

ALICE, pressant Agnès dans ses bras.

Ma chère sœur Agnès !

AGNÈS, *bas.*

Alice, chère sœur !

... Raymond n'est pas galant.

ALICE.

Ce n'est rien — qu'un chasseur.

AGNÈS.

Et le beau Cabestaing ? T'aime-t-il ?

ALICE.

Il me semble.

RAYMOND, *bas à Lionarde.*

Surtout, tâche au plus tôt de les surprendre ensemble.

AGNÈS, *à Alice.*

Comment ! il ne s'est pas déclaré ?

ALICE.

Non, vraiment !

*Les échantons versent du vin à la ronde. On pose les coupes
au fond sur la table de pierre.*

AGNÈS.

Qu'un poète doit être un agréable amant !

ALICE.

Je n'en sais rien.

AGNÈS.

Comme il doit être doux d'entendre
Célébrer sa beauté dans une chanson tendre,
De la savoir par cœur et, dans les jours d'ennui,
De se chanter soi-même en ne pensant qu'à lui.

ALICE.

Devant tous il me parle avec son beau sourire ;
Dès que nous sommes seuls, il n'a rien à me dire.

AGNÈS.

Encourage-le.

ALICE.

Fi !

RAYMOND, à *Bertrand*, d'un ton moqueur.

Nous verrons un tournoi
De chanteurs — fin régal ! qui n'est pas fait pour moi !

BERTRAND.

Quoi ! Vraiment ?

RAYMOND.

Ce sont jeux d'oisifs, bons pour nos femmes

Dont tout ce beau jargon d'amour, trouble les âmes.
Mon chapelain dira comme moi, j'en suis sûr.

LE CHAPELAIN.

La musique, seigneur, peut charmer un cœur pur,
Et, là-haut, Saint-Michel rit à Sainte-Cécile...

RAYMOND.

Se battre est beau ! Chanter est au moins plus facile.

LE CHAPELAIN, d'un ton narquois.

Bah !

CABESTAING, à l'oreille de *Bertrand*, désignant *Raymond*.

Sa mère à son père a joué plus d'un tour :
C'est un Saxon !

RAYMOND.

Que dit, là-bas, mon troubadour ?

CABESTAING.

Que mon maître est trop bon, n'aimant pas les poètes,
De les bien accueillir et d'en orner ses fêtes.

BERTRAND, à *Cabestaing*, bas.

Prends garde, beau chanteur, puisque tu sais si bien
Que ce fauve Saxon n'est pas très bon chrétien.

BÉRENGÈRE, bas à *Lionarde*.

C'est donc toi !

LIONARDE, bas.

Vous avez daigné me reconnaître ?

BÉRENGÈRE, *bas*.

Pourquoi non ?

LIONARDE.

J'ai gagné les faveurs d'un bon maître !...
Je n'ai plus peur de vous !

BÉRENGÈRE, *bas*.

Veux-tu m'aider encor ?

LIONARDE.

Pourquoi non ?

BÉRENGÈRE.

Sers-moi bien. Je te couvrirai d'or.

LIONARDE, *désignant Alice du regard*.

Vous pouvez voir d'ici celle qu'on vous préfère ;
Je ne sais pas encor ce que j'y pourrai faire.

AGNÈS, *à Alice*.

On dit que Bérengère aime ton beau chanteur...

ALICE.

On le dit.

AGNÈS.

Et l'on dit qu'il a fait son malheur ;
Sais-tu comment ?

ALICE.

Hélas ! peut-être il l'aime encore !

AGNÈS.

Je n'en sais rien... Mais...

ALICE.

Quoi ?

AGNÈS, *lui montrant Bérengère
qui parle tendrement à Cabestaing*.

Regarde ! elle l'adore.

ALICE.

Il se détourne d'elle.

AGNÈS.

Il est svelte et bien pris.

... Tiens ! c'est toi qu'il regarde.

ALICE, *jalouse*.

Et toi qui lui souris !

AGNÈS.

Quelle est donc cette vieille ? Est-elle à ton service ?

ALICE.

Elle sert mon mari, c'est sa vieille nourrice.

À Lionarde.

Approchez !

AGNÈS.

Elle semble épier nos discours.

ALICE.

Elle est très sourde.

AGNÈS.

Il sied de parler loin des sourds.

ALICE, *faisant un signe à Lionarde.*

Eh ! nourrice !

LIONARDE.

On m'appelle ?

AGNÈS.

Oui.

LIONARDE.

J'ai l'oreille dure.

Hélas ! et j'y vois peu.

AGNÈS.

J'en voudrais être sûre.

BÉRENGÈRE.

Cabestaing !

CABESTAING, *regardant vers Alice.*

Noble dame ?

AGNÈS.

Il t'aime, c'est certain.

BÉRENGÈRE.

La nuit vient. L'air du soir est pur comme un matin.
Prenez la harpe.

CABESTAING, *regardant toujours Alice.*

Il est parfois doux de se taire.

BÉRENGÈRE.

Et quand donc ?

CABESTAING, *qui n'a pas quitté Alice des yeux.*

Quand le cœur jouit de son mystère.

BÉRENGÈRE.

L'insolent !

AGNÈS, *à Cabestaing.*

Oh ! chantez !

ALICE, *à Cabestaing, bas.*

Non, non, ne dites rien.

À Lionarde, qui touche la harpe et la fait résonner.

Tu sais harper ?

RAYMOND, *s'avançant et riant.*

Jadis, elle harpait fort bien,

Du temps où je tétai sa poitrine... plus ronde !
On dit qu'elle amusait, au château, tout le monde,
En ce temps-là... Voyons, chante encore... pour moi.

CABESTAING.

Et demain tu pourras jouter dans le tournoi !

LIONARDE.

Tu te moques ?

CABESTAING, *prenant la harpe.*

Mais non ; chante, je t'accompagne.

LIONARDE, *rêvant... On l'entoure.*

En gardant mon troupeau, jadis, sur la montagne,
J'ai chanté bien des fois, sans harpe, sous le ciel,
Au doux bourdonnement de nos ruches à miel...
J'avais quinze ans.

On rit.

C'est loin, les chants de ma jeunesse,
Bien loin !... Voici le seul encor que je connaisse.

Elle récite aux sons de la harpe.

La belle nourrice du roi
S'éveille et jette un cri d'effroi.

Son nourrisson, pressé contre elle,
Râle, étouffé dans la dentelle.

Elle dormait en l'étouffant !
La nourrice a tué l'enfant.

Le roi fit pendre la nourrice...
Nos bons rois aiment la justice !

Mais l'enfant mort s'est réveillé,
Le peuple s'est émerveillé,

Car l'enfant, qui bégaie à peine,
A dit trois fois : « Pendez la reine !

« C'est la femme dont je suis né,
« Qui m'a, la nuit, empoisonné ! »

*Mouvement de répulsion de l'auditoire.
Castelnau se met à rire.*

BÉRENGÈRE.

Bien miaulé !

CABESTAING.

Non, bien chanté !... pour un corbeau !

LIONARDE

On chante comme on peut sur le bord du tombeau !

Elle va s'accroupir au fond sur le seuil.

BERTRAND.

La vilaine chanson !

RAYMOND.

J'en sais une plus belle,
Sur le même sujet.

BERTRAND.

Chantez-la. Que dit-elle ?

RAYMOND.

Oh !... je vous la ferai chanter par un jongleur,
À souper.

BERTRAND, *élevant sa coupe.*

Oublions cet oiseau de malheur.

LIONARDE, *glapissante.*

Amusez-vous. Tout passe.

BERTRAND.

Allons, les coupes hautes,
Chers amis ! Et buvons aux dames !

RAYMOND, *élevant sa coupe.*

À mes hôtes !

Sonnerie de trompes à l'intérieur du château.

Or, à table... Voici qu'on sonne le festin.

Tout le monde rentre dans le château, sauf Lionarde. Raymond passant le dernier, à Lionarde :

Veille de l'aube au soir.

LIONARDE.

Et du soir au matin.

Il sort.

SCÈNE VI.

LIONARDE, SEULE.

LIONARDE.

Sois tranquille. Je veux, en chienne véritable,
Sommeiller sous ton lit et manger sous ta table.
Malheur à ceux dont tu soupçonnes les amours !
Malheur à toi, qui m'as appelée au secours !

Elle regarde autour d'elle. — La nuit est complète. — Les fenêtres du château sont éclairées. — On entend les cris des guetteurs sur les tours.

Avec quel beau mépris mon seigneur me regarde !

— « Oh ! ce n'est rien... C'est ma nourrice, Lionarde...
Chante, vieille ! » Et l'on rit, car sous mon dos voûté,
Sous mes haillons, nul ne peut voir ma royauté
Et deviner qu'en bas ma puissance est si grande,
Que le rêve est un monde, et que — là — je commande.

Elle se redresse toute droite. — Le beffroi sonne lentement.

Figure du passé, mère des sorts présents,
Bombe ton ventre nu gonflé d'œufs malfaisants ;
Maintenant viens les pondre au fond de ma mémoire...
Nous allons les couvrir ensemble, ô poule noire !

Elle s'accroupit, enveloppant sa tête sous son voile. Des bruits de harpe sortent distinctement de l'une des fenêtres du château où l'on voit de la lumière. — Un jongleur chante. — Plusieurs voix reprennent ensemble le refrain de sa chanson.

LA VOIX DU CHANTEUR.

Elle gardait ses moutons blancs
Et patatin et patatan.
Vint à passer un joli prince...
— « Que vous avez la taille mince ! »
Et balalin et balalan.

Bruits joyeux à l'intérieur du château. — Lionarde se dévoile lentement.

LIONARDE, *d'un ton très doux.*

La terre en son printemps souriait avec moi ;
Un jour, un cavalier — peut-être un fils de roi —
Passa sur la montagne où je gardais mes chèvres...
Jamais mon fiancé n'avait baisé mes lèvres.

LA VOIX DU CHANTEUR

La belle s'en fut en pleurant.
Et patatin et patatan.
Le prêtre lui dit à confesse :
— « Que vous avez la taille épaisse ! »
Et balalin et balalan.

Le spectre d'un jeune cavalier apparaît brusquement derrière Lionarde. — Elle se retourne avec violence.

LIONARDE.

Je te reverrai donc toujours, beau cavalier !
Après la chasse ardente, au détour du hallier,
Il fait bon violer une enfant que l'on trouve !
Loup dévorant ! C'est toi qui m'as changée en louve !
Mon père me chassa... Maudite, je partis
Pour les forêts où les bêtes font leurs petits ;
Là, Satan seul parla de justice à mon âme ;
Et je lui livrerai toute ta race infâme !

Le spectre disparaît. — Elle retombe dans sa rêverie.

LA VOIX DU CHANTEUR.

La fille étrangla son enfant.
Et patatin et patatan.
On l'a pendue à la potence...
Le vent souffle et la fille danse.
Et balalin et balalan.

Le propre spectre de Lionarde lui apparaît tenant en ses bras un enfant.

LIONARDE.

Oh ! le tout petit spectre !... Eh oui !... c'est mon bâtard !
... J'avais cru voir ton père au fond de ton regard,
Et je t'ai détesté, toi, né de mes entrailles !
Alors, j'ai sur ton cou mis mes doigts en tenailles
Et j'ai serré... l'agneau n'a pas bélé beaucoup...
C'est toi : ... je reconnais mes ongles sur ton cou !
Pleure et passe !... maudit d'être né d'un tel père !

Le spectre disparaît. — Un second spectre d'enfant apparaît entre les bras d'un autre spectre de Lionarde plus richement vêtue.

Quel est cet autre enfant ? Il est rose, il prospère,
Celui-là !...

Avec une rage sourde.

C'est le fils des seigneurs ; c'est Raymond.

Elle marche contre lui.

Un beau matin, pour te nourrir, fils de démon,
Vampire, — on eut besoin, au château, d'une vache :
On me prit !...

Avec émotion.

Aux enfants qu'on nourrit on s'attache !...

Irritée.

Mais tu grandis, et l'on me chassa !... De ce jour,
Je t'ai haï... petit noble !... petit vautour !

La lumière de la lune l'enveloppe. — Elle tend les bras vers le ciel.

Souris-moi, toi par qui la mandragore pousse,
Astre des criminels, — lune terrible et douce, —
Soleil des morts, — soleil des puissances d'en bas !

Toute droite elle fait vers l'espace de grands gestes d'incantation, puis regarde au fond du ciel.

À présent, venez tous, fantômes des sabbats !
Pareils au vol puant des larves-sauterelles
Qui s'aiment et pourtant se dévorent entr'elles,
Plus pressés que les grains de sable des déserts.
Je les vois, en nuée infecte, au fond des airs,
Les sans-yeux, les sans-nom, les sans-voix, les sans-nombre,
Les riens, sortis de l'ombre et qui rentrent dans l'ombre.
Les déchets du bourreau, mutilés, torturés,
Tous les écartelés et tous les emmurés,
Les pendus, poursuivis par des serpents de corde,
Tous ceux que tu trompas, Dieu de miséricorde,
Tous ceux à qui tu mens, lorsque tu te promets,
Dieu dont la foudre éclate et ne frappe jamais !

Éclairs et coups de tonnerre. — Des spectres, des larves innombrables apparaissent autour d'elle.

Au sabbat ! au sabbat ! tous ! sorciers et sorcières !
Assemblons-nous sur les landes, sur les bruyères,
Partout où les grands loups dansent et hurlent seuls !
Venez tous, en traînant les cordes, les linceuls,
Les haillons, les affronts, les tumeurs et les plaies !
Sur vos bâtons, sur vos vampires, sur vos claies,
Accourez, — à travers l'espace vide et noir
Où claque au vent des nuits l'aile du désespoir...
Hors des tombes, les morts ! les vivants, hors des geôles !
Ici, Satan ! prends-moi debout sur tes épaules.

Pour que je voie et pour que tous m'entendent mieux !

Elle monte sur une pierre élevée et, parlant à la foule des spectres :

Soyez des criminels et vous vivrez joyeux...
Ni roi, ni Dieu, ni saints ne nous sont pitoyables...
Condamné, sois bourreau ; damnés, soyez les diables !
Jetons les nouveau-nés, enchaînés, dans le feu !
Tout ce que fait Satan, c'est à l'ordre de Dieu !

CHŒUR DES SPECTRES.

Nous sommes hommes comme ils sont ;
Tout aussi grand cœur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons ;
Dans la mort nous les égalons.

Ils se dispersent et disparaissent.

LIONARDE.

Et toi, mur monstrueux, ébranlé par mon rêve,
Vois-tu ce bras qu'à peine en tremblant je soulève ?
Il est pourtant si fort que, poussé par ce bras,
Palais maudit, maudit, maudit, — tu crouleras !

ACTE II
LE TOURNOI DES POÈTES

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

**LE HÉRAUT, DEUX SOLDATS ARMÉS DE PIQUES, PEUPLE :
MANANTS ET BOURGEOIS, PUIS RAYMOND ET ALICE,
LEURS INVITÉS, LES TROUBADOURS, LIONARDE.**

Des valets achèvent de disposer les sièges de cérémonie. Le héraut entre avec deux soldats qu'il va placer à l'entrée de droite où se font entendre des tambourins et des flûtes. La foule arrive par petits groupes et s'accumule.

LE HÉRAUT, *aux valets.*

C'est bien ; retirez-vous.

Allant à droite.

Vous, bourgeois et manants,
Entrez, — mais gare à ceux qui deviendront gênants.

Les soldats laissent passer la foule qu'ils maintiennent de leur mieux sur le côté de la scène.

Restez-là.

Il montre la limite que la foule ne doit pas franchir.

Sans bouger !... Songez, vilains et rustres,
Qu'on vous admit à voir des seigneurs fort illustres.
Pas de bruit.

Bourrades et rumeurs dans la foule.

Avalez vos langues, tas de chiens !
Silence, donc !

On entend au fond les sonneries qui annoncent l'arrivée du prince d'Orange et des autres seigneurs...

Voici nos princes très chrétiens !

Sur ce dernier mot il allonge un furieux coup de pied à un enfant qui s'est avancé, bouche bée, pour le regarder de trop près.

Entrée cérémonieuse des seigneurs pendant laquelle les musiques jouent. Sonneries.

Raymond et Alice entrent par le fond, précédés par la bannière de Castelnau.

Alice se place à droite de la porte, Raymond à gauche.

Deux pages et deux écuyers entrés avec eux se tiennent debout, les pages derrière Alice, les écuyers derrière Raymond. Le héraut à côté des écuyers un peu en avant.

Entrent alors les personnages dans l'ordre suivant :

La bannière de Tarascon se place derrière les écuyers de Castelnau, la bannière des Baux derrière les pages d'Alice. La bannière de Castelnau est allée se placer, dès son entrée, à l'angle de l'estrade le plus proche du spectateur, la bannière d'Orange à l'angle le plus éloigné.

Après Roger de Tarascon et Agnès, viennent divers seigneurs. Alice et Raymond marchent alors à leur suite, suivis de leurs pages et écuyers. Les bannières de Tarascon et des Baux demeurent au fond, aux deux côtés de l'entrée.

C'est le héraut qui, marchant en tête du cortège, désigne à chacun sa place.

Cela fait, tandis que tous les seigneurs causent ensemble, le héraut remonte au fond, où il reçoit les trois troubadours, Cabestaing, Folquet et Rambaud. Quand ils passent derrière l'assemblée des seigneurs, les pages et écuyers debout derrière ceux-ci se retournent pour les voir. Les troubadours passent donc entre le peuple massé à leur gauche et l'assemblée des nobles.

Le héraut les conduit à leur place, au premier plan, sur le banc à droite de l'estrade.

Sur un signe d'Alice, Cabestaing se lève, la salue, monte sur l'estrade et parle.

SCÈNE II.

**RAYMOND ET ALICE DE CASTELNAU,
ROGER ET AGNÈS DE TARASCON, BERTRAND D'ORANGE,
BÉRENGÈRE DES BAUX, CABESTAING, LIONARDE,
RAMBAULT DE VAQUEIRAS, FOLQUET, UN HÉRAUT,
ÉCUYERS, PAGES, VARLETS, JOUEURS DE HARPES
ET DE VIOLES, TAMBOURS ET FLÛTES.**

Lionarde erre çà et là. — Cabestaing, sur un signe d'Alice, monte sur la première marche d'un trône placé sous un dais.

CABESTAING.

Vous tous qui m'écoutez, beaux seigneurs, hautes dames,
Princes et chevaliers porteurs de bonnes lames,
Écuyers et varlets, pages, — sachez de moi,
Avant que soit ouvert ce paisible tournoi,
Pourquoi notre seigneur Castelnau, qu'on redoute,
A voulu vous montrer si belle et noble joute.

Murmures d'attention.
Il reprend d'une voix plus haute :

Le Savoir, c'est le pain de bénédiction.
Le Savoir, miel d'abeille et moëlle de lion,
Donne courage, amour et joie, à qui le mange.

Il se tourne vers Bertrand.

Et j'en appelle à vous, noble prince d'Orange,
À vous qui connaissez sa secrète vertu,
Et qui, couronné d'or et d'acier revêtu,
N'avez point dédaigné de vous dire des nôtres.
L'exemple est assez haut... nous en connaissons d'autres.
Heureux les rois à qui le Dieu des vers sourit !
La parole est un arc dont la flèche est esprit,
Seigneurs ! — Le général dirige ses armées.
Mais le poète, seul faiseur de renommées,
Les pousse sous le vent sublime de son cœur.
César, faute d'Homère, est un pauvre vainqueur,
Et sans Homère nul ne connaîtrait Hélène.
Le glaive est roi, c'est vrai, mais la parole est reine,
— Et quand les rois oublient la justice de Dieu,
Dieu l'écrit sur les murs, en paroles de feu.

Se tournant vers le chapelain.

Les poètes aussi, prêtre, sont pasteurs d'âmes.

Murmures d'approbation.

Voilà pourquoi l'enfant, les pauvres gens, les dames,
Nous aiment — et pourquoi mon maître, ici présent,
Vous offre ce tournoi, noble autant qu'amusant...
Enfin — souvenez-vous — lorsqu'à Turin, naguères,

Frédéric Barberousse, effrayant dans les guerres,
Accueilleit Bérenger de Provence (escorté
De troubadours chantant la paix et la beauté)
Notre grand empereur d'Arles, lui, Barberousse,
Cet aigle, devenu rossignol à voix douce,
Fit en bon provençal un beau dizain d'amour :

Platz mi cavalier Francés,
E la donna Catalana,
Et l'onror del ginoes,
Et la cort de Castellanna,
Lo cantar provensales.

Acclamations.

E la danza Trevizana,
E lo corps aragones,
E la perla Juliana,
Las mans e caras d'anglés.
Et la donzel de Thuscana.

Au nom de Barberousse, empereur troubadour,
Sonnez, trompes ! et que chacun se réjouisse !
Et toi, héraut du Gai Savoir, ouvre la lice !

Tous.

Vivat pour Cabestaing !

RAYMOND, *assis près de Bérengère.*

De quel air glorieux,
Sur toute l'assemblée il promène ses yeux !

ALICE.

Bien parlé, — Cabestaing !

RAYMOND, *bas*.

Comme elle prend l'amorce !

À Bérengère, gracieux.

Et vous, qu'aimez-vous mieux, la parole ou la force,
Princesse ?

BÉRENGÈRE, *désignant Cabestaing*.

Moi, seigneur, je hais cet homme-ci.

RAYMOND, *bas, d'un air d'intelligence*.

Je sais.

BÉRENGÈRE, *étonnée d'abord*.

Ah ? — Vengez-moi !

RAYMOND, *bas*.

J'y travaille.

BÉRENGÈRE.

Merci.

CABESTAING, *au héraut qui s'apprête à ouvrir la lice*.

Attends, héraut.

À toute l'assemblée.

Il faut d'abord nommer la reine
Qui donnera les prix, de sa main souveraine.

RAYMOND.

Son rang doit désigner la princesse des Baux.

CABESTAING.

Je reconnais ses droits, — qui sont ses yeux fort beaux
Et ses très beaux cheveux, — mais, de par notre charte,
Le rang ne compte guère, un jour de Sainte-Marthe.

BÉRENGÈRE, *haut, avec une âpreté jalouse*.

Et comme Cabestaing doit être le vainqueur,
Qu'on nomme Alice ! Elle est déjà reine en son cœur.

ALICE.

Reine, ici ! Moi ! Jamais !

Désignant sa sœur.

Agnès ?

AGNÈS.

Moi, ma mignonne ?

Non, jamais !

RAYMOND, *après avoir écouté Bérengère qui lui a parlé bas. À Bérengère.*

Vous avez raison.

À Alice.

Dieu me pardonne.
Madame ! ces retards nous font périr d'ennui.
Acceptez d'être reine, au moins pour aujourd'hui.
Placez-vous sous le dais...

Il la conduit sous le dais, puis désignant le héraut :

Et que ce bouffon parle !

À *Bertrand*.

... Mettre un tabart sur un bouvier des marais d'Arle !

Sur le tabart du héraut est peinte la tarasque. On y voit aussi des violes, des luths, etc., richement brodés.

LE HÉRAUT, *criant*.

Trois tenants paraîtront dans ce noble tournoi,
Défiant à chanter tout venant, fût-il roi
Ou prince, et serait-il varlet ou simple rustre !
Et c'est d'abord Folquet de Marseille, homme illustre.

Folquet entre dans la lice et salue au milieu des acclamations.

TOUS, *criant*.

Folquet !

RAYMOND, à *Bertrand*, avec mépris.

Fils d'un marchand génois !

BERTRAND.

Mais familial

Du comte de Provence et de Richard Premier
D'Angleterre.

LE HÉRAUT, *criant*.

Rambaud de Vaqueiras !

RAYMOND, à *Bertrand*.

Son père,
Le chevalier Peyrols, et lui, — faisaient la paire :
Ce Peyrols était fou...

BERTRAND.

Mais Guillaume des Baux,

Mon fils, l'aime beaucoup ; d'ailleurs ses vers sont beaux.

*Rambaud de Vaqueiras entre dans la lice
et salue le public qui l'acclame.*

LE HÉRAUT, *criant*.

Il fut fait chevalier par le prince d'Orange.

BERTRAND, à *Raymond*.

Je n'ai pu dire rien de mieux à sa louange.

LE HÉRAUT, *criant*.

Le noble Cabestaing ! Le chanteur au grand cœur !

BÉRENGÈRE, à *Raymond*.

Votre femme déjà sourit à son vainqueur.

RAYMOND.

Patience ; tout vient en son temps, peine et joie.

LE HÉRAUT, *criant*.

Les prix sont : un luth d'or, une écharpe de soie
Aux couleurs de la dame aimée... Outre ces prix,
Le vainqueur aura trois baisers — qui seront pris
Aux lèvres de la reine !...

Acclamations.

Et maintenant, largesse !

Dames et chevaliers, largesse !

On lui lance des pièces de monnaie, qu'il ramasse avec vivacité, en bousculant les varlets qui le veulent aider.

RAYMOND.

Par la messe !
C'est se moquer de l'ordre entier des chevaliers !

BÉRENGÈRE.

On passe quelque chose aux bouffons familiers.

Folquet s'avance au milieu de la lice, au pied du trône où est assise la reine des Jeux.

FOLQUET, *récitant.*

LA COMPLAINTÉ DU MENDIANT

Deux barons avec leur escorte,
Dans la grand' salle du palais,
Buvaient à larges gobelets.
Tout à coup, on frappe à la porte...

— « Ouvrez ! » On vit entrer, mourant de faim, de froid,
De soif, — un mendiant jeune et beau comme un roi.

— « Ayez pitié de ma misère,
« Seigneurs, — au nom de Jésus-Christ ! »
Il tend les bras, mais chacun rit...
— « Manant, que la fièvre te serre !

« Tiens ! bois ! » Le mendiant reçut, avec l'affront,
Un gobelet pesant qui fit saigner son front.

Est-ce là ce que Christ enseigne ?
On le frappe à coups d'escabeaux ;
Sous ses haillons, mis en lambeaux,
Voici sa pauvre chair qui saigne...

« Qui t'a fait si hardi d'entrer chez nous ? » — « Le froid,

« La faim, la soif ! » Heureux qui prie, heureux qui croit.

Alors, le mendiant, tout pâle,
Jaillissant nu de ses haillons,
Parut en croix, ceint de rayons,
Contre le mur de la grand-salle...

Et tous, dans ce palais qui sembla tout en feu,
Connurent qu'ils avaient crucifié leur Dieu !

Longue rumeur. Le héraut fait rétablir le silence.

ROGER.

Bien dit, Folquet !

LE CHAPELAIN.

On voit qu'il sait la langue grecque
Et la latine ! Il a parlé comme un évêque.

VOIX, *dans l'assemblée.*

Qu'on le tonsure ! Il a le nez d'un cardinal !

RAYMOND, *à Bertrand.*

Prince, qu'en dites-vous ?

BERTRAND.

Vraiment, ce n'est pas mal.

BÉRENGÈRE.

Pour les femmes, vers sans amour ont peu de charmes.

RAYMOND.

Ces gens de lyre ont le mépris des hommes d'armes !

Son lai montre un bien grand mépris pour deux barons !
Il n'aura pas le prix.

BERTRAND.

On verra.

RAYMOND.

Nous verrons.

LE CHAPELAIN.

Les vers ne sont pas bons, mais son histoire est bonne.

LE HÉRAUT

Qui tient contre Folquet ?

UNE VOIX, *dans l'assemblée.*

Le chapelain !

LE CHAPELAIN.

Personne !

RAMBAUD, *récitant.*

LA COMPLAINTÉ DU SIRE ROGER DE BEAUVOIR

Messire Roger de Beauvoir
Part pour la Croisade. — « Au revoir,
« Ma mère ; et songez que ma femme
« Est toute jeunette, pauvre âme !
« Je vous la recommande bien.
« J'entends qu'elle ne fasse rien ;
« Et j'exige de vous promesse
« De ne l'envoyer qu'à la messe.

« C'est une enfant, prenez-en soin,
« Adieu ! »

Mais Roger n'est pas loin,
Que sa mère a crié : — « Carogne !
« J'entends le cochonnier qui grogne...
« Va remplir l'auge avec les seaux !
« Puis, tu garderas les pourceaux ! »
La pastoure est sur la montagne
Avec sa peine pour compagne...
— « Ô mon Roger, mon doux amour,
« Ne verrai-je pas ton retour ?
« Elle est bien méchante, ta mère !
« Mes pleurs m'ont fait la bouche amère,
« Depuis sept ans, mon ami cher,
« Que vous êtes delà la mer. »

Roger, là-bas, en Palestine,
Retient son cheval qui piétine :
— « On dirait, par-delà les flots,
« Que ma femme pleure à sanglots...
« Allons-y, mon page !... »

— « Oui, mon maître. »

— « Crois-tu qu'on va me reconnaître ?
« En sept ans, j'ai dû bien changer... »
— « Que voulez-vous, noble étranger ? »

Il répond à sa mère : — « Vite !
« À boire, à manger ! puis — le gîte ! »
Vide son verre et le remplit :
— « Vais-je coucher seul, dans ce lit ? »

— « Non, si vous voulez ma pastoure ? »

— « J'en veux ! » Et d'un bras, il l'entoure,
L'attire à lui, la baise au cou.

Mais elle échappe tout à coup,
Et, faute de le reconnaître,
Elle s'élançait à la fenêtre,
Et crie au ciel, au ciel tout noir :
— « Ô mon doux Roger de Beauvoir,
« Si loin, là-bas, en Terre Sainte,

« Vous n'entendez donc pas ma plainte ?
« Mon Roger, tu ne vois donc pas
« Que ta femme te tend les bras ?
« N'entends-tu pas comme elle pleure ?
« Oh ! reviens... avant que je meure ! »

— « Regardez cet anneau doré ;
« Je suis l'ami tant désiré ! »

Avant que le jour ne paraisse,
Aux yeux de sa mère il se dresse ;
— « Mère, reconnaissez ma voix !
« Vous méritez la hart cent fois,
« Mais je vous épargne la corde :
« Vous serez — par miséricorde, —
« Murée, avec un ciment dur,
« Sous l'aqueduc au double mur,
« Et là, vous aurez sur la tête
« L'eau qui court et gronde en tempête...
« Vous entendrez, pour châtement,
« L'eau qui pleure éternellement ! »

RAYMOND.

Je vous dis qu'il aura le luth d'or et l'écharpe.

BÉRENGÈRE.

Rambaud de Vaqueiras est bon toucheur de harpe,
Mais il fait mal les vers.

BERTRAND.

Cela m'a paru beau.

LE CHAPELAIN.

Ça finit mal.

RAYMOND.

Avec l'aqueduc pour tombeau,
La vieille aura pourtant mieux qu'elle ne mérite.

LE CHAPELAIN.

Oui, mais en poésie, il sied que l'on évite
De faire châtier les mères par les fils.

RAYMOND, *haussant les épaules.*

Vous prenez les conseils de votre crucifix !...
Quand on porte une dague, on pense d'autre sorte :
J'aime, moi, la façon dont cette vieille est morte !
Il me plaît fort qu'on ait muré son corps vivant !

LE HÉRAUT, *criant.*

Qui tient contre Rambaud ?

UNE VOIX, *dans l'assemblée.*

Personne.

LE HÉRAUT, *criant.*

Cabestaing !

Le suivant :

Acclamations.

RAYMOND, *bas à Bérengère.*

Votre ami, madame Bérengère !
On dit que vous l'aimiez... à mort ?

BÉRENGÈRE.

On exagère !

LA FOULE.

Vivat pour Cabestaing !

LE PRINCE D'ORANGE.

Un fameux troubadour !

UNE VOIX, *dans la foule.*

Écoutons !

Lionarde se met tout près de Cabestaing et l'écoute, la main en cornet contre son oreille.

CABESTAING, *récitant.*

LE LION DE GEOFFROY DE LA TOUR

« Écoutez ma chanson, dames et damoiselles.
« Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes ! »

LE PRINCE D'ORANGE.

Combien de fois déjà nous l'a-t-il répété,
Ce refrain-là ?

LE CHAPELAIN.

C'est comme un *Benedicite.*

CABESTAING, *récitant.*

Geoffroy chevauche en Palestine.
Il rencontre un lion blessé
Qui, par un dragon enlacé,
Se tordait, tombé sur l'échine.

Le lion crie : « À moi, Geoffroy ! »
Geoffroy sur le dragon s'élançe,
Et, du premier coup de sa lance,
L'a tué, — sans montrer d'effroi.

— « Beau lion, rejoins ta lionne ! »
Mais le lion l'ayant suivi :
« Je servirai qui m'a servi,
« Beau chevalier ! — ta lance est bonne ! »

C'étaient deux vaillants au grand cœur :
La bête, en plus d'une bataille,
De maints coups d'estoc et de taille
Sauva son chevalier vainqueur.

— « Beau lion, ma patrie est douce ;
« J'y retourne, adieu... » dit Geoffroy.
Le lion rugit : — « Attends-moi ! »
Mais, du navire, on le repousse.

Alors — il bondit dans les flots...
... Tout le jour, il suivra la voile ;
Dans la nuit, pour unique étoile,
Il a le feu des matelots.

Son rugissement d'espérance
Fait pleurer le bon chevalier,
Mais déjà le vent régulier
A conduit la nef jusqu'en France !

Et le lion nage — en pleurant —
Devant l'horizon solitaire...
Il n'a jamais revu la terre...
La mer est vaste — et le ciel grand.

Cabestaing domine de la voix et du geste la rumeur d'enthousiasme de l'auditoire — et continue ainsi :

Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !
J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon cœur
Et c'est nourrir vos cœurs que de vous nourrir d'elles.
Les chevaliers qui vont contre les infidèles,
S'ils mangent de mon cœur, reviendront en vainqueurs.
Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs serviles ;
Qui mange de mon cœur saura prendre des villes
Et conquérir le ciel et conquérir les cœurs !
Dans mes chansons, mon cœur bat d'une force étrange ;
Le plus lâche sera valeureux, s'il en mange ;
Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cœur !...
Écoutez mes chansons, dames et damoiselles...
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes !

Grand tumulte d'enthousiasme dans l'assemblée.

VOIX DIVERSES.

Vivat pour Cabestaing, le poète au grand cœur !
Vivat, Cœur-de-lion !... Oui ! c'est lui le vainqueur !...
Folquet ! — Non, Cabestaing ! à lui le prix ! Victoire !

RAYMOND.

Gueulent-ils ! On dirait des moines après boire.

BERTRAND.

Nous les mettrons d'accord aisément.

RAYMOND.

Sur quel nom ?

Sur Vaqueiras, j'espère ?

LE CHAPELAIN.

Oh ! sur Folquet !

VOIX DIVERSES.

Non ! non !

Vaqueiras ! — Cabestaing ! — Laissez parler Orange !
Il s'y connaît ! Dès qu'il s'explique, tout s'arrange.

BERTRAND, *se levant.*

Puisse mon jugement vous mettre tous d'accord.
Les trois poèmes sont bien faits, tous plaisent fort ;
Le tien, pourtant, serait mieux en place à l'église,
Folquet ! — Quant au second, qui montre ta maîtrise,
Rambaud, il donne en style un peu trop familier,
Un cœur bien lâche à la mère d'un chevalier.

À Cabestaing.

Mais le tien, maître, échappe à critique pareille ;
Tous les mots, dont chacun sonne juste à l'oreille,
Exaltent dans nos cœurs la vaillance et l'amour !...

Acclamations.

Donc, le luth et l'écharpe — à toi, fier troubadour,
Et le triple baiser aux lèvres de la dame...
Voilà mon jugement, et si quelqu'un le blâme,
Il peut parler, selon la règle de nos jeux.

TOUS.

Bien jugé !

RAYMOND, *s'élançant avec violence dans la lice.*

Permettez !... Geoffroy-le-Courageux
Ne laissa point son beau lion en Terre Sainte,
Et mon chanteur nous a fait voir en sa complainte
Non pas un lion, roi des déserts, mais un chien
D'aveugle, — que Geoffroy quitte en mauvais chrétien !
... Son lion n'est qu'un veau marin ! — et qui se noie !

TOUS, VOIX DIVERSES.

Oh ! oh ! Très bien ! Non ! Si !

RAYMOND.

Je ferai votre joie.

En disant vérité sur Geoffroy de la Tour :

Rumeurs et mouvements d'attention.

Sa femme le trompait pour un beau troubadour...
En arrivant, suivi du grand lion fidèle,
Chez la dame, — il trouva son amant trop près d'elle :
— « Un serpent te mangeait, je t'en rendis vainqueur,
Lion !... En voici deux qui me rongent le cœur !
À moi, lion ! » — Le grand fauve tua la femme,
L'amant, — et dévora vivant leur cœur infâme.
Voilà !

Rumeurs de protestation dans la foule.

BERTRAND.

Votre récit ne vaut pas, à mes yeux,
Celui de Cabestaing, dix fois plus merveilleux !

TOUS.

Cabestaing ! Cabestaing !

RAYMOND, *à Bertrand.*

Pas lui !

BERTRAND.

Qui donc ?

RAYMOND.

Tout autre !

BÉRENGÈRE, *bas, à Raymond.*

Son triomphe assuré fera pourtant le vôtre.
Le prix est un baiser... songez donc à cela !
Et lorsqu'il lui tendra son front, observez-la :
Vous verrez, aux pâleurs de son joli visage,
Votre malheur.

Elle rit.

RAYMOND.

Cordieu ! votre conseil est sage.

TOUS.

Le vainqueur ! le vainqueur !

BERTRAND

Cabestaing !

LA FOULE.

Cabestaing !

Cabestaing se dirige vers le trône où est assise Alice. Les trompettes sonnent.

BÉRENGÈRE.

Vous allez voir pâlir les roses de son teint !
La pudique, au toucher d'une lèvre qu'elle aime,
Devient rose, — tandis qu'en sa terreur extrême
La coupable est toujours pâle... ayez l'œil sur eux !

LE HÉRAUT.

Honneur aux dames ! joie aux troubadours heureux !
Honneur à Cabestaing ! À notre haute dame !

*BÉRENGÈRE, à Raymond, tandis qu'Alice
donne au vainqueur le baiser du triomphe.*

Elle pâlit... longtemps !

RAYMOND.

Je le vois, sur mon âme !

TOUS.

Vive le Roi ! Vive la Reine !

BÉRENGÈRE.

Entendez-vous ?

On croit voir, sous un dais de noce, deux époux !

*Elle offre à Cabestaing l'écharpe et le luth doré, qu'un page
lui a présentés sur un coussin.*

BERTRAND, *au héraut.*

Ferme le ban !

Rageusement.

Il est temps que cela finisse !

*Sonneries finales. Lionarde vient parler bas à Raymond.
À Lionarde, avec impatience.*

Quoi ?

LIONARDE, *criant.*

Des Égyptiens, dans la cour de l'office,
Viennent d'entrer. Ils ont un singe, un grand ours noir,
Et divers animaux forts curieux à voir...

Bas.

Laissons les amants seuls... Sois tranquille... Je veille.

RAYMOND.

Viens ça, héraut.

Il lui donne des instructions à voix basse.

LE HÉRAUT, *criant.*

Qui veut connaître une merveille
Me suive ! Nous allons ouvrir un autre jeu !

RAYMOND, *à Bertrand et à Bérengère.*

Suivez-moi !

BERTRAND.

Qu'est-ce donc ?

BÉRENGÈRE.

Allons voir !

ROGER, *près de sortir.*

Cornedieu !

J'entends grogner un ours et grincer des macaques !

UN ENFANT, *battant des mains.*

Des animaux conduits par des Égyptiaques !

Vivat !

À ce cri, ceux mêmes qui entourent de près Alice et Cabestaing se précipitent vers la sortie.

FOLQUET, *à Vaqueiras.*

La foule est bête et préfère toujours
Aux divins chants d'Orpheus le grognement des ours ;
Personne n'aime, au fond, nos pacifiques luttes.

RAMBAUD, *à Folquet.*

Les combats de taureaux leur plaisent mieux.

FOLQUET

Des brutes !

Tout le monde sort en tumulte. — Alice et Cabestaing demeurent seuls.

SCÈNE III.
ALICE, CABESTAING.

ALICE.

Ma royauté d'une heure est bien vite en oubli !
Tôt fané, le bouquet que vous m'avez cueilli...
Ils nous ont préféré des bateleurs de foire,
Doux Guillaume !

CABESTAING.

Et voilà ce que c'est que la gloire !
... Rejoignons-les.

ALICE, *elle tient un sceptre de fleurs.*

Non pas. Je hais ces montreurs d'ours.
Leur jeu grossier finit très mal presque toujours.
Que nos valets soient négligents de poésie,
Soit ! Mais que des seigneurs, faits pour la courtoisie,
Vers ces bohémiens se ruent en curieux,
Et qu'ils fassent d'un singe un régal pour leurs yeux,
— Bertrand même, sans rien dire, a quitté la place ! —
Je ne puis pardonner tant de mauvaise grâce.
Je les attends sur mon trône, et, reine d'un jour,
Je veux les châtier du sceptre, à leur retour.

CABESTAING.

Non, ma reine s'abuse et n'est point dédaignée :
Ni dames ni seigneurs ne vous ont oubliée...
Mais tous, respectueux devant le dieu des vers,
Ils nous ont laissés seuls, ô Dame que je sers,
Afin que je vous puisse ouvrir toute mon âme,
Comme c'est, aujourd'hui, presque mon droit, madame.

ALICE.

Parlez donc, roi d'un jour ! beau poète vainqueur !...
Mais on dit Bérengère au fond de votre cœur,
Comme une Sainte-Marthe au creux d'un oratoire ?

CABESTAING.

Vous l'a-t-on dit vraiment, et pourriez-vous le croire,
Madame ? — Bérengère a de beaux yeux, mais verts
Et glauques, comme en ont les œgipans pervers...
J'ai pu brûler l'encens, la myrrhe, en sa chapelle,
Mais c'est avec chagrin que je me le rappelle.
Je lui voulus offrir, étant adolescent,
Un amour jeune et chaud mais pur comme mon sang ;
Je ne lui demandais, comme c'est notre usage,
Qu'un regard de ses yeux, un sourire au passage,
Ou quelquefois peut-être un fugitif baiser
Qui réchauffe un bon cœur d'enfant sans l'embraser...
C'est d'un léger parfum, d'une caresse brève,
Que nous autres, chanteurs, nous composons le rêve,
Ce bien subtil qui va, dans nos vers dispersé,
Charmer le monde — heureux comme un enfant bercé.
Elle n'a pas compris, ô madame ma reine !
Elle a voulu... Mais non !... Que mon cœur a de peine.
Et si vous m'en pouviez guérir, le feriez-vous ?
Votre féal sujet le demande à genoux !

ALICE.

Que voulez-vous de moi ?

CABESTAING.

Rien qu'un conseil, madame,

ALICE.

Parlez donc.

CABESTAING.

Tout mon cœur brûle de chaste flamme
Pour un être parfait, charmant, plein de vertu,
Mais la timidité tient mon cœur combattu...
J'ai peur de sa colère ou peur d'un froid sourire...
Dois-je mourir enfin, plutôt que le lui dire ?

ALICE.

Non, Guilhem... Quand on aime ainsi, d'un cœur si pur,
On peut tout avouer fièrement, sois-en sûr.
Si ta dame a le cœur assez haut pour t'entendre,
Plutôt que de mourir, dis-lui ton amour tendre.
Dis-lui de t'accorder tout au moins sa merci...
Tiens, hier encor, ma sœur Agnès parlait ainsi :
« Cabestaing ?... ah ! si Dieu voulait que je lui plusse ! »
Vidal ne sert-il pas la comtesse Saluce
Et Gaucelin Faidit celle de Ventadour ?
La comtesse Burlat aime Marveil — d'amour ;
Folquet même, a séduit Madame de Marseille ;
Parle à ta dame... et c'est moi qui te le conseille.

CABESTAING.

Prenez donc en pitié votre amoureux fervent
Qui ne veut plus mourir, mais vivre en vous servant !

ALICE, lui posant la main sur le front.

Soyez le bienvenu, le bien trouvé, poète !
Un doux génie est là, dans ton cœur et ta tête,

Beau chanteur ! — Je t'exhorte à devenir encor,
Toujours meilleur ! Et que tes rimes sonnent d'or
Comme ton cœur. Ton cœur est grand, qu'il soit sublime !
Je te retiens pour chevalier, et je t'estime
En t'aimant, et je veux que Dieu, qui nous entend,
Fasse ta vie heureuse et ton nom éclatant.

CABESTAING.

Je me lève plus fort, par la grâce d'un charme,
Et plus fier mille fois qu'un chevalier qu'on arme !

Rumeurs violentes au dehors.

VOIX DE LA FOULE *au dehors.*

Hou ! hou ! lâche-le donc !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LIONARDE.

LIONARDE, *s'élançant vers Cabestaing.*

C'est un bohémien
Qu'un ours démuselé ronge un peu ! Ce n'est rien !

CABESTAING, *tirant l'épée hors du fourreau.*

J'y cours !

Il sort en courant.

SCÈNE V.

ALICE, LIONARDE.

ALICE.

Que faisais-tu dans ce coin sombre, vieille ?

LIONARDE, *feignant de ne pas entendre.*

Mais oui, c'est un beau jour ! Vous parlez ? J'ai l'oreille
Un peu dure...

LA FOULE, *au dehors.*

Hou ! Hou !

SCÈNE VI.

ALICE, LIONARDE, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant violemment.*

Mais à quoi songez-vous donc,
Alice, loin de tous, en si grand abandon ?

ALICE.

Je n'aime pas ces jeux de sang et de colère.

RAYMOND.

Oui, les jeux sans péril ont, seuls, don de vous plaire !

Il se met à rire.

Ah ! figurez-vous qu'un de ces vagabonds
Fit danser un ours.... L'ours danse à petits bonds...
L'homme tenait au poing la laisse qui s'attache
Au nez de l'ours. Soudain, l'ours tire. L'anneau lâche
Son nez fendu qui saigne, et l'animal grondant
Court à l'homme et lui tranche un bras d'un coup de dent !

Il s'arrête un instant pour rire à son aise.

Nous étions au balcon, loin de la populace,
Quand tout à coup j'entends un long cri : « Place ! Place ! »

Or c'était Cabestaing, votre valet et roi,
Qui, glaive au poing, courait, comme un nouveau Geoffroy,
Attaquer ce dragon comique : un ours de foire !
C'est fort beau ! Le gaillard va se couvrir de gloire !
Reine, qu'en pensez-vous ? Ce trait vous charme-t-il ?

ALICE.

Je pense qu'on fait bien, avec ou sans péril,
De clore un jeu pareil. C'est tout ce que je pense.

SCÈNE VII.

**ALICE, LIONARDE, RAYMOND, AGNÈS, CABESTAING,
BOHÉMIENS, FOULE.**

*Cabestaing porté en triomphe par tous les Bohémiens et
suivi d'une foule. Des Bohémiens frappent des tambours mo-
resques. D'autres soufflent dans des flûtes.*

VOIX DIVERSES.

Vivat ! Vive le roi !

RAYMOND, *avec mépris, à Alice.*

Voilà sa récompense :
Sur des dos de païens, le roi des troubadours !

VOIX DIVERSES.

Il a muselé l'ours ! Il a muselé l'ours !
Vivat !

AGNÈS, *courant à Alice.*

Figure-toi ! ce fauve était en rage...

ALICE.

C'est peu, pour étonner un enfant de courage.

*Elles sortent ensemble. La foule s'éloigne, suivant le triomphe
de Cabestaing qui rit, en saluant de l'épée.*

Lionarde et Raymond restent seuls.

SCÈNE VIII. LIONARDE, RAYMOND.

LIONARDE.

Ils se sont dit des mots très doux... pas les premiers.

RAYMOND, *suivant des yeux la sortie de Cabestaing.*

Ah !

LIONARDE.

J'ai vu s'enlacer les becs des deux ramiers !

RAYMOND.

Ah ! ah !

LIONARDE.

Mais ne crains pas qu'aucun des deux m'échappe :
Je fus chatte et je sais comme un oiseau se happe.

RAYMOND.

Ainsi, tu les as vus ?... Qu'as-tu fait cette nuit ?

LIONARDE.

Dans les noirs corridors, j'errais seule et sans bruit...

RAYMOND, *impatié.*

Tu les as vus ?

LIONARDE.

Eh ! non, les chambres étaient closes !
Mais du moins, dans leur cœur, j'ai su voir bien des choses.
J'ai su voir leur désir, leur regret d'amoureux...
Ils n'ont plus qu'une porte ou qu'un mur faible entre eux :
Une porte n'est rien à pousser, lorsqu'on aime,
Et déjà leur pensée a percé le mur même !
J'ai déjà vu souvent les murailles s'ouvrir ;
Je sais que les amants n'ont pas peur de mourir
Et que rien ne pourrait forcer la mer sauvage
À s'arrêter — avant de baiser le rivage...
Cela n'est-il pas clair ? Ne me comprends-tu pas ?
Dois-je dire tout haut ce qu'ils veulent tout bas ?

RAYMOND, *de plus en plus irrité.*

Les as-tu vus ?

LIONARDE.

Au lit ? Eh ! non !... mais patience !
Car je prétends t'aider de toute ma science...
La chose est assurée, et, si tu veux la voir,
Je te la montrerai... du moins dans un miroir.
Tu les verras pressés, mêlés, tordus, tout comme
S'ils ne faisaient qu'un seul serpent, la femme et l'homme !

RAYMOND, *hors de lui, grinçant des dents,
dardant son regard sur Alice et Cabestaing qui reviennent.*

Je vois deux fous !

LIONARDE, *à elle-même.*

Et moi, je vois un ours qui mord
Et ronge à plein museau l'ennemi déjà mort !

*Raymond sort au moment où Cabestaing paraît, toujours
porté en triomphe par les Bohémiens. Folquet, Rambaud, Alice
le suivent.*

LA FOULE, *chantant.*

Qui gagna la joute ?
Guillaume au grand cœur ;
Dans toutes les luttes
C'est lui le vainqueur.

RAMBAUD, *gaîment.*

Il a muselé l'ours ; il a gagné la joute ;
Vive le Roi !

FOLQUET, *de même.*

Le Roi veut parler, qu'on l'écoute.

SCÈNE IX.

**LIONARDE, ALICE, CABESTAING, LES BOHÉMIENS,
FOLQUET, RAMBAUD.**

CABESTAING.

Je n'ai qu'un mot à dire : assez de ce jeu-là !

*Il saute à terre. Les pages et les varlets entourent Lionarde
et s'amusent d'elle. — On la hue.*

LES VARLETS.

Hou ! hou ! la vieille !

UN PAGE.

Elle est jolie ! Enlevons-la !
Mettons-la sur le trône !

On assied Lionarde sur le trône et on lui met entre les mains une quenouille.

LIONARDE, pendant qu'on l'installe sur le trône.

Eh ! oui, je veux bien ! Faites !
Tous les jours ne sont pas pour vous des jours de fête !

LES VARLETS.

Vive la Reine !

Quatre hommes soulèvent Lionarde assise sur le trône.

LIONARDE.

Fous ! Amusez-vous ! Riez !
Ce palais est à moi plus que vous ne croyez.
Je suis reine, coquins, d'un bel et bon royaume !
Et voici ma vassale et mon chanteur Guillaume !
Allons, soufflez, rampez, geignez, — courbés sous moi !

CABESTAING.

Elle est reine, pardieu ! comme le diable est roi !

On emporte Lionarde en triomphe grotesque au milieu des rires et des huées. — Elle fait à Cabestaing des gestes de menace.

LIONARDE, chantant.

Il vous viendra des ailes,
Si vous mangez mon cœur.

On lui répond par de nouvelles huées et de nouveaux rires. Elle disparaît, suivie des bohémiens, des pages et d'une partie de la foule.

SCÈNE X.

**ALICE, CABESTAING, RAMBAUD, FOLQUET, LE HÉRAUT,
SUIVI DE SOLDATS ET DE PAGES, TAMBOURINAIRES,
PEUPLE.**

LE HÉRAUT, s'adressant à Alice et à Cabestaing.

Que vos deux majestés daignent, suivant l'usage,
Se placer sous le dais, pour recevoir l'hommage
Qui les attend dans la grand' salle du festin.

RAMBAUD.

Vive la reine Alice !

LA FOULE.

Et le roi Cabestaing !

Le cortège se met cérémonieusement en marche, accompagné de tambourins et de fifres qui jouent l'air des Targaïres (jouteurs).

LES PAGES, chantant.

Qui gagna la joute ?
Guillaume au grand cœur !
Dans toutes les luttes,
C'est lui le vainqueur !

ACTE III**LES DANSES DE LA TARASQUE**

Même décor.

**SCÈNE PREMIÈRE.
LIONARDE, BÉRENGÈRE.**

LIONARDE.

Vous avez fait semblant de ne pas me connaître ?
Inutile à présent ; — j'ai tout dit à mon maître,
J'en conviens, et d'ailleurs vous l'avez deviné...
Vous l'aimez donc toujours, ce jouvenceau damné ?

BÉRENGÈRE.

C'est par toi que je l'ai perdu, vieille idolâtre !

LIONARDE.

Eh ! c'est un poison doux mais fort que la vératre !
Quand il fait double effet, — et le cas est commun —
Tout va bien, mais souvent deux effets n'en font qu'un,
Fort méchant et fort laid, qu'on appelle la fièvre !
Vous avez vu comment cela vous tord la lèvre,
La secoue et la crispe en un rictus de chien
Que l'on peut appeler aussi sardonien...

BÉRENGÈRE.

Assez, vieille !... Mais puisqu'on ne t'a point pendue,
Peux-tu rendre à mon cœur la paix qu'il a perdue ?

LIONARDE.

Oui-dà !

BÉRENGÈRE, *menaçante.*

... Si tu touchais un seul de ses cheveux...

LIONARDE.

Ah ! bah ? — mais soit ; vous plaire est tout ce que je veux.
Je vois ce qu'il vous faut.

BÉRENGÈRE.

Quoi ?

LIONARDE.

Par de certains charmes,
Je peux le faire un jour se tordre dans les larmes
À tes pieds, — et vers toi, tendre, avec ses beaux bras,
Un désir insensé... que tu mépriseras !

BÉRENGÈRE.

Si tu peux me montrer cela, je te pardonne.

LIONARDE.

C'est très facile. On fait (la recette est fort bonne
Pour envoûter les cœurs que l'on veut rendre fous)
Avec un mou de veau bouillir un cent de clous ;
Et quand les clous dansants, gais dans l'eau qui sanglote,

Tous piqués sur la chair, ne font qu'une pelote,
L'amour se fixe au cœur qu'on veut à sa merci.

BÉRENGÈRE.

Va donc...

LIONARDE, *regardant Cabestaing qui entre.*

Mais essayez vos moyens... Le voici.

Elle se retire.

SCÈNE II.

BÉRENGÈRE, CABESTAING.

*Cabestaing entre, lisant un manuscrit ; il ne s'aperçoit de la
présence de Bérengère que lorsqu'il ne peut plus la fuir.*

BÉRENGÈRE.

Vos yeux me verront-ils aujourd'hui sans colère,
Cabestaing ? Puis-je vous parler sans vous déplaire ?

CABESTAING.

Je ne sais pas haïr.

BÉRENGÈRE.

Hélas ! aimer non plus !

... Oublierez-vous jamais comment je vous déplus ?
... Je n'ai plus de fierté, vous le voyez... Moi, j'aime.

CABESTAING.

Est-ce vous que j'entends, ô princesse ?

BÉRENGÈRE.

Moi-même.

Je t'ai fait bien du mal sans le vouloir... pardon.

CABESTAING.

Vous voulez remuer cette cendre ? à quoi bon !

BÉRENGÈRE.

Non. Seulement je veux que ton grand cœur s'explique
Et ne pas me laisser accuser sans réplique.
Suis-je donc si coupable, ingrat ? mais je t'aimais !
Tes lèvres de mes yeux ne s'approchaient jamais ;
Jamais je n'ai senti ton souffle sur ma bouche.
Je pâlis cependant dès que ma main te touche,
Et quand ton vêtement me frôle, je frémis.
Pourquoi donc ne pas être amants, étant amis ?
Je crus qu'un philtre heureux éveillerait ton âme
Sur un secret... qu'on doit garder lorsqu'on est femme...
Voilà ma seule faute — et, dans un jour fatal,
Moi qui veux seulement ton bien, je t'ai fait mal !
Pardon... Pardonne-moi ces larmes dont j'ai honte.
Mais de mes lâchetés je ne fais plus le compte,
Et... puisque tu sais tout... rien ne m'arrête plus
Je t'aime... parle-moi ; dis-moi que je te plus,
Et que le seul respect t'éloignait de mes lèvres,
Pendant que je brûlais... grand Dieu ! de quelles fièvres !
Dis-moi que celle à qui, fuyant ma noble cour,
Tu vins offrir ta grâce et tes beaux vers d'amour,
N'aura jamais de toi plus que je n'eus moi-même...
Je ne veux pas qu'une autre... Oh ! tiens, vois-tu, je t'aime !...
... Alors, je vais te dire...

Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, puis, d'une voix basse :

On te soupçonne ici.

Castelnau n'est pas homme à t'accorder merci.
Un moment, j'ai moi-même, en princesse outragée,
Conçu, rêvé, chéri l'espoir d'être vengée,
Mais ce mauvais désir n'a flambé qu'un instant...
Viens, je suis veuve, libre... et ma maison t'attend.
Là, mari ni valet, personne qui t'épie...
Viens !

CABESTAING.

C'est parler d'amour d'une manière impie,
Madame, et m'offenser encor, plus que jamais !
Puisque je dois tout dire, eh oui ! je vous aimais,
Mais ce fut d'un amour frais, pur, noble, sans tache,
Et vous l'avez tué, tel un lys qu'on arrache.
Certes ! le tendre appel de vos lèvres de chair
Eût bientôt attiré, comme un oiseau de l'air,
Mon désir libre au doux appât de la caresse,
Mais puisque, même ici, votre... bonté... me presse,
Madame, — je dirai qu'il ne vous seyait pas
De chercher un recours si terrible et si bas,
Et d'appeler à vous, par le poison infâme,
Le baiser qui n'est doux que désiré par l'âme...
Dès que je l'eus goûté, votre philtre infernal,
Plus qu'à mon corps, à mon âme il fit un grand mal ;
Je vous vis aussitôt, non plus comme vous êtes,
Belle avec vos façons et vos formes parfaites.
Mais, — dans un songe affreux qui ne me quitte pas, —
Vieille, horrible, terrible, et me tendant les bras !

Et ce n'était plus vous et c'était vous encore !
Vous mêliez la ciguë avec la mandragore.
Vous tendiez le breuvage en me disant : « Aimons, »
Tandis qu'autour de vous grimaçaient les démons...
Oui, vous étiez une autre en demeurant la même !
« Est-ce donc une goule, un vampire, que j'aime, »
Pensais-je ! — Et ce n'est pas ma faute, en vérité,
Si ce songe maudit dans le cœur m'est resté,
Et, sous votre beauté menteuse, qui m'effraye,
Si je vois la hideur de votre forme vraie !

BÉRENGÈRE, *avec un emportement qui va jusqu'à la fureur.*

Paix, barbare ! — Silence, histrion discourtois !
Je t'ai souri tantôt pour la dernière fois !
Va porter à quelque autre un cœur que je déteste,
Mais dont j'eus les premiers désirs... Qu'elle ait le reste !
Va, je saurai cacher ma honte à tous les yeux,
Mais, crois-moi bien, évite un amour furieux
Et qui se tourne en haine au souffle de ta rage !
... Tiens ! va-t'en !

Elle semble prête à le déchirer.

CABESTAING, *très tranquille.*

Vous voici sous votre vrai visage !

Il sort.

SCÈNE III.

BÉRENGÈRE, LIONARDE.

BÉRENGÈRE.

Avec quels yeux devins voit-il derrière moi

Cette sorcière, dont j'ai moi-même l'effroi ?

LIONARDE, *surgissant à ses côtés.*

Eh bien ! madame, eh bien ? faut-il que je compose
Encore un philtre, un bon ?... ou bien tout autre chose ?

BÉRENGÈRE.

Il me hait pour toujours, j'en suis sûre à présent...
Oh ! ce mépris glacé sous ce regard luisant,
Quel supplice ! — Et j'ai pu le voir ! j'ai pu l'entendre !
Ce vil jongleur...

LIONARDE.

Donnez-le-moi.

BÉRENGÈRE.

Tu peux le prendre.

LIONARDE.

Marché conclu ?

BÉRENGÈRE.

Oui.

LIONARDE.

Bon...

Un silence. Elle réfléchit.

... Mais c'est bien doux, — la mort !

BÉRENGÈRE, *baissant la tête avec découragement.*

Mon amour est damné, puisque la haine en sort !

LIONARDE.

D'un œuf de coq, il sort toujours une vipère.

Elle réfléchit encore un temps.

Il souffrira... tu peux y compter !

BÉRENGÈRE, *relevant la tête.*

Je l'espère.

Qu'en feras-tu ?

LIONARDE.

Je saurai tendre un piège à loups.

... Mais mon maître est stupide avant d'être jaloux ;

Il veut savoir d'abord ce qu'ils vont faire ensemble !

Ça n'est pas difficile à prévoir, il me semble.

Mon maître est scrupuleux : il veut savoir, avant !

D'une voix basse et mystérieuse.

Je conduirai la nef, car je souffle le vent...

Sois tranquille... Déjà, j'ai choisi leur supplice.

BÉRENGÈRE.

Tiens-les bien !

LIONARDE.

N'ayez peur que l'anguille ne glisse !

J'ai la main bien sablée : ils n'échapperont pas.

J'aspire leurs soupirs, je marche dans leurs pas,

Je suis ombre en leur ombre et j'entends... leur pensée !

BÉRENGÈRE.

Fais donc vite !

LIONARDE.

Oui. je sais que vous êtes pressée !

BÉRENGÈRE.

Après, je remplirai ton escarcelle d'or.

LIONARDE.

Bon ! j'aime comme une autre à gonfler mon trésor,

Et tout comme le riche un pauvre entasse et rogne,

Mais surtout je me paie en joie à ma besogne...

La vengeance en enfer vaut tous les paradis.

BÉRENGÈRE.

Tu le hais donc ?

LIONARDE, *rapprochant son visage de celui de Bérengère.*

Je vous hais tous, maîtres maudits !

Ma haine qui vous suit profite de vos haines :

Elle lèche du sang sur vos mains inhumaines...

Bérengère fait un mouvement de dégoût.

Que t'importe, si mes désirs servent les tiens !

Quand tu chasses, vas-tu demander à tes chiens

Si c'est pour toi qu'ils ont pris la bête éventrée ?

Je chasse avec les chiens, comme eux, — pour la curée !

BÉRENGÈRE.

Paix !

LIONARDE, *apaisée et riant.*

Bon signe ! Ta chienne a donné de la voix !

SCÈNE IV.
LES MÊMES, RAYMOND.

BÉRENGÈRE, à *Raymond* qui entre.

Cher seigneur, j'ai connu Lionarde autrefois...
Elle compose un philtre avec un talent rare !

LIONARDE, à *Raymond*.

Vous verrez, vous verrez ce que je vous prépare !

RAYMOND.

Et quoi donc ?

LIONARDE, *narquoise*.

Mon secret doit vous plaire à tous deux,
Mais pourrait, — dit trop tôt. — vous paraître hideux :
Satan ne vous a pas engrossés de ses œuvres ;
Vous ne maniez pas comme moi les couleuvres
Ou les crapauds... et puis les morts, qu'il faut laver.
... Mon projet vous plaira... je ne fais qu'en rêver.

*Elle les attire chacun par un bras à sa droite et à sa gauche,
et leur chuchote presque à l'oreille :*

La mort a frôlé vos ennemis de ses ailes...
Vos haines n'étant pas toutes les deux femelles,
Mariez-les... Qui sait ? les petits seront beaux.

BÉRENGÈRE, *effarée, les quittant tout à coup*.

Noble sire, excusez la princesse des Baux.

Elle sort. Lionarde se prend à ricaner.

SCÈNE V.
LIONARDE, RAYMOND.

RAYMOND.

Qu'as-tu dit là, sang-Dieu ! J'ai bien trop d'une femme.

LIONARDE.

Mais si vous n'aimez pas la vôtre, par la flamme
De Belzébuth ! — alors, laissons-lui son amant.

RAYMOND.

Diabliesse ! as-tu juré d'attiser mon tourment ?...
Comment on aime ou non, qu'importe ! je l'ignore !
Parler d'amour, c'est bon aux gratteurs de mandore ;
Ce que je sais, c'est que mes chevaux et mes chiens,
Ma femme et mon gibier, sont miens, ne sont que miens,
Ce sont mes biens à moi, malheur à qui les touche !

LIONARDE.

Que j'aimerais baiser chaque mot de ta bouche !
Les doux mots ! Par le diable ils seront entendus !

RAYMOND.

Chez moi tous les voleurs de gibier sont pendus.
J'ai dit.

LIONARDE.

Et très bien dit ! Or, réglons nos affaires.
Il faut parler (ce sera moi, si tu préfères)
À notre homme. — Hier, ils ont échangé les doux mots...
Ça commence en chansons pour finir en marmots.

RAYMOND.

La peste !

Il lève le poing sur elle ; elle s'écrase en chien couchant, puis se relève peu à peu à mesure qu'elle parle.

LIONARDE.

Aborde-le d'un air bien débonnaire,
Bien gentil... ou plutôt de ton air ordinaire...
Puis, brusquement, dis-lui, d'un ton un peu moqueur :
« Vous avez l'air d'avoir quelque misère au cœur,
« Mon beau Guillaume, un mal qui vous ronge, une plaie ? »
Et darde-lui ton œil de faucon... S'il s'effraie,
S'il hésite, s'il tremble, alors tu comprendras
Qu'il l'a déjà tenue — et nue ! — entre deux draps !...
Et pour le châtement des traîtres, sur ma vie,
J'en compte inventer un que le diable m'envie !

RAYMOND.

Je vais parler, sur l'heure même, à ce jongleur.

LIONARDE, *lui montrant du doigt Cabestaing
qui paraît au fond.*

On vient toujours soi-même au-devant du malheur.

Elle sort en chantonnant :

Il vous viendra des ailes
Si vous mangez mon cœur...

SCÈNE VI.

RAYMOND, CABESTAING.

RAYMOND.

Eh bien ?

CABESTAING

Dans un moment, danse de la tarasque,
Messire.

RAYMOND, *à part.*

Attends, je vais faire sauter ton masque !

Haut.

Bel ami, je vous vois, depuis deux ou trois jours,
Bien triste ? Vous rêvez, je pense, à vos amours.
Or ça, répondez-moi sans hésiter, bien vite,
D'un élan, — car jamais la franchise n'hésite —
... Quel est le nom de la déesse de vos vœux ?...
Vite !

CABESTAING, *décontenancé.*

Messire !...

RAYMOND.

Eh ! donc, répondez, je le veux !
Vous vous troublez ? pardieu, c'est me dire en silence
Et bien trop clairement... Cornebleu !

CABESTAING.

Je balance,
Messire...

RAYMOND.

Alors, je vous le dirai, moi.

CABESTAING.

Seigneur,
Mon cœur n'a rien à vous celer, non, sur l'honneur !

RAYMOND.

Tu trembles !

CABESTAING.

Non !... Je crains cependant vos reproches ;
La dame est en effet de vos proches... très proches...
Et je l'aime ardemment, seigneur, mais saintement.

RAYMOND, *avec éclat.*

Ma femme est une gueuse et c'est toi son amant !

CABESTAING.

Rien n'est plus faux ! Par Sainte-Marthe, je le jure !

RAYMOND.

Votre mort à tous deux vengera mon injure.

CABESTAING.

Devant la Vierge sainte et tout le paradis,
Vous vous trompez affreusement, je vous le dis...
Mon cœur fier ne connaît ni faiblesse ni crainte,
Mais je tremble d'ouïr blasphémer une sainte !
Son cœur est doux, suave et pur, — tel qu'il paraît.

RAYMOND.

Avoue !

CABESTAING, *hésitant.*

Ô monseigneur !... Voici donc mon secret...

Un silence.

Songez qu'un indiscret amant se déshonore...

RAYMOND, *impérieux.*

Dis ton péché.

CABESTAING.

Songez qu'elle-même l'ignore !...
Mais s'il faut apaiser mon maître et confesseur,

Avec effort.

Je le dirai... C'est... c'est... Agnès...

RAYMOND, *stupéfait.*

Ma belle-sœur !...

Il fixe sur Cabestaing un regard terrible.

Si tu me mens, je peux te promettre un supplice...

Un silence.

Tu ne semblais pourtant songer qu'à dame Alice ?

CABESTAING, *baissant les yeux.*

Seigneur, le plus novice a des ruses d'amant.

RAYMOND, *éclatant de rire tout à coup.*

Si tu dis vrai, j'en veux rire éternellement !

Ainsi, c'est dame Agnès ?... pourquoi non, quand j'y songe.

... Je le verrai bientôt, si ce n'est qu'un mensonge !

Tu n'es pas assez sot pour mentir au hasard...

Il le regarde de nouveau fixement.

Tu baisserais du moins tes yeux sous mon regard.

Il se met à rire plus fort, d'un rire lourd, et lui frappant sur l'épaule :

C'est plaisant !... Voilà donc, mon cher petit Guillaume,
Ce que le bon Roger tient caché sous son heaume,
Avec un grand plumet d'autruche par-dessus !
Ah ! ah ! qui l'aurait dit !... Par monseigneur Jésus,
Par la Vierge et les saints Georges, Michel et Marthe,
Je veux m'en égayer beaucoup, avant qu'il parte !
J'entends qu'il soit mon hôte encor dix ou vingt jours :
Je tiendrai la chandelle au seuil de vos amours !...
Ah ! ah ! laisse-moi rire un peu ; cela soulage !
Et moi qui, tel votre ours d'hier, grognais de rage !
Moi qui venais, sans preuve, en sanglier têtu,
Accuser mon loyal poète et la vertu
D'Alice ! je me vois dans tout mon ridicule :
J'attaquais une mouche avec l'épieu d'Hercule !
Par la messe et le diable, on pourrait rire à moins !
Heureusement, cela s'est passé sans témoins !

CABESTAING, *faisant mine de s'éloigner.*

Adieu, mon bon seigneur.

RAYMOND, *le retenant.*

Non pas, non ! Pas encore !
Attends... Comme on connaît les saints on les honore...
Attends-moi là.

Il sort. Cabestaing s'élance derrière lui comme pour lui parler, puis s'arrête brusquement, met les bras en croix sur sa poitrine et, les yeux au ciel, il semble prier.

SCÈNE VII. CABESTAING, SEUL.

CABESTAING, *priant.*

Prenez mon mensonge en pitié,
Seigneur !... Je sens déjà qu'il sera châtié.

Raymond entre, tenant Agnès par la main ; il lui parle avec un air de grand contentement et l'amène ainsi jusqu'auprès de Cabestaing.

SCÈNE VIII. CABESTAING, RAYMOND, AGNÈS.

RAYMOND, *à Agnès.*

Ma chère, Cabestaing vous le dira lui-même
Parce que tout l'oblige à le dire : il vous aime !
Mais n'ayez peur... ces gens sont des amants très doux,
Chastes, — dont ne saurait prendre ombrage un époux
Digne de ce nom... Moi, ma mission remplie,
Je vous laisse...

Il s'éloigne, se retourne, les regarde, éclate de rire.

C'est fort joyeux !

Il feint de sortir et demeure un moment caché derrière les lauriers-roses.

SCÈNE IX. CABESTAING, AGNÈS.

AGNÈS, *toute surprise, presque joyeuse.*

Quelle folie !

N'avez-vous pas choisi, pour être son servent,
Ma chère sœur Alice ? ou n'est-ce qu'en rêvant ?
Seriez-vous inconstant ?

CABESTAING, *attristé et effrayé ; bas.*

Madame !... on nous écoute !

AGNÈS.

Avec votre cœur droit, qu'est-ce que l'on redoute ?
Mais est-ce à moi vraiment qu'un bienheureux destin
Réservait votre hommage, ô noble Cabestaing ?

CABESTAING.

Madame... Pardonnez... Pitié !... ma peine est grande !

Agnès.

Calmez-vous ! Il n'est rien de vous qu'on appréhende,
Beau sonneur de chansons et doux cueilleur de miel.

CABESTAING, *regardant autour d'eux avec inquiétude.*

Ah ! Madame ! si vous saviez !

AGNÈS.

Au nom du ciel,
Parlez donc ! Votre hommage est pur ; pas une dame
Ne vous refuserait le meilleur de son âme...
Vous pleurez ?... voilà donc, en un cœur de lion,
La faiblesse d'enfant que met la passion !...
Si vous aimez ma sœur, je la chéris moi-même :

Pour l'amour d'elle encore, il sied que je vous aime...
Je sais la pureté dont brille votre nom...

CABESTAING.

Me pardonneriez-vous, madame ?

AGNÈS, *souriante.*

Et pourquoi non ?

CABESTAING .

Non ! pas quand vous saurez...

AGNÈS.

Suis-je donc offensée ?

CABESTAING.

Oui, madame !... par moi... mais contre ma pensée !...
J'ai vu Raymond jaloux... votre sœur en danger...

AGNÈS, *avec une subite froideur
et un sourire de méprisante ironie.*

Et Raymond étant plus terrible que Roger...

CABESTAING.

Oh ! Madame !

AGNÈS, *retirant aussitôt avec franchise son insinuation.*

Pardon. Je sais vos grandeurs d'âme.
Et tous savent comment vous tenez une lame...
Donc, vous eûtes raison : il faut sauver ma sœur.

*Avec un sourire ami, elle lui tend sa main, qu'il baise en se
jetant à ses pieds, dans un élan de reconnaissance.*

Pour moi, le stratagème aura quelque douceur.

SCÈNE X
CABESTAING, AGNÈS, RAYMOND, ALICE

RAYMOND, *au fond, à Alice, qu'il amène en la tenant par la main, comme il a fait pour Agnès.*

Il est à ses genoux ! C'est un charmant spectacle.
J'en veux jouir un peu.

Il fait signe à Alice de se rapprocher de Cabestaing ; il se dissimule à demi derrière un bouquet d'arbustes.

CABESTAING, *effrayé en apercevant Raymond.*

Que Dieu fasse un miracle !

Il se relève vivement.

AGNÈS, *allant à la rencontre d'Alice, haut, et désignant Cabestaing :*

En me vouant son cœur, s'il se tournait vers vous,
C'était pour mieux tromper Roger, un peu jaloux...

Bas.

Répondez sans aigreur, quoique presque offensée.

ALICE, *bas.*

J'ai compris !

Haut, d'un accent amer :

Vous régnez seule sur sa pensée ?
Certes, c'est votre droit, je ne peux l'oublier...
Mais d'un semblant d'amour se faire un bouclier
Pour cacher un amour... qui sait ?... honteux peut-être !

AGNÈS, *s'oubliant, irritée.*

Oh !

ALICE, *bas.*

J'entre dans le jeu.

Haut.

Vous devez reconnaître
Que j'ai vraiment le droit de montrer du dépit !

AGNÈS, *regardant Cabestaing dont la contenance reste embarrassée.*

Un chevalier vaillant qui demeure interdit,
Cela, ma sœur, peut bien toucher un peu votre âme.

Bas, en lui faisant signe que Raymond les observe :

Prends garde !

ALICE, *oubliant de feindre, bas à Cabestaing.*

Mentir ! vous !

CABESTAING.

... Pour vous sauver, madame !

AGNÈS, *d'un ton de hauteur enjouée.*

Allons baisez ce gant, mon chevalier féal !

Voyant que Raymond continue à les épier, Cabestaing baise d'un air dévot le gant que lui jette Agnès.

AGNÈS, *désignant de nouveau Raymond à Alice d'un signe imperceptible.*

Prends garde !

ALICE, près de pleurer, oubliant de feindre.

Non ! assez !... cela fait trop de mal !

Elle s'éloigne vivement en portant la main à ses yeux. Raymond se rapproche d'Agnès, d'un air satisfait.

SCÈNE XI.

CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND.

RAYMOND, à Agnès.

Eh, donc ! Agnès ! baisez à belles lèvres roses
La bouche qui chanta tant de si belles choses !

Il pousse en riant Agnès vers Cabestaing. Pendant qu'Agnès est dans les bras du poète, Alice, comprenant le danger, revient et prend la main de sa sœur, en signe de confiance.

Deux piqueux, tenant en laisse de grands limiers, passent au fond.

SCÈNE XII.

CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND, RÉVEIL.

RAYMOND, voyant entrer Réveil.

Ah ! voici mon piqueux Réveil et ses limiers...

Il arrête, du geste, au passage, Réveil, qui, armé d'un fouet, marche derrière les limiers.

Les piqueux et les chiens ne font que traverser la scène.

Eh ! bien, Réveil, as-tu trouvé les sangliers ?

Entre Roger de Tarascon sur les pas de Réveil.

SCÈNE XIII.

**CABESTAING, AGNÈS, ALICE, RAYMOND, RÉVEIL,
ROGER DE TARASCON.**

RAYMOND, riant, à Roger qui entre.

Ah !... vous voilà donc, vous !... comment va votre grâce ?
Mais quoi ! vous oubliez la messe pour la chasse,
Vous qui portez la croix blanche sur le haubert ?...
Pardieu ! rien qu'à vous voir je pense à saint Hubert
De qui le cerf portait la croix entre les cornes !...
Tu respectes bien peu ce signe dont tu t'ornes !

Il rit d'un gros rire, en le regardant de haut en bas.

ROGER.

Votre plaisanterie est stupide.

RAYMOND.

Tu crois ?

ROGER, à Agnès.

Il est ivre, déjà !...

Haut.

Qu'ai-je du cerf ?

RAYMOND.

La croix,

Te dis-je !

ROGER, naïvement.

Par les saints, je la porte à l'épaule !

RAYMOND, *riant*.

Je me suis donc trompé. Pardonnez.

À son piqueux.

À toi, drôle,

Parle ; sois vite et bref.

RÉVEIL.

Seigneur, mauvais rapport.

J'ai reconnu, puis vu le solitaire au fort,
Mais non loin de sa bauge un braconnier qui rôde.

RAYMOND.

Tu sais que de la hart je punis la maraude :
Est-il pendu ?

Réveil.

Seigneur, il n'est pas même pris.

RAYMOND.

Alors c'est toi qu'on va pendre, chien malappris.

RÉVEIL, *effrayé*.

Seigneur, il sera pris ce soir...

RAYMOND.

Que l'on m'apporte
Sa main coupée, — et qu'on me la cloue à la porte.

Réveil.

Ce sera fait.

ROGER, *à qui Alice fait signe d'intervenir*.

Verser du sang, un jour pareil !

ALICE, *suppliante*.

Seigneur !

RAYMOND.

Assez ! je n'ai besoin d'aucun conseil !

ALICE.

Cependant...

RAYMOND, *violent*.

Taisez-vous !

CABESTAING, *bas à Alice*.

Madame, je vous aime !

SCÈNE XIV.

**LES MÊMES, UN VALET ACCOURANT
SUIVI DU BRACONNIER QUI, LES MAINS LIÉES,
EST POUSSÉ PAR D'AUTRES VALETS.**

LE VALET.

Le braconnier est pris.

RAYMOND.

Qu'avait-il pris lui-même ?

Le VALET.

Deux lièvres, un chevreuil.

RAYMOND.

Un chevreuil !... Ça, manant,

L'homme s'avance, craintif à la fois et audacieux.

Tes pareils chassent donc le chevreuil, maintenant ?
Coquin ! voleur, renard de basse-cour ! Les poules
Ne suffisent donc plus à vos fils, à vos goules,
À vous ?... Es-tu gaucher ou droitier ? Parle donc !...

Un silence.

On va voir : qu'on lui donne un arc !

On apporte un arc.

LE BRACONNIER.

Seigneur ! Pardon !

RAYMOND.

Gaucher ?

LE BRACONNIER.

Droitier.

RAYMOND.

Alors, coupez-lui la main droite.

LE BRACONNIER.

Pitié !

RÉVEIL, *à Roger.*

Notre seigneur n'est pas d'humeur benoîte !

ALICE, *à Roger.*

Priez-le, par pitié ! Ce jour est un jour saint !

ROGER, *s'avançant vers Raymond.*

Il est beau d'être juste ; il est bon d'être craint,
Raymond, — mais cependant donnez-moi, je vous prie,
En guerdon...

RAYMOND, *regarde Roger et se met à rire.*

Pour pardon de ma plaisanterie ?

ROGER.

Si vous voulez ; sa grâce...

RAYMOND.

Ah ! non !... Pour un chevreuil,
Lui couper la main droite et lui crever un œil,
Ce serait peu.

Il regarde encore Roger et éclate de rire à sa barbe.

Mais je suis gai, votre homme y gagne.

Au braconnier.

Homme, as-tu vu jamais des ours, dans la montagne ?

LE BRACONNIER.

Oui, seigneur : le Ventour en est plein.

RAYMOND.

Bon Roger,
Puisqu'il aime la chasse à l'ours et le danger,

Il peut encor sauver sa main, son œil, sa tête...
En nous montrant comment il affronte une bête.
Faisons-le, — seulement armé d'un lourd bâton, —
Battre avec l'ours d'hier, si féroce dit-on.
Et s'il triomphe ainsi de l'ours sans muselière,
Je lui promets, en votre honneur, sa grâce entière...
Qu'en dis-tu, l'homme ?...

LE BRACONNIER.

Hélas ! je défendrai ma main.

RAYMOND.

Bien ; allez préparer ce combat pour demain.

*Il congédie d'un geste les valets qui emmènent le braconnier.
Il sort avec Roger. — Agnès et Alice causent tout bas, en s'éloignant un peu de Cabestaing.*

SCÈNE XV.

ALICE, AGNÈS, CABESTAING.

On entend des sonneries joyeuses.

CABESTAING, à Alice.

On sonne à la Tarasque et tout ce bruit m'appelle,
Madame.

ALICE, *tendrement et tristement.*

Allez, Guilhem.

Il sort.

SCÈNE XVI. ALICE, AGNÈS.

ALICE.

Oui, j'ai compris, ma belle,
Mais quoique ce ne soit qu'un simulacre...

AGNÈS.

Eh bien ?

ALICE, *rêvant.*

Ton amour simulé vient d'attrister le mien.

AGNÈS, *avec gentillesse.*

Folle !... Et moi j'ai dans l'âme un peu de jalousie
À voir comme il est doux d'aimer la poésie.

Elles s'embrassent.

ALICE.

Et jusqu'à ton départ tu vas jouer ce jeu ?

AGNÈS.

Il ne me déplaît pas.

ALICE.

Il m'inquiète un peu !

AGNÈS.

Je te rends à la fois service et je m'amuse ;
Je rirai de m'entendre appeler une muse.
Puisque l'occasion s'en présente, ma sœur,

Permetts-moi de goûter en paix cette douceur :
Je vais me croire inscrite au temple de Mémoire,
Et que les beaux vers, — faits pour toi, — sont à ma gloire !

ALICE.

Prends garde : on voit parfois un imprudent enfant
Avec d'autres jouer au lutteur triomphant,
Puis tout à coup le jeu se tourne en lutte vraie...

AGNÈS, *d'un ton de reproche.*

Alice !

ALICE, *tendrement.*

Ta beauté, que j'admire, m'effraie !

SCÈNE XVII.

**ALICE, AGNÈS, LE HÉRAUT, SUITE ; LA TARASQUE,
DANSEURS, MUSICIENS, CABESTAING,
RAMBAUD DE VAQUEIRAS, FOLQUET, LE PRINCE
D'ORANGE, LE CHAPELAIN, LA FOULE, ETC.**

LE HÉRAUT, *criant.*

Sainte-Marthe du Rhône a vaincu le dragon !
Honneur à Sainte-Marthe et gloire à Tarascon !

La Tarasque fait son entrée, suivie de danseurs, joueurs de tambourins, etc. Les hommes enfermés dans la carapace du monstre font mouvoir sa queue qui, joyeusement, bouscule les spectateurs au milieu des rires. Une jeune fille de blanc vêtue, et qui représente Sainte-Marthe, conduit à sa guise le monstre, enchaîné d'un ruban fleuri.

AGNÈS.

Amusons-nous. Suivons cette foule fantasque.

Agnès se perd dans la foule.

LE HÉRAUT, *criant.*

En avant ! farandole autour de la Tarasque !

Les personnages se perdent et se retrouvent au milieu de la foule dansante.

RAMBAUD, *à Folquet.*

Venez, Folquet, dansons la farandole aussi !

FOLQUET.

Merci bien.

RAMBAUD.

C'est pourtant amusant.

FOLQUET.

Non, merci !

Ils passent.

LE CHAPELAIN, *montrant la foule à Bertrand d'Orange.*

Ils sont un peu païens.

BERTRAND.

Bah ! Peuple qui s'amuse
Ne songe pas à mal.

LE CHAPELAIN.

Hem ! Le diable en abuse.

Ils passent. — La Tarasque s'éloigne ; le bruit des tambourins et les cris des danseurs s'éteignent peu à peu dans l'éloignement. Alice et Cabestaing demeurent seuls.

SCÈNE XVIII.

ALICE, CABESTAING.

ALICE.

Mon doux ami, je suis bien triste, en vérité :
J'ai cru tantôt — moment cruel et détesté —
Mon erreur n'a duré qu'un temps d'éclair ; n'importe ; —
J'ai cru votre amour, née à peine, déjà morte !
C'est grand-faiblesse à moi de vous dire ceci
Et de mettre mon cœur tout à votre merci.
Mais j'ai si peur ! On est si faible ! Vois, je tremble...
Je souffrirai toujours à vous revoir ensemble,
Vous comprenez ?... Eh bien... pour apaiser mon cœur...
Faites-moi, dès demain, beau poète vainqueur,
Une chanson où vous blâmez cette ruse.

CABESTAING.

Y songez-vous ! une chanson qui vous accuse !
Quelle imprudence ! — non, jamais.

ALICE, *impérieuse et tendre.*

Si ; faites-la.

CABESTAING.

Écrire un tel secret ! N'exigez pas cela !

Ils s'éloignent, en disputant d'un air amoureux.

SCÈNE XIX.
LIONARDE, RAYMOND.

Ils entrent ensemble, épiant le couple qui s'éloigne et que Lionarde montre du doigt.

LIONARDE.

Non, ma foi, tu n'as pas l'œil du faucon rapace !
Ils t'ont mis en défaut, limier !... Reprends la chasse ;
À refaire !

RAYMOND.

Est-ce vrai ? Quelle preuve en as-tu ?

LIONARDE.

Es-tu donc assez sot pour croire à la vertu ?
Tu crois, — toi dont le sang rouge brûle les veines, —
Que l'on peut n'échanger que des caresses vaines ?
Voilà bien la sottise et l'orgueil d'un époux !
As-tu jamais frotté ton mufle au mufle doux
D'une génisse, sans que ton poil se hérise,
Mon taureau fauve ? et sans éveiller la génisse ?
Un bœuf ne croirait pas ça possible, vraiment !
Laisse donc ! Elle est la maîtresse, il est l'amant.
Quand ils se sont baisés, hier, devant tout le monde,
N'a-t-elle point pâli ? Que Satan me réponde !
Et si sa sœur se croit préférée aujourd'hui,
C'est qu'elles sont d'accord, pour ta honte, avec lui !

RAYMOND.

Elles auraient tramé la fourberie entre elles ?...

LIONARDE, *haussant les épaules.*

Il se fait becqueter par les deux tourterelles !

RAYMOND.

Crois-tu ?

LIONARDE.

Gentil, aimable entre les plus charmants,
N'est-il pas homme à mettre au char — les deux juments ?

RAYMOND, *tressaillant de colère.*

Si je suspens mes coups, ce n'est point par scrupule :
Je ne crains qu'une chose ; et c'est le ridicule !
Pousser les cris d'un coq de bruyère amoureux
Parce que deux enfants disent des riens entre eux ;
Parce qu'un compliment niais — m'a pu déplaire,
Les charger (à grand bruit) d'insulte et de colère ;
Faire, à ce bruit, venir au secours mes valets,
Et sortir les seigneurs voisins — de leurs palais ;
Montrer au monde entier l'amante et l'amant tendre
Sans pouvoir, haut et court, tous deux, les faire pendre,
Ce n'est pas ma façon !... C'est trop et c'est trop peu.
Qu'irait dire l'évêque au pape, cornedieu !
Que me dirait à moi ce cher prince d'Orange ?
Il sied que j'aie un bon motif, quand je me venge,
Car dès que je m'en mêle, et j'y suis assez prompt,
J'appelle à moi le diable, et le diable répond !
Et si donc tu parviens à prouver l'infamie,
J'ignore par quel meurtre elle sera punie,
Mais je sais — et j'en jure ici dévotement —
Que je torturerai la gueuse et son amant !

Le diable en est témoin : vrai comme je me nomme
Raymond — de Castelnau, — chrétien, et gentilhomme, —
Leur châtiment sans nom ne s'oubliera jamais !

Il tire son épée qu'il tient par la lame en élevant en l'air la grande poignée en forme de croix.

Par l'épée et par la croix, je le promets !

LIONARDE.

Cherche donc des tourments nouveaux, combine, invente,
Mais, en cela, je crois que je suis plus savante.

La musique qui accompagne la Tarasque se fait entendre dans la coulisse, se rapproche, puis s'éloigne encore. — Bérengère paraît. Lionarde va la prendre par la main et l'amène à Raymond.

SCÈNE XX.

LIONARDE, RAYMOND, BÉRENGÈRE.

LIONARDE.

Venez, belle princesse...

Elle se place entre Bérengère et Raymond et leur désigne la Tarasque, qui ne paraît pas. La musique se rapproche de nouveau.

Écoutez-moi tous deux.

Vous voyez ce dragon qui danse ? il est hideux,
Avec ses yeux sanglants et les flammes qu'il darde.
Eh bien, regardez-moi : moi, votre Lionarde,
J'en ferai sortir un plus hideux — de l'enfer !
Et ni Michel-archange avec l'épieu de fer,

Ni Georges-chevalier avec sa bonne lance,
Ne pourront rien !... Allons prier l'enfer !... Silence !

La musique s'éloigne et se perd au loin.

BÉRENGÈRE, *que Lionarde regarde sournoisement ;
à Raymond.*

Adieu, je pars... Du moins je partirai ce soir !
Ce qui s'apprête ici, je ne veux pas le voir...
Aux choses de l'enfer cette vieille est savante ;
Elle est sorcière ! et je suis prise d'épouvante.
Oh ! Monseigneur, elle a quelque projet affreux...
Croyez-moi, Dieu sourit à ce noble amoureux.
Je peux le dire, moi ! moi qui l'aime en jalouse !

RAYMOND.

Voilà comme il pourrait envoûter notre épouse !

À Bérengère.

En croyant le défendre...

BÉRENGÈRE.

Hélas !

RAYMOND.

... Tu le perds mieux !

BÉRENGÈRE.

J'avoue et je maudis mon amour furieux.
Mais — soyez-en bien sûr — Alice est innocente...

*Elle pousse un grand cri, en regardant droit devant elle,
comme si elle voyait une apparition, et elle chancelle, toute pâle.
Ah !*

RAYMOND.

Qu'avez-vous ?

BÉRENGÈRE.

Pitié ! Marthe toute puissante !

À Lionarde, d'un air égaré :

Ton dragon ?... de l'enfer est-il déjà sorti ?...
J'ai cru le voir !...

RAYMOND.

Malheur sur eux s'ils ont menti !

Il sort.

**SCÈNE XXI.
LIONARDE, BÉRENGÈRE.**

BÉRENGÈRE.

Écoute, toi ; tu sers un chevalier barbare ;
Je ne sais quelle chose affreuse se prépare,
Mais je te vois et c'est assez ! Écoute bien :
Mon cœur vient d'être pris par un remords chrétien ;
Ma haine était impie et folle, et je pardonne...
Vieille femme, jadis peut-être tu fus bonne...
Rappelle un seul instant ton âme de jadis,
Et sauve Cabestaing !... Fais ce que je te dis,
Et je te donnerai la fortune et la joie.

LIONARDE.

Oui-dà ! tu vois un loup accroupi sur sa proie,
Et tu lui dis : « Bon loup, lâche l'os que tu tiens ;

« C'est mal à toi, bon loup, de manger du chrétien ;
Lâche l'os : — je ferai ta joie et ta fortune ! »
Le loup ne répondra qu'en hurlant à la lune !

BÉRENGÈRE.

Tu n'es pas un loup !

LIONARDE.

Si ; je suis un loup ; très vieux.

Regarde mon poil terne et mon œil chassieux ;
Vois ma joue et ma main, ma peau déjà tannée,
Ma pauvre chair dessous, toute ratatinée.
Que ferais-je à présent d'un or si tard venu ?
Je suis vieille, je vais mourir... On meurt tout nu.
Je vais parfois, la nuit, sous la lune amoureuse,
Fouiller la terre, et c'est ma tombe que je creuse ;
Je prends plaisir à voir ce trou plein de repos ;
Mais, accroupie au bord, je ronge encore un os.
Et tu veux le tirer des dents de Lionarde ?
Lionarde est un loup. L'os est bon. Je le garde.

BÉRENGÈRE.

Non, vieille ! tu n'es pas horrible à ce point-là !

LIONARDE, *mettant son visage contre celui de Bérengère.*

Pas horrible, la vieille ? eh ! donc, regarde-la :
Je suis horrible, eh oui !... Pourtant, je m'en fais gloire,
Regarde, j'ai mes dents, j'ai toute ma mâchoire ;
C'est pour mordre, et je mords ! et ton joli vainqueur.
Je lui mettrai mes crocs de louve dans le cœur !

BÉRENGÈRE.

Oh !

LIONARDE.

Oh ! je ne fus pas toujours la vieille immonde...
Cela vient peu à peu, comme tout en ce monde...
Puis, ça vous use un corps, d'être souvent battu.
Toi-même, tu me fis fouetter, t'en souviens-tu ?...
Tous ceux qui, comme toi, me prirent pour complice,
Au matin m'infligeaient toujours quelque supplice...

BÉRENGÈRE.

Grâce ! Grâce !

LIONARDE.

Barons, femmes de hauts seigneurs,
(Tes pareils n'aiment pas souffrir, ils sont geigneurs)
Venaient me voir... — « Je veux avorter : un remède ! »
— « Moi, je veux être aimé, ma bonne femme, à l'aide ! »
— Comment donc ! volontiers ! Vos vices me sont chers
Puisque je perds votre âme en torturant vos chairs !...
Va ! servir est bien doux, lorsque l'obéissance
Met dans la main du serf la mauvaise puissance !
Je vous hais, je vous hais, je vous hais, tu comprends ?
Nous sommes si petits, nous, si bas ! Vous, si grands,
Si hauts ! Et c'est pourquoi je vous hais tous, Madame !
L'enfer pour vous brûler n'a pas assez de flamme...
Alors, je mets du feu dessous, du feu dessus,
Car il faut que Satan venge — à la fin — Jésus !

Bérengère recule peu à peu en regardant Lionarde avec une terreur croissante. Lionarde la suit.

Tu vois donc que dans mes malheurs je suis contente ;
Je suis trop vieille pour que ton veau d'or me tente...

Tu vois mon spectre ; l'âme est dans les feux d'en bas.
Et mon squelette seul danse dans les sabbats.

BÉRENGÈRE, *suppliante, se jetant à ses pieds.*

Quand tu serais le roi des Enfers en personne,
Épargne un innocent, puisque je lui pardonne !

LIONARDE, *orgueilleuse de son triomphe.*

Les Enfers ?... J'y suis reine ! et nul pouvoir humain
Ne reprendra ta proie aux griffes de ma main !
Ah ! tu crois que l'on peut entrer dans ma géhenne
Pour y livrer un doux innocent à ma haine,
Puis qu'on peut tout à coup, par caprice, en sortir,
Traînant derrière soi mon infernal martyr ?
Non, non ! Quand j'en tiens un, de ces charmeurs de femmes
Je ne le lâche plus ! — Je tiens aussi ton âme :
Je ne la lâche plus ! — Je te tiens, je le tiens !
J'en tiens quatre à la fois, de ces mauvais chrétiens !
Dans l'abîme sans fond ta victime est lancée ;
Elle est tombée à ton ordre, sous ta poussée ;
Ton remords ne peut rien sur l'acte détesté,
Et ton crime d'une heure est à l'éternité !

Bérenghère s'enfuit épouvantée, avec un grand cri. Lionarde se retire en épiant Alice et Cabestaing qui entrent.

SCÈNE XXII.

ALICE, CABESTAING.

CABESTAING.

J'ai réfléchi beaucoup, et je vous en supplie :
N'exigez pas de moi ces vers, non, c'est folie,

Madame. Par pitié pour vous, n'exigez pas
Que mon cœur dise haut ce qu'il dit mieux tout bas.
... Comme une fleur des bois qui se cache en la mousse,
Mon cher secret d'amour trouve l'ombre si douce !
Par pitié, laissez-vous chérir obscurément.

ALICE.

Non ; donne-moi l'orgueil d'être brave en t'aimant.

CABESTAING.

Mais c'est vous trahir !

ALICE.

... Toi, ne serais-tu point brave ?

CABESTAING, *s'agenouillant devant elle.*

Oh ! Madame ! je suis vôtre, comme un esclave ;
Faut-il mourir ? parlez, je mourrai sans effort ;
Vous n'aurez pour cela qu'à m'ordonner ma mort,
Bienheureux si je sens, sur ma couche suprême,
Une fleur de vos mains s'effeuiller d'elle-même,
Et sur mes yeux, emplis de vous quoique fermés,
Non pas même vos pleurs mais vos regards aimés.

Il est toujours à genoux ; elle le frappe amoureusement d'une branche fleurie qui s'effeuille sur lui.

ALICE.

Obéis-moi, si tu m'aimes.

CABESTAING, *se relevant.*

Si je vous aime !

Ô dame de mon cœur !... si j'aimais Dieu lui-même
D'un amour aussi pur, aussi fervent, je dis
Qu'il m'ouvrirait, là, sur le champ, — son paradis.

La Tarasque entre de nouveau, conduite par Sainte-Marthe, tout de blanc vêtue, et tenant un long ruban qui s'attache au cou du monstre dompté ; elle le conduit à sa guise. Raymond et ses nobles invités, entrés à sa suite, se rangent à droite. Alice et Cabestaing prennent leur place aux côtés des autres seigneurs. La Tarasque se tourne vers eux, et, sursautant par trois fois, salue le châtelain et ses hôtes, au milieu des danses, des rires, des acclamations et des musiques.

ACTE IV

LA CHASSE TRAGIQUE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

**TOUS LES PERSONNAGES, À L'EXCEPTION DE BÉRENGÈRE.
UN BOHÉMIEN, SEIGNEURS, BOURGEOIS, VALETS, PEUPLE.**

Des valets entrent et viennent tendre une chaîne qui ferme l'ouverture du parapet à droite. Raymond et le chapelain entrent en causant. Ils sont suivis de tous les principaux personnages.

LE CHAPELAIN.

Un homme contre un ours ! La lutte est inégale !

RAYMOND.

Oui, mais l'homme est coupable.

LE CHAPELAIN.

Et si l'ours s'en régale,
Monseigneur ?

RAYMOND.

Ce sera le jugement de Dieu.

Le chapelain s'incline d'un air à demi-convaincu. Deux bohémiens entrent, apportant un large brasero fumant, dans lequel rougit une barre de fer, et le déposent à droite, sur le devant de la scène.

LE BOHÉMIEN.

Cette barre de fer, déjà rougie au feu,
Pourra calmer notre ours s'il devient fou de rage.

LE CHAPELAIN.

Cette précaution me paraît vraiment sage.

Il examine la barre de fer et reste dans le voisinage du brasier protecteur.

LE BOHÉMIEN.

Quoique ce soit un ours de foire, il est méchant.
Qu'on ne l'excite pas, donc, en trop l'approchant.
Au besoin, s'il lui prend un accès d'énergie,
Je lui ferai sentir ma barre au feu rougie.
À vous dire le vrai, c'est un capricieux,
Captif depuis un mois seulement ; pas très vieux ;
Quand il a son anneau dans le nez, passe encore,
Il est soumis, — mais qu'on le lâche, il vous dévore !
Hier même on l'a bien vu, seigneurs ; j'engage donc
Les chevaliers à tenir prêt leur espadon,
À se placer au large et les dames derrière,
Et votre champion à faire sa prière.

RAYMOND.

Fort bien.

LE BOHÉMIEN.

Mais, dites-moi, quand dois-je intervenir ?

À quel moment précis le jeu doit-il finir ?

RAYMOND.

Soit que l'ours lui dérobe un bon quartier de viande,
Soit que, plus adroit, l'homme en vainqueur se défende,
Dans les deux cas, tu dois attendre mon signal.
Maintenant, va chercher ton féroce animal,

À un valet.

Et toi, notre mangeur de chevreuil et de lièvre.

Le bohémien et le valet se retirent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOINS LE BOHÉMIEN.

ALICE.

Je frissonne de peur, Agnès.

AGNÈS.

Moi, j'ai la fièvre.

ALICE, à Raymond.

Dès que vous aurez pu rire de son effroi,
Vous lui pardonnerez, Seigneur ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BRACONNIER, LE BOHÉMIEN ET L'OURS.

RAYMOND, au braconnier.

Avance, toi !

— Qu'on lui donne un gourdin...

Réveil donne un gourdin au braconnier.

ROGER, à Réveil, lui donnant son couteau de chasse.

Et mon couteau de chasse
Pour qu'il puisse au besoin frapper un coup de grâce.

RAYMOND.

J'ai toujours désiré voir un combat pareil.

LE BOHÉMIEN.

Voici l'ours.

Au braconnier.

Mon garçon, accepte un bon conseil :
Regarde l'animal dans les yeux ; l'œil de l'homme
Est tout puissant.

LE BRACONNIER.

Je sais comment un bœuf s'assomme.

LE BOHÉMIEN.

L'ours a le crâne dur.

LE BRACONNIER.

L'eût-il dur comme un mur,
À moins que je le manque, il croulera — c'est sûr.

RAYMOND, *au braconnier.*

Assez braillé, coquin !

Aux bohémiens.

Ôtez l'anneau du mufle.

Le bohémien ôte à l'ours la muselière et l'anneau. L'ours se met à faire le tour de la place.

LES VALETS, VOIX DIVERSES.

L'ours tourne. L'homme sue. Il souffle comme un buffle.
Kiss... Kiss...

LIONARDE, *au braconnier.*

Il veut te fatiguer, pour te manger !

ALICE, *joignant les mains.*

Marthe, Georges, Michel ! daignez le protéger !

LE BRACONNIER.

Puisqu'il n'attaque pas, ma foi, tant pis... j'attaque !

Il marche lentement sur l'ours qui s'arrête et lui fait face. Il lève son gourdin nouveau.

ALICE, *au bohémien.*

Toi, tiens le fer rougi tout prêt, Égyptiaque !

LIONARDE

Il faut que l'homme, avant, perde la main ou l'œil,
Ou tout le nez !

RAYMOND, *au braconnier.*

Dis donc ? Ça n'est pas un chevreuil.

CABESTAING.

Cet ours excite ensemble et dédain et prudence...
Veut-on qu'il danse, il tue !

L'homme assène un terrible coup de gourdin sur le nez de l'ours qui aussitôt se lève sur ses pieds de derrière et se met à danser lourdement.

On veut qu'il tue ? il danse !

Gaité générale.

RAYMOND.

Ah ! Ah ! j'ai ri... l'on peut emmener l'animal !

Au braconnier.

Écoute, toi. Je t'ai jugé. Ça n'est pas mal,
Tu me plais. Je te fais valet de mes molosses.
Je t'avertis qu'ils sont grognons, hargneux, féroces.
Sans délustrer leur poil il faut les corriger.
Mais prends garde, un beau jour ils voudront te manger.
Si tu n'acceptes pas, — pendu !

On rit. La foule des spectateurs se disperse.

LE BRACONNIER.

Pardieu, j'accepte.

LIONARDE, *prenant le braconnier à part.*

Quand on choisit, choisir longtemps. — C'est un précepte,
On regrette souvent d'avoir fait choix trop prompt.
Je crois que, tôt ou tard, nos chiens te mangeront.

LE BRACONNIER, *riant.*

Si la mort doit s'ensuivre, au moins je la retarde.

LIONARDE.

C'est une idée. Enfin, mon fils, ça te regarde...

Il faut longtemps flairer la clémence des grands :
On a le mal, ils vous offrent le pire... Prends,
Mon garçon, — mais sois prêt, sur un ordre, à tout faire.

LE BRACONNIER.

Garder ma main, voilà tout ce que je préfère !

LIONARDE.

Deo gratias !

Elle se signe.

Suis ton destin... Au revoir...

RAYMOND, *au braconnier.*

Viens, je veux te montrer moi-même ton devoir.

LE BRACONNIER.

Mon bon Seigneur, merci de m'accorder ma grâce...
Je vous servirai bien.

RAYMOND.

Un brigand de ta race
Doit me faire un piqueux de limiers — excellent.

Au prince Bertrand.

Bérenghère des Baux m'offre un limier tout blanc,
Qui semble un monstre. Il est d'une espèce fort rare,
Venez le voir.

BERTRAND, *à Roger, bas.*

Ce Castelnau ! c'est un barbare.

RAYMOND.

Vous verrez les faucons qui voleront ce soir,
Et puis mon léopard, nommé le Chasseur Noir,
Qu'on dresse en ce moment à rapporter la proie.
Venez tous.

BERTRAND.

Tout cela mérite qu'on le voie.

RAYMOND.

Alice, venez-vous ?

ALICE.

On voudra m'excuser.

LIONARDE, *bas à Raymond.*

Elle cherche un jardin où cueillir un baiser.

RAYMOND, *haussant les épaules.*

Bah ! je n'y crois plus !

LIONARDE.

Moi, j'en suis sûre ! — et je veille :
Sur les pistes d'amour, il faut un nez de vieille.

Tous sortent, à l'exception d'Alice et de Cabestaing. Alice s'assied sur un banc contre lequel est appuyée la harpe de Cabestaing.

SCÈNE IV.

ALICE, CABESTAING.

ALICE.

Guillaume, je suis lasse à mourir, doux ami.
Cette nuit, mon chagrin ne s'est pas endormi.

CABESTAING.

Madame, quel chagrin ?

ALICE.

J'ai fait un affreux songe :
Sous ton visage franc je voyais un mensonge.
Toi, de ton air loyal, tout force et tout douceur,
Tu mentais... sûrement... À moi ? non ; à ma sœur ?
Non ! Et mon doute était en moi comme un blasphème.
Il ment ! mais lui ment-il ? me ment-il à moi-même ?
À laquelle des deux et comment le savoir ?
Et j'errais, seule, au fond d'un labyrinthe noir.

CABESTAING.

Ce n'est qu'un rêve....

ALICE, *secouant la tête.*

... Où tout le réel se retrouve.
Le songe, éclos la nuit, le jour d'avant le couve ;
Les terreurs d'un esprit au sommeil enchaîné
Viennent souvent d'un mal que la veille a donné ;
Sans cela, par le jour elles seraient détruites.
... Guillaume, la chanson qu'hier vous me promîtes,
Est-elle faite ?

CABESTAING.

Hélas ! c'est un démon subtil
Qui vous souffle un désir où je vois un péril ;
Chassez-le vite de votre âme troublée,
Madame ! — Une chanson, c'est une chose ailée ;
Un secret qui déjà se trahit par les yeux,
Il ne faut pas le dire au libre oiseau des cieux
Qui pourrait le redire à la source bavarde,
J'ai fait cette chanson... Souffrez que je la garde.

ALICE.

Donnez-la-moi. Je veux pouvoir à tout moment
Entendre dans mon cœur le cœur de mon amant.
Je veux, si quelque songe encore vous accuse,
Qu'il s'éloigne, chassé par la voix de la Muse.
Ce n'est pas en des vers que vous me mentirez,
Car le mensonge est vil et les vers sont sacrés.

Avec une autorité mutine :

Mes vers !

CABESTAING, *les lui donnant.*

Voici... Mais c'est obéissance pure.
Prenez garde ! Voler dans l'air, c'est leur nature.
Rien ne peut empêcher, quand le bois rajeunit,
Les oiselets nouveaux de sauter hors du nid,
Parce qu'ils ont une aile et qu'une aile palpite ;
Ainsi des mots rythmés ; l'air léger les invite ;
Et loin du cœur qui, plus sage, — les garderait,
Ils emportent, de lèvres en lèvres, un cher secret.

ALICE.

Que me serait l'amour sans péril et sans gloire ?
Dis-moi le chant qui fait aimer, et qui fait croire,
Ami ; — j'en veux courir avec toi le danger,
Si j'y trouve demain ta gloire à partager.
Il n'est point de souci que pour toi je n'affronte ;
Va, c'est l'amour de mon mari qui me fait honte.
Mon péché, c'est l'amour légitime et brutal.
Dans le tien tout est pur, tout est beau, rien n'est mal ;
Dis-moi tes vers ; mon âme en est déjà charmée...
Chante, — j'écoute, — ô doux faiseur de renommée.

CABESTAING, *réchant en s'accompagnant de la harpe.*

Ton cœur, mignonne, est tremblant,
Parce que j'ai fait semblant
D'aimer une autre mignonne !...
J'ai feint cet amour trompeur,
Parce que nous eûmes peur
Du jaloux qui te soupçonne...

ALICE.

Tu me charmes.

CABESTAING, *réchant.*

Je ne vois en d'autres yeux
Que ton regard gracieux :
Rassure ton cœur qui tremble...
Amour, pourquoi t'alarmer ?
Celle que j'ai feint d'aimer,
C'est ta sœur, — qui te ressemble.

SCÈNE V.

ALICE, CABESTAING, LIONARDE.

CABESTAING, *désignant d'un coup d'œil Lionarde
qui les épie et qui paraît au fond.*

Voyez, Dame ! j'en étais sûr.

ALICE, *riant.*

Cette vieille n'a pas plus d'oreilles qu'un mur.

CABESTAING.

Hélas ! les murs en ont.

ALICE, *riant.*

Quel enfant !

Appelant très haut.

Lionarde !

Lionarde se tourne vers Cabestaing.

Tiens ! je l'appelle : et c'est vers toi qu'elle regarde !

LIONARDE, *à Cabestaing.*

Vous me parlez, mon doux chanteur ?

CABESTAING.

Non.

LIONARDE.

Je vois bien

Que vous touchez la harpe, oui, mais je n'entends rien :

... C'est dommage... est-ce pas ?

Elle s'éloigne.

Tout à votre service.

ALICE.

Pourquoi vous méfier de la vieille nourrice ?

CABESTAING.

Elle n'est pas plaisante à voir ; un vrai hibou.

ALICE.

Pauvre femme !

Voyant qu'il pose la harpe.

Oh ! chantez encore !

CABESTAING.

Je suis fou

Peut-être, — mais j'ai peur de cette « pauvre femme. »

Lionarde disparaît.

SCÈNE VI.

ALICE, CABESTAING.

ALICE.

Peur ? Vous, beau chevalier ?

CABESTAING.

J'ai peur pour vous, Madame.

Certes, quand j'ai l'épée ou la dague à mon poing,
Vingt ennemis loyaux ne m'épouvantent point,

Et je saurais mourir fièrement sous le nombre ;
Mais j'ai l'effroi des trahisons qui vont dans l'ombre,
Et moi qui n'ai pas peur des animaux rampants,
Oui, j'ai peur des sorciers aux âmes de serpents.

ALICE, *riant*.

Eh ! certes, un sorcier me ferait peur de même...
Laissons cela... Venez me redire qu'on m'aime,
Et bercez-moi de vos beaux vers aux rimes d'or...
Mais, dans votre chanson, mon nom n'est pas encor :
Poursuivez... À quel nom peut bien rimer Alice ?

CABESTAING.

Ce nom chaste, où mon cœur boit comme en un calice,
Madame, — je n'ai pas voulu l'écrire, oh ! non.
Et c'est prudence.

ALICE.

Mais tant qu'il y manque un nom,
Comment veux-tu que ta ballade me rassure ?
Tu ne me trahis point, je le sais, j'en suis sûre,
Mais j'en exige un gage...

Avec coquetterie.

On ne peut refuser
À qui d'avance paie avec un doux baiser ?

Cabestaing s'agenouille à ses pieds. Elle s'incline vers lui. Ils s'embrassent longuement.

CABESTAING.

Ma reine, vous serez aveuglément servie,
Dame d'amour à qui je consacre ma vie !

ALICE, *troublée, le repoussant*.

C'est bien... mais maintenant, recule un peu... Va-t'en !
C'est mon tour d'avoir peur des ruses de Satan...
À sentir tout à coup comme je suis jalouse,
Je vois bien que l'amante a fait déchoir l'épouse...
Non !... Écarte de moi la coupe du baiser...
Dès que la lèvre y touche on voudrait l'épuiser...
... Je meurs...

CABESTAING, *enivré*.

Source magique où l'on boit tous les charmes,
Miel des lèvres mouillé du sel divin des larmes,
Philtres versés par Dieu, pourquoi vous fuyons-nous ?
... Ô Dame ! laissez-moi mourir à vos genoux !

ALICE, *l'attirant dans ses bras
avec des paroles qui le repoussent*.

Va-t'en de moi ! va-t'en de mes deux bras sans force,
Charmeur d'âmes qui prend la mienne à ton amorce,
Chanteur vaillant au cœur d'homme, aux cheveux d'enfant,
Va !... non ; ma voix l'exige et mon cœur le défend :
Reste... regarde-moi... suis-je assez faible et lâche !
Sauve-moi de nous deux... prends-en toute la tâche,
Elle est grande !... Ô mon Dieu ! que j'ai peu de vertu !
Je t'aimai dès longtemps, bel enfant, le sais-tu ?
Mon rude époux jamais ne dit les choses douces,
Tandis que toi !... Mais quoi, méchant, tu me repousses ?
Viens plus près... J'appelais ce jour de tous mes vœux.
Je te nommais, le soir, en peignant mes cheveux...
Dis, sont-ils aussi beaux que ceux de Bérengère ?
Que pensais-tu, voyant ma froideur mensongère ?

J'en souriais parfois... elle t'attristait, dis ?
Je t'ai là maintenant... et c'est le paradis !...
Non !... Va-t'en ! tout ceci doit n'être qu'un doux rêve...
Avant d'être tombée à toi, — je me relève.

D'une voix brusquement glacée.

Va-t'en !... On vient... Prenez votre harpe et chantez...
Ah ! vous aviez raison : nous étions écoutés !

CABESTAING, *reprenant sa harpe et récitant.*

« Écoutez ma chanson, dames et damoiselles :
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes. »

Lionarde paraît au fond, amenant Raymond.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMOND, LIONARDE.

LIONARDE.

Ils s'étaient pris au bec, les ramiers amoureux !
Eh ! là ! Vous arrivez un peu trop tôt pour eux.

CABESTAING, *récitant.*

« Si vous mangez mon cœur... »

RAYMOND, *brutalement.*

Vieille chanson ! Une autre,

Cabestaing !

CABESTAING, *troublé.*

Monseigneur...

RAYMOND.

Quelle rage est la vôtre
De rabâcher toujours deux vers privés de sens ?

ALICE, *bas avec effroi.*

Il entendait !

CABESTAING, *à lui-même.*

Je suis bien perdu, je le sens.

Appels de cors dans la cour voisine.

RAYMOND.

Le cor sonne... Voici mes gens prêts pour la chasse.

À Alice, feignant le calme.

Venez...

ALICE, *à part, rassurée.*

Il ne sait rien !

Haut.

Non, vraiment ; je suis lasse.

RAYMOND.

À nos amusements bouderez-vous toujours ?

ALICE, *avec mépris.*

N'ai-je pas vu lutter un homme contre un ours ?
Excusez-moi, seigneur, près de la compagnie.

Elle sort.

RAYMOND, *à part, la suivant du regard.*

Catin !

SCÈNE VIII.

**RAYMOND, CABESTAING, LIONARDE, BERTRAND,
BÉRENGÈRE, ROGER, AGNÈS.**

RAYMOND, *à ses hôtes.*

Mon troubadour est homme de génie ;
Il me chantait sur sa harpe un couplet charmant.

CABESTAING

Mais...

RAYMOND.

Répète-le donc... Il chante bellement.

CABESTAING.

Ces vers-là sont trop vieux, vous venez de le dire.

RAYMOND.

Oh ! je parle d'un fils nouveau-né de ta lyre,
Ou ballade ou rondeau... Le genre m'est égal.

CABESTAING.

Seigneur...

RAYMOND, *avec une ironie menaçante.*

Nourrice, toi qui ne chantes pas mal,
Donne le ton, avec ta voix jeune et fraîche...
Puisqu'il a dans la gorge une arête ! Dépêche.

LIONARDE, *chantant.*

Ton cœur, mignonne, est tremblant,
Parce que j'ai fait semblant
D'aimer une autre mignonne !

AGNÈS, *allant à Raymond ; d'une voix basse.*

C'est mal à vous, seigneur, de me mettre en danger,
Voyez l'air de courroux...

RAYMOND, *regardant Roger.*

... de Messire Roger ?

Il a tort, par ma foi !... Bon Roger, je vous jure
Que ce n'est pas à vous que s'adresse l'injure...

Entre ses dents :

Ah ! l'on s'est ri de moi !

*Les autres personnages s'éloignent un peu et gardent une
contenance embarrassée.*

ROGER.

Prenez garde, Raymond :

L'apparence est souvent une œuvre du démon.
Un courroux trop subit rend aveugle.

RAYMOND.

Messire,

Je suis très calme, et j'ai même sujet de rire...
Mais, étant mon parent, s'il vous plaît, Monseigneur,
C'est vous au lieu de moi, qui, pour leur faire honneur,
Conduirez, au départ de la chasse, mes hôtes.

À ses hôtes.

Il n'est si bon cheval qui n'ait fait quelques fautes,
Messeigneurs : pardonnez au châtelain fautif
S'il vous laisse un instant... pour un grave motif.

Tout le monde s'éloigne.

ROGER.

Vous nous joindrez bientôt ?

RAYMOND.

Pour peu que l'on s'attarde,
C'est moi qui donnerai le signal.

AGNÈS, *bas, à Cabestaing.*

Prends bien garde !

Tous sortent. Raymond chasse Lionarde d'un geste.

SCÈNE IX.

RAYMOND, CABESTAING.

RAYMOND, *terrible.*

Tu sais quel châtiment mon serf a mérité,
Quand il prend au réseau mon gibier convoité ?

CABESTAING, *hardiment.*

Alice est, devant Dieu, pure comme l'hermine !

RAYMOND, *furieux.*

De quel droit nommes-tu cette dame, vermine !
Qu'a-t-elle de commun avec toi, vil jongleur ?
... Quand tu vois un visqueux limaçon sur la fleur,

Tu le mets sous tes pieds n'est-ce pas ? tu l'écrases !
Je vais t'en faire autant, maudit jongleur de phrases :
Tu vas mourir.

CABESTAING, *avec élan.*

Mais elle ?

RAYMOND.

Après toi, pourceau vil !

CABESTAING, *tirant son épée.*

Défends-toi donc ! et songe à ton âme en péril,
Car c'est péché mortel qu'outrager une sainte !

Ils se battent.

RAYMOND.

Je ne suis pas un ours de foire !... Bonne feinte !
Bien paré !...

CABESTAING.

Pare donc celle-ci. Monseigneur !

Il fait sauter à terre l'épée de Raymond, court et pose le pied dessus.

RAYMOND, *désarmé.*

Ce satan me prendra la vie avec l'honneur !

CABESTAING, *le pied sur l'épée de Raymond.*

Vous êtes, Monseigneur, l'époux de dame Alice,
Et j'ai dû, comme un bon chevalier dans la lice,
En sa faveur montrer la vigueur de mon bras...

Mais, par les Saints ! quoi qu'il arrive, tu vivras,
Messire ! et tu seras généreux, en échange...
Promets-moi d'être juste et d'épargner cet ange,
Et réponds — comme à ton vainqueur, — en chevalier.

Raymond, tout en parlant, marche droit sur Cabestaing qui l'attend, l'épée tendue. À mesure que Raymond avance, Cabestaing, lentement, détourne la pointe menaçante.

RAYMOND.

C'est un homme insolent qu'un bouffon familier !
Je conviens que ton bras est fort, et bien trempée
Ta lame, et que tu m'as devant toi sans épée.
Mais si tu n'oses pas frapper le coup de mort,
C'est que, coupable amant, tu crains double remord.
Dans ton métier, on sait jouer à l'âme haute !
Donc tu ne tueras point ton seigneur et ton hôte,
Vassal !... Moi, ton vaincu, je règle ainsi ton sort :
Guillaume Cabestaing mourra de male mort.

CABESTAING, *d'un élan.*

Mais elle ! elle du moins ne sera point frappée ?

RAYMOND.

Non, si tu sais mourir...

CABESTAING, *retirant son pied de dessus l'épée de Raymond.*

Je sais. — Prends ton épée.

RAYMOND, *ironique et brandissant son cor de chasse.*

Beau trait ! moins beau pourtant qu'il ne semble d'abord !
Même vaincu, j'étais encore le plus fort :

Tous mes gens accourront, si ce cor les appelle...
Tu fais bien de l'avoir compris !

CABESTAING, *qui a remis le pied sur l'épée de Raymond.*

Grâce pour elle !

RAYMOND, *après réflexion.*

Soit.

Cabestaing, à ce mot, remet son épée au fourreau et s'éloigne de Raymond, qui ramasse aussitôt la sienne.

Mais alors, — tu dois accepter ton destin.

Cabestaing se croise dédaigneusement les bras et attend.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LIONARDE, LE BRACONNIER DEVENU LE VALET DE CHIENS.

LIONARDE, *montrant du doigt les chiens de sang qui traversent le théâtre, maintenus à grand-peine par le valet.*

Livre-le vivant à tes chiens !

RAYMOND, *acceptant l'idée d'un air de joie.*

Beau Cabestaing,
Tu les connais ? ils ont des mâchoires féroces !
Tu seras dans les bois mangé par mes molosses !
C'est te traiter encore avec trop de douceur...

LIONARDE.

À cheval, cavalier !... En chasse, beau chasseur !

CABESTAING.

Seigneur, j'accepte tout. J'aurai sauvé deux vies.
Vos volontés seront de point en point suivies.
Je n'y peux rien. Prenez ma chair, versez mon sang ;
Mais faites une grâce à mon cœur innocent...
Laissez-moi la revoir pour un adieu suprême !

RAYMOND.

Il ose m'avouer ainsi comment il l'aime !

CABESTAING.

Je l'aime d'un amour tout immatériel,
Comme on a droit d'aimer la Vierge dans le ciel.

RAYMOND.

Menteur vaillant !... Pourtant je veux voir cette chose
Guillaume ! Et si ton âme est digne de ta glose.

CABESTAING.

Tu le verras.

RAYMOND.

Je veux voir l'amant anxieux
Se taire en frissonnant sous l'éclair de mes yeux ;
Je veux voir ton amour souffrir de ton courage
Et l'ombre de ton cœur passer sur ton visage !

Appelant Lionarde sans quitter des yeux Cabestaing.

Lionarde !

LIONARDE.

Seigneur ?

RAYMOND.

Fais venir à l'instant
Dame Alice... Et... tais-toi.

Elle fait signe qu'elle sera muette, et sort.

SCÈNE XI.

CABESTAING, RAYMOND.

RAYMOND.

Tu vas être content
Mais si tu te trahis d'une plainte ou d'un geste,
Je la tue à tes yeux, elle, — l'ange céleste !

CABESTAING.

Saint Georges-chevalier, protégez Cabestaing !

SCÈNE XII.

CABESTAING, RAYMOND, ALICE, LIONARDE.

ALICE, entrant très calme.

Qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

Cabestaing nous quitte ce matin
Pour porter un message au comte de Toulouse...
Il veut offrir ses grands adieux à notre épouse.

ALICE.

Nul ennui ne l'oblige à s'éloigner de nous,
J'espère ?

CABESTAING, *ployant un genou devant Alice.*

Aucun ennui. Mais souffrez qu'à genoux,
Au moment de partir pour une longue absence,
Je vous offre mon cœur plein de reconnaissance,
Haute Dame, — devant le seigneur de ce lieu ;
Et je baise vos mains et je vous dis adieu.

ALICE.

Écuyer d'une dame, attentif auprès d'elle,
Vous m'avez bien servie, en vaillant, en fidèle,
En chevalier autant qu'en poète charmant,
Et vous nous servirez encor loyalement.
Adieu.

RAYMOND.

C'est bien, allez, Madame.

CABESTAING.

Adieu, ma Dame.

Elle sort lentement.

SCÈNE XIII.

RAYMOND, CABESTAING, LIONARDE.

Cabestaing, pâle et tranquille, les bras en croix sur sa poitrine, entre ses deux ennemis, semble regarder et voir ailleurs.

RAYMOND.

Les feux de vos regards croisés m'ont brûlé l'âme,
Suborneur ! J'ai bien vu les ardeurs de vos yeux,

Et je les sens courir dans mon cœur furieux.
En chasse donc ! — Là-bas... le son du cor éclate,
La dent des limiers luit sur leur langue écarlate ;
La mort même a sellé ton cheval : il est prêt ;
Tous mes chiens à la fois hurlent dans la forêt !

On entend les appels des trompes et les hurlements des chiens.

LIONARDE.

Entends-tu, — beau chanteur d'amour et de batailles, —
Les chiens !... les chiens ?

RAYMOND.

... Ils vont te tirer les entrailles !

LIONARDE.

Venez tous voir comment est mort ce chevalier !
Il est mort, l'oiseau blanc, comme un noir sanglier !

RAYMOND.

La bête est morte !... Allons, les chiens, tous sur la bête !
Les ongles dans le ventre et les crocs dans la tête !

LIONARDE.

Taïaut ! — Hardi, mes chiens, vous travaillez pour moi...
Je veux pour moi son cœur, c'est un morceau de roi...
Je veux mordre, avec vous, — sa chair déchiquetée !

Elle se traîne à quatre pattes comme si elle disputait aux chiens une part de leur proie, puis, se relevant tout à coup, elle met son doigt sur le cœur de Cabestaing.

J'aurai ton cœur. Ton cœur ! j'en ferai ma pâtée...

J'avais bien un cœur, moi, — qui fut mangé vivant !
Je mangerai le tien !... Mais va mourir, avant !

Cabestaing est demeuré silencieux, dédaigneux, impassible, hautain, entre ses deux ennemis. Raymond prend le cor suspendu à sa ceinture et sonne un appel. Aussitôt écuyers et valets, meutes, traversent le fond de la scène en courant.

LIONARDE, à Raymond, bas.

Apporte-moi son cœur, j'en ferai quelque chose !

Raymond, d'un geste impérieux ordonne à Cabestaing de suivre la chasse.

CABESTAING, à Raymond, avec défi.

Mon bon Seigneur fera ce qu'il a dit, — s'il l'ose !...
Mais Saint Georges me garde, — et vous n'oserez pas,
Quand vous auriez pour vous tous les monstres d'en bas !

ACTE V

LE TRIOMPHE DES AMANTS

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE. LIONARDE, RAYMOND

LIONARDE.

Le front du Christ saignait par autant de blessures...
J'ai pris ce cœur saignant, tout troué de morsures,
Et — oui ! — j'ai de mes mains apprêté ce repas,
Mais avec quel bonheur, tu ne t'en doutes pas,
Maître ! — Imagine un loup, ou plutôt une orfraie
Que nul débris puant et dégoûtant n'effraie,
Et qui fouille à loisir dans cette jeune chair !
J'ai rogné, dépecé, de mes ongles de fer,
Puis haché du couteau cette venaison dure...
Qui la reconnaîtrait ? Personne, je t'assure.
J'ai su la déguiser, crois-moi : la preuve en est
Que ton vieil écuyer tranchant, qui s'y connaît,
Crut flairer au passage un bon quartier de biche...
Et j'ai porté le tout sur ton plat le plus riche.
Ah ! j'ai fait plus d'un philtre où, de ma vieille main,
J'ai mis, comme il le faut, un peu de sang humain ;
Mais nul à préparer ne me donna la joie
Que j'avais à palper une si noble proie !

*Elle fait le geste de hacher du couteau,
par coups saccadés.*

« Tiens ! tiens ! pour chaque coup de fouet que je reçus
« Par ta faute ! » — Et mon fer coupant tapait dessus.
« Tiens ! tiens ! encore ! Ah ! tu palpétais pour la dame
« De mon maître ? du cher nourrisson de mon âme ?
« Tiens ! tiens ! Je suis vengée ! Et tiens ! il est vengé !... »
Le bon plat !... Sois en sûr, elle en aura mangé.

RAYMOND, *détournant les yeux avec horreur.*

Ah !... tais-toi !...

LIONARDE, *haussant les épaules.*

Jouis donc de tout ce qui te venge !...

La vengeance sanglante est un bon plat. J'en mange.
Et toi, toi que, trompant un imbécile époux,
Ta mère avait conçu, non d'un Provençal doux,
À barbe brune, mais d'un Saxon au poil fauve,
Vas-tu me demander une coupe de mauve
Ou des grains d'aconit à charmer tes remords ?...
... Oh ! moi... pour les frapper... j'ai déterré des morts !

*Il se recule avec dégoût. Elle se rapproche de lui et lui souffle
à l'oreille, âprement :*

Elle t'a trahi. Vois. Il est là, dans ta couche :
L'un l'autre, les vois-tu chercher, mêler leur bouche,
S'enlacer ? Les vois-tu rire de toi, seigneur ?
Ils sont beaux, jeunes... nus !... Il est mort ! Quel bonheur !
... Allons, mets ton museau dans la vengeance chaude,
Mon ourson !... Nous allons l'étonner, la ribaude !
Fais-la moi sur-le-champ venir, et dis-lui bien
Qu'elle a — chienne qu'elle est — tâté deux fois du chien !

RAYMOND, *détournant la tête.*

Oh !

LIONARDE.

Te croyant en chasse, elle est encore à table...
Sois sûr qu'elle a goûté la chose épouvantable.
Nous sommes seuls ; ton dernier hôte est bien parti...
Prends mon crime ; il est beau : c'est mon dernier petit.

RAYMOND, *avec effort.*

Soit !... mais va-t'en !

LIONARDE *vivement.*

Non pas !... Pour mon juste salaire,
Je veux la voir grincer d'horreur et de colère.
Elle va demander quand, comment et pourquoi,
Et je veux l'accuser devant Dieu, — devant toi.

**SCÈNE II.
LES MÊMES, ALICE.**

ALICE.

Je vous cherchais.

RAYMOND.

Approche... et tremble d'épouvante.

LIONARDE.

Tremble, gouge !

ALICE, *reculant.*

Que veut cette horrible servante ?
Tu disais, — je l'ai cru, — qu'elle t'avait nourri ?

RAYMOND.

Je t'accuse...

LIONARDE.

Oui-dà ! d'encorner ton mari !

ALICE.

Tu n'as pas dit cela !

LIONARDE.

Je l'ai dit, je le prouve :
Mes yeux ont vu !

ALICE, *à Raymond.*

Tu bois encor du lait de louve !
Comment et de quoi donc m'ose-t-elle accuser ?

RAYMOND.

D'avoir livré cent fois tout ton corps au baiser !
Et de qui ?... d'un jongleur du bas bout de la table !

Alice, *poussant un cri déchirant.*

Oh !

LIONARDE.

Tu feras bientôt un cri plus lamentable.

ALICE.

Par le Dieu que j'adore et que j'ai toujours craint,

Je peux vous le jurer sur l'Évangile saint :
Notre amour était chaste et pur comme un calice !

LIONARDE.

Coquine !

RAYMOND.

Ton amant est mort. — De quel supplice,
Tu vas l'apprendre !

ALICE, *frappée d'épouvante.*

Dieu !

RAYMOND, *avec une joie féroce.*

Mes molosses grondants
Ont tenu ce cœur chaste et pur, — entre leurs dents.

ALICE, *avec emportement.*

Vous mentez ! vous mentez ! Je ne peux pas vous croire.
Non ! non ! pas un chrétien n'aurait l'âme si noire !
Tu viens d'imaginer, pour mon supplice à moi,
De me remplir le cœur de ce sinistre effroi !
Démentez-vous, mon maître !... Oh ! je vous en supplie,
Démentez- vous... Je sens le vent de la folie...
Vous vous taisez ? Grand Dieu ! serait-ce vrai ?...

Avec une subite compréhension de la vérité.

Grand Dieu !

Il allait à la mort quand il m'a dit adieu !
On l'a tué !... mais pas ainsi ! J'espère encore !...
Une meute de chiens hurlants qui vous dévore ?...
Non, non, non ! pas ainsi ! pas ainsi ! pas ainsi !
... Accordez-moi, Seigneur du ciel, votre merci !

RAYMOND.

Tu peux me croire ; il a subi cette torture.

ALICE.

Non ! il n'est pas d'humain hors de toute nature !

On entend au dehors un gémissement prolongé. C'est un cri de douleur et de terreur étrange.

SCÈNE III.

**ALICE, RAYMOND, LIONARDE,
LA VOIX DU VALET DE CHIENS.**

LA VOIX DU VALET DE CHIENS, *longuement gémissante.*

Les chiens !

ALICE.

C'est effrayant !

LIONARDE.

L'homme aboie au perdu.

Elle sort. Immobiles, Alice et Raymond semblent attendre quelque chose de surnaturel.

SCÈNE IV.

**ALICE, RAYMOND, LE VALET DE CHIENS,
DEUX ARCHERS, LIONARDE.**

Le valet de chiens entre, suivi par deux archers à qui Raymond fait signe de se retirer. — Lionarde paraît triomphante.

RAYMOND, *au valet de chiens.*

Qu'est-ce donc ?

LIONARDE.

Ce valet (que ne l'a-t-on pendu !)
Est pris, depuis hier, d'une fureur étrange :
Il t'a fait dénoncer...

RAYMOND.

Traître !

LIONARDE, *poursuivant.*

... au prince d'Orange !
Et ton vieux chapelain, homme de bon conseil,
Est parti pour Orange au lever du soleil.

RAYMOND, *haussant les épaules.*

Dieu tonnant ne pourra qu'effriter ma muraille !

LIONARDE, *montrant le valet de chiens.*

Vois comme ses yeux fous sont hagards !

RAYMOND, *au valet.*

Es-tu dément ?
Valetaille,

Un silence.

LIONARDE.

Tantôt il aboyait !

LE VALET, *visionnaire et hurlant.*

Les chiens !...

... J'avais chassé des loups, mais jamais des chrétiens !

RAYMOND, *à Alice, d'un air de triomphe.*

Tu l'entends !... Me crois-tu, — maintenant ?

ALICE, *avec stupeur.*

Oh !... barbare !

LE VALET, *repoussant à coups de fouet l'attaque d'invisibles bêtes.*

À bas !

ALICE.

Ce n'est qu'un songe où ma raison s'égaré...

LE VALET, *visionnaire.*

— « Je te ferai couper la main ! »... Couper la main ?...
Alors, j'ai fait cela pour lui, le lendemain !...
Écoutez... la forêt pleure au vent : le cerf brame...
Je retiens mes limiers... Et Cabestaing, pauvre âme,
Est là, tout près de moi, pâle, — sur son cheval.
Tout à coup un démon vomit l'ordre infernal :

RAYMOND, *répétant l'ordre qu'il a donné dans la forêt :*

« Sur lui, tes chiens ! »

LE VALET.

— « Seigneur ! »... Je résiste, il exige :

— « Seigneur ? » — « Tes chiens sur lui ! »

RAYMOND.

« Tes chiens sur lui,
[te dis-je ! »

LE VALET.

Trois fois j'ai refusé... Malheur sur moi ! malheur !
— « C'est un seigneur aussi !... »

RAYMOND.

Non ! ce n'est qu'un jongleur !
Fais ce que je te dis !... ou tes deux mains coupées !

LE VALET.

Se donner aux chiens, eux, qui portent des épées !
Les sorcières ne font rien de pire au sabbat !
... Un chien bondit, du haut de son cheval l'abat...
Tous y vont...

Plaintif et se tournant vers Alice :

Il sourit, ô madame, et vous nomme !

Hurlant :

On m'a fait à mes chiens livrer le corps d'un homme !
Aux mains, aux flancs, ils l'ont mordu, déchiqueté...
Ils ont lappé le sang avec avidité...
Et comme j'ai voulu fouailler toute la bande,
C'est maintenant mon corps à moi — qu'elle demande !

Visionnaire :

Dans leurs gueules, le sang se mêle avec les cris !...
Ils me suivent... ils sont enragés...

Avec un hurlement de douleur :

Ils m'ont pris !...
Des chiens ? non ! Dans ces chiens à la gueule de flamme,
Sont entrés des démons qui vont m'emporter l'âme !...

Confessez-vous !... Confessez-moi !... les chiens !... les chiens !
J'avais chassé des loups, mais jamais des chrétiens !

Il s'arrête épuisé, haletant. — Un silence.

Puis il m'a dit :...

RAYMOND.

« Prends-lui le cœur dans la poitrine...

Donne-le moi ! »

LE VALET.

... Et j'ai fait ça ! — Bonté divine !

Que n'ai-je vu, plutôt que ce cœur jeune et pur,
Saigner ma main coupée, et clouée à ce mur !

Un silence, puis d'une voix basse et lente.

Et j'ai vu pire encor !

Un silence.

J'ai surpris cette vieille
Qui tranchait — par quartiers — la chair jeune et vermeille.

ALICE, avec un long cri d'horreur.

Ah !

Elle tombe de tout son long, et se relève bientôt, à demi, pour écouter.

LE VALET.

Dieu ! Dieu ! sacrilège infâme ! ô Seigneur Dieu !
Elle a placé ce mets effrayant — sur le feu !...
Ne mangez pas ! ne mangez plus... ma bonne dame !

Il pousse tout à coup un cri strident comme s'il sentait la morsure des chiens.

Ah !... les chiens !... ils ont mis tous leurs crocs sur mon âme !
... Allez tout dire au roi !... que je sois châtié !

Il court en tous sens et sort en courant et en hululant. On entend ses hurlements s'éloigner longtemps, de moins en moins distincts.

Sacrilège !... pitié ! pitié !... pitié !... pitié !...

SCÈNE V

ALICE, RAYMOND, LIONARDE

LIONARDE, faisant le geste de serrer la gorge.

Faisons-le taire ?

RAYMOND.

Non ! qu'il aille errant ! qu'il coure,
Criant au ciel, à l'homme, à tout ce qui l'entoure,
Comment je sais répondre à qui m'ose outrager !...
Je reconnais ce chien hurleur — pour messenger.

ALICE, à genoux ; prière, extase, puis dédain mystiques.

Dieu ! détourne la main d'horreur qui me châtie !...
Change en froment du ciel l'épouvantable hostie !...

Elle marche vers Raymond en se traînant sur les genoux.

Et toi, monstre inouï dans l'abîme allaité,
Prodige de démence et de férocité !
Spectre humain, né d'un tigre immonde et d'une gouge,
Damné noir, que vomit l'enfer à gueule rouge,

Elle se relève avec une tranquillité subite.

Tu n'as pu qu'exalter en moi, plus doux, — plus fort
Et plus pur, — un amour qui vivra dans la mort !

RAYMOND.

Vraiment ?...

À Lionarde.

Qu'on porte ici son mort ! qu'elle le voie !

Lionarde sort.

SCÈNE VI.

RAYMOND, ALICE.

*ALICE, les bras en croix sur sa poitrine, avec l'attitude
des martyrs dans le cirque, telle qu'on a vu Cabestaing
à la fin du troisième acte.*

Dieu ! je n'espérais pas cette effroyable joie !
Mais faites que je voie aussi leur châtiment,
Avant de m'en aller avec mon doux amant.

Elle murmure d'une voix douce, comme en rêve :

« Écoutez ma chanson, dames et damoiselles...
« Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes ! »

SCÈNE VII.

ALICE, RAYMOND, LIONARDE, CABESTAING mort.

*Cabestaing est étendu sur un lit de parade porté par des pages.
Le corps est recouvert d'un brocart. La tête et les bras paraissent seuls. On dépose le lit un peu sur la droite. Alice s'agenouille aussitôt au chevet du lit et se penche sur le visage du mort.*

RAYMOND, *bas à Lionarde.*

Hélas ! si cependant nos yeux s'étaient trompés ?

LIONARDE.

Non, regarde : il l'attire avec ses bras crispés.
J'ai déjà vu des morts se baiser dans la tombe.

*ALICE, d'une voix d'enfant très naturelle,
quoique ineffablement triste.*

Mes pages, apportez les flambeaux ; la nuit tombe.

Un silence. — Les pages sortent ; ils apportent deux torches de fer.

Posez-les, — là.

Les pages piquent en terre, au pied du lit funèbre, les torches qui jettent de grandes flammes vacillantes. Alice se penche sur le mort :

Comme il est rouge, ton linceul !

Aux pages, très doucement.

Laissez-nous.

Les pages se retirent.

SCÈNE VIII.

ALICE, CABESTAING mort, RAYMOND, LIONARDE.

ALICE, *au mort.*

Jamais plus tu ne resteras seul.
Mon âme veillera sans fin près de la tienne.

Dieu le voudra. Je suis une amante chrétienne,
Et tous les amours purs ont place au paradis.

Se tournant vers Raymond et lui montrant le mort :

Voici mon seul époux. Et, je vous le redis,
C'est vous qui nous mettez ensemble, bouche à bouche,
Pour la première fois, — dans une même couche,
... Comme il est beau, l'époux que vous m'avez donné !

RAYMOND, *détournant la tête.*

Je ne l'ai pas punie, et je me suis damné !

Alice demeure comme anéantie, la tête plongée dans les coussins près de la tête morte. Tout à coup, aux cris de : « Orange ! Orange ! » les soldats de Bertrand entrent en tumulte, suivis de Bertrand lui-même, de Roger de Tarascon, et du chapelain.

SCÈNE IX.

**ALICE, CABESTAING mort, LIONARDE, RAYMOND,
BERTRAND D'ORANGE, ROGER DE TARASCON,
LE CHAPELAIN.**

LES SOLDATS D'ORANGE, *entrant en tumulte.*

Orange !

LES SOLDATS DE CASTELNAU, *accourant.*

Castelnau !

Alice demeure prostrée, immobile, indifférente à tout.

RAYMOND.

À moi !

Il sonne du cor. Les archers de Castelnau se battent avec ceux d'Orange. — Les boucliers sonnent. — Trompettes, sonneries d'alarme. — Cris, désordre.

LIONARDE, *à Raymond.*

Pris dans ton antre !

Elle se démène comme un diable, au milieu de la bataille. — Chaque fois qu'un soldat veut la saisir, elle bondit et s'échappe, toujours hurlante.

Allons ! battez-vous tous et mordez-vous au ventre,
Chacals, seigneurs, pourceaux, princes, voleurs, barons !
Arrachez-vous le cœur ! et nous en mangerons !...
Tu crois t'exterminer toi-même, race immonde ?
Mais c'est moi, de mes mains, qui fais crouler le monde !

Elle s'arrête, haletante. On s'empare d'elle avec peine. On parvient à la maîtriser. Les soldats du prince d'Orange désarment ceux de Raymond. Roger de Tarascon va s'agenouiller près d'Alice au pied du lit sanglant.

UN SOLDAT, *allant au Prince d'Orange.*

Vous êtes obéi.

BERTRAND.

Pesez sur leurs liens.

Bâillonnez la sorcière.

Il s'avance vers Raymond.

Ô rebut des chrétiens !

Ô brute !... ou de quel nom nouveau t'appellerai-je,
Vil mortel qui n'es plus un homme ?...

LE CHAPELAIN, *s'avançant à son tour vers Raymond.*

Sacrilège.

Un silence d'attente.

Raymond de Castelnaud, l'Église te maudit.
L'eau te soit refusée et le sel interdit.
Maudit sois-tu ! maudit dans ton corps, dans tes armes,
Dans tous tes biens ! — Buveur de philtres faits de larmes
Et de sang, — tu seras, dans les gouffres d'en bas,
Avec Caïn, Dathan, Abiram et Judas,
Et tous ceux qui vivants sont entrés dans la flamme.

Il saisit une des torches qui brûlent près du lit de Cabestaing.

Et s'éteigne la joie, — à jamais, — dans ton âme,
Comme ce feu de cire, écrasé sous mon pied.

Il écrase le feu de la torche.

Castelnaud, — tu seras un excommunié !

Mouvement de recul dans la foule.

RAYMOND, *hautain.*

J'en appelle à plus grand, à plus fort que toi, prêtre !

BERTRAND.

À qui donc ?

RAYMOND.

Seul, le roi d'Aragon est mon maître.

Sonnerie de trompettes au dehors.

ROGER, *à Raymond.*

Ton roi ? Par lui ton crime est déjà reconnu.
Il était près d'ici. Nous l'avons prévenu.

Nouvelles fanfares au dehors.

Et le voilà !

SCÈNE X.

**ALICE, CABESTAING mort, LIONARDE, RAYMOND,
BERTRAND D'ORANGE, ROGER DE TARASCON,
LE CHAPELAIN, SOLDATS DU PRINCE D'ORANGE
ET SOLDATS DE CASTELNAU, UN HÉRAUT,
LE ROI D'ARAGON, suite,
AGNÈS qui rentre avec la suite du roi,
la VOIX DU VALET DE CHIENS.**

LE HÉRAUT.

Le Roi !

Agnès va s'agenouiller près de sa sœur.

RAYMOND, *avec une hauteur insolente.*

Le Roi m'a-t-il fait grâce ?

LE ROI D'ARAGON.

Qu'on rase le château...

LIONARDE, *poussant un rugissement de victoire.*

Ah ! Ah !...

On la bâillonne de nouveau, on la renverse ; un chevalier la tient clouée à terre, sous ses pieds et, de la pointe de son épée,

il menace son visage grimaçant ; tel Saint Michel terrassant le dragon.

LE ROI D'ARAGON.

... et sur la place,
Qu'on laboure ! en jetant du sel dans le sillon.
Au gibet la sorcière et le chrétien félon !

Il s'avance lentement vers le lit tragique, et fléchissant un genou devant le mort :

Toi, poète au grand cœur, pur comme la lumière,
Jeune homme enseveli dans ta grâce première,
On sait que ton amour fut chaste, noble et beau.

ALICE, *se relevant à demi.*

Bon prince, mettez-nous dans un même tombeau !

Elle se frappe d'un poignard qu'elle arrache à la ceinture de Roger, et retombe sur le lit tragique, à côté de son amant.

TOUS, *avec horreur et pitié.*

Dieu !

LA VOIX DU VALET DE CHIENS,
au dehors, comme un écho gémissant.

Dieu !

LE ROI.

Quel est ce cri ?

LA VOIX DU VALET.

Dieu bon ! viens à mon aide !

LE CHAPELAIN, *reconnaissant la voix.*

C'est l'appel d'un chrétien que le démon possède...

LA VOIX DU VALET, *plus rapprochée.*

Dieu ! Dieu !

LE CHAPELAIN, *désignant le valet qui entre.*

C'est l'assassin traqué par les remords.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE VALET DE CHIENS.

Le VALET, *entrant et demeurant sur le seuil du palais.*

Hélas !

LE CHAPELAIN.

Prions pour lui.

Tous s'agenouillent.

LE VALET.

Priez pour les deux morts.

LE CHAPELAIN.

Qui t'a dit qu'ils sont deux dans l'abîme ?

LE VALET, *gémissant.*

L'abîme.

Et maintenant dans chaque main je porte un crime.
Mes mains, l'enfer les suit... Je n'aurai mon pardon
Que si vous punissez mes deux mains...

Il tend ses mains rapprochées et crispées.

Coupez donc !

Prenez la hache. Il faut que mes mains soient tranchées.

... Lors, je verrai mes mains, de mes bras détachées.

Pareilles, dans les airs, à des êtres de nuit

Qui volent sans regard, sans ailes et sans bruit,

Chercher partout ceux qui m'ont chargé de leur crime,

Et, pour l'éternité les suivant dans l'abîme,

Avec des ongles morts et pourtant furieux,

Saignantes, s'accrocher aux deux trous de leurs yeux !

On entend les gémissements étouffés de Raymond et de la sorcière.

LE CHAPELAIN.

Incline-toi devant la mort et le mystère.

LE VALET, *s'agenouillant et priant.*

Doux Jésus, je ne fus qu'un pauvre sur la terre.

Mes mains ont obéi. Mon cœur fut innocent.

LE CHAPELAIN, *étendant les mains sur lui.*

Te absolvo... Dieu n'est terrible qu'au puissant.

LE ROI.

Emportez doucement la couche nuptiale.

Les soldats du roi soulèvent doucement le lit de parade sur lequel les deux amants triomphent dans la mort.

AGNÈS.

Adieu, chastes amants, lys pur et rose pâle !

LE ROI.

Roses et lys sur leur tombeau reflleuriront.

LE VALET, *levant les yeux au ciel, avec extase.*

Je vois des fleurs du ciel qui pleuvent sur leur front.

LA LÉGENDE DU CŒUR ET L'HISTOIRE DE CABESTAING

La légende de Cabestaing est fort illustre.
Boccace l'a contée (4^e journée, Nouvelle X) ;
Elle est dans Papon, *Histoire de Provence*, tome II, page 261.
Il en existe nombre de variantes ; l'auteur de la *Légende du Cœur* a pris quelques détails à chacune d'elles.

PREMIER ACTE

Les chroniqueurs ne disent pas qu'une sorcière ait inspiré à Raymond l'idée de son crime ; mais Nostradamus, le nécromant, rapporte que Guillaume de Cabestaing fut d'abord amoureux de Bérengère des Baux, pour laquelle il chanta de « fort belles et naïves poésies, » et il ajoute :

« Ceste damoiselle, portée d'une ambition de le posséder plus étroitement, par le damnable *conseil d'une édentée sorcière*, lui fit avaler un philtre d'une certaine herbe appelée vératre, tellement venimeuse et violente, qu'au même instant qu'il l'eut gousté, il commença à tordre les lèvres et à faire un ris de chien ou sardonien par une soudaine et bien dangereuse convulsion et raccourcissement d'yeux... Ce qui occasionna le poète, esmu d'un bien juste et poignant desdain contre Bérengère, de l'abandonner totalement pour s'adresser à Tricline Carbonelle, dame de Rossillon. »

C'est bien à l'occasion des *fêtes de la Tarasque*, inaugurées à la fin du XII^e siècle, que se retrouvèrent, pour leur malheur, les deux héroïnes de la légende : Tricline Carbonelle (Alice dans le drame), femme de Roussillon, seigneur de Castelnaud, et sa sœur Agnès, épouse de Robert de Tarascon.

Guillaume de Cabestaing était né à Cabestang, aujourd'hui Chabestang, entre Veynes et Serres, dans la vallée du Buech, petit cours d'eau qui se jette dans la Durance.

Nostradamus le fait mourir en 1213, « la même année que Folquet de Marseille trépassa. » Papon le fait mourir en 1181.

Raymond de Castelnaud était un seigneur très riche et très noble, « e braus e mals et orgoillos », mari brutal, grand chasseur devant l'Éternel.

La chanson égalitaire que chantent les spectres à la fin du premier acte, bien que postérieure à l'époque de Cabestaing, grondait pourtant dès lors au cœur du peuple.

... « Or, ne sommes-nous pas hommes comme eux ? Nous avons les mêmes membres, la même force pour souffrir, et nous sommes cent contre un. Jurons de nous défendre l'un l'autre et nul homme n'aura de seigneurie sur nous et nous pourrons couper les arbres, prendre le gibier et le poisson, faire enfin notre volonté aux bois, dans les prés et sur l'eau. » (*Guill. de Jumièges.*)

DEUXIÈME ACTE

La chanson provençale que cite Cabestaing est effectivement attribuée à l'empereur Frédéric Barberousse.

Les deux plaintes attribuées à Folquet et à Rambaud, dans le *tournoi des troubadours*, sont empruntées au trésor anonyme de nos traditions populaires.

Folquet de Marseille fut fait abbé d'une riche abbaye de Provence qui avait nom le Thorondet ; il devint plus tard évêque de Toulouse et c'est dans cette ville qu'il mourut. On ne s'étonnera pas de le voir chanter, au tournoi des troubadours, une légende qui a un caractère religieux.

Quant à Rambaud de Vaqueiras, qui chante l'*Aventure de messire Roger de Beauvoir*, — après être resté longtemps à la cour du prince d'Orange, il s'attacha à la personne du marquis Boniface et s'énamoura de sa sœur, qui s'appelait Béatrice. Elle était la femme de Henri de Carret. Rambaud en ses chansons la nommait la *Belle Chevalière*, parce qu'il l'avait surprise, un jour qu'elle se croyait seule, en train de manier avec adresse l'épée de son mari.

Il est intéressant de noter que la légende fait de Rambaud le héros d'une aventure pareille à celle de Tristan et d'Yseult qui, surpris dormant côte à côte par un mari jaloux, échappent si singulièrement à sa vengeance. Le marquis trouve Béatrice et Rambaud dormant ensemble ; il les couvre de son propre manteau, prend celui de Rambaud et s'en va. « E quant EN Raimbaut se levet conoc tot com era ; e près lo mantel al col et anet al marques dreg cami, et aginolhet se denan el, e clamet merce. » Le marquis pardonna et lui dit de ne plus recommencer à s'occuper de ce qui était à lui. — Le marquis étant passé en Romanie conquiert le royaume de Salonique. Rambaud y fut fait chevalier à la suite de ses hauts faits ; il reçut du marquis grandes terres et grands biens dans ce royaume de Salonique où il mourut.

Les deux fragments que voici donneront une idée des poésies du troubadour-prêtre et du jongleur-guerrier :

Tant est cuisant le mal qui me touche
Que ma bouche est impuissante à le conter,
Et que nul médecin ne me peut servir. [...]
Glorieux Dieu, par ta merci,
Dresse ta face devant moi ;
Vrai Dieu, tends vers moi ton oreille,
Entends mes clameurs et mes plaintes.
Je te ferai querelle et guerre,
À genoux, la tête courbée,
Mains jointes et front contre terre.
Tant... que prendras merci de moi,
Et laverai souvent mon visage
Pour ainsi qu'il soit frais et clair,
Avec l'eau chaude de la source
Qui sourd au cœur et monte au front.
Car les larmes, les plaints, les pleurs,
Sont à notre âme fruits et fleurs.

FOLQUET DE MARSEILLE

Belles armes, beaux batailleurs,
Sièges, machines de guerre, masses d'armes,
— Brèches ouvertes en des murs tout neufs ou antiques,
Bataillons et tours renversés,
Voilà ce que je vois, ce que j'entends, et ne puis voir
Rien qui me puisse en amour aider,
Et vais cherchant, sous mon riche harnois,
Guerres, aventures, tournois.
Et vais en conquérant surchargé de richesses ;
Mais depuis que me manquent les joies d'amour,
Le monde entier ne m'est plus qu'un désert.
Et même chanter, plus ne me console.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS

Nous donnerons plus loin quelques vers de Guillaume de Cabestaing.

La légende du lion de Geoffroy de la Tour, que nous lui attribuons dans la pièce, est célèbre. Gaucelm Faydit, qui accompagna Richard Cœur-de-Lion en Terre Sainte, y fait allusion dans les vers suivants :

Aissi'l serai fis ses fals' entresenha,
Cum fo'l leos a' N Golfier de las Tors,
Quan l'ac guerit de sos guerriers peiors.

GAUCELM FAYDIT : *Chant e deport*

Ainsi je lui serai fidèle sans fausse démonstration,
Comme fut le lion au seigneur Golfier des Tours,
Quand il l'eut délivré de ses ennemis pires.

Il y a plusieurs versions de cette légende ; Cabestaing préfère la plus tendre, Raymond de Castelnau la plus terrible.

La scène du premier aveu de Cabestaing à Alice reproduit dans ses grandes lignes celle qui se passa, d'après les historiens, entre la marquise Béatrice et Rambaud de Vaqueiras. « Et a vos don coselh que a la domna que amas digatz vostre cor, e la voluntatz que vos li avetz ; e pregatz la que vos prenda per son cavayer... Que ma don'Azalais, comtessa do Saluza, sofri Peire Vidal ; e la comtessa de Burlatz, Arnaut de Maruelh ; e ma dona Maria, Gaussem Faidilz ; e la dona de Marselha, Folquet. Per qu'ieu vos do conseil et austorgui que vos, per la mia paraula e per la mia segurtat, la pregues e l'enqueiras d'amor. »

Depuis qu'Adam cueillit sur l'arbre
Le fruit d'où nous vint tout le mal,
Jamais Christ n'anima si belle créature,

Corps si gentil, aux formes plus parfaites,
Et si blanc et plus poli que l'améthyste
Tant est belle (et c'est bien ce qui m'attriste)
Qu'elle ne prend de moi aucun souci.

GUILLAUME DE CABESTAING

TROISIÈME ACTE

La recette de Lionarde pour envoûter les cœurs s'est perpétuée. De nos jours, il y a encore en Provence des sorcières qu'on nomme des « masques » et qui font à l'occasion bouillir ensemble dans une marmite du mou ou un *cœur* de bête et des aiguilles.

La légende rapporte qu'effectivement Raymond de Castelnau s'avisait de demander à Cabestaing quelle était la dame de ses pensées.

Cabestaing pris au dépourvu nomma Agnès, la belle-sœur de Raymond, ce qui, disent les historiens, « mit Raymond en allégresse. »

Cabestaing se rendit auprès d'Agnès et lui avoua sa ruse. Agnès prévint son mari, lequel déclara qu'elle faisait bien de servir de tout son pouvoir les amants en péril. Il ajouta qu'il lui donnait permission et de faire et de dire tout ce qui lui semblerait utile au salut de Cabestaing. La dame poussa la complaisance jusqu'à s'enfermer dans sa chambre avec le poète. Ils soupèrent en grande liesse et puis... « la dame fit préparer un lit pour eux deux et si bien s'y prirent que Raymond fut convaincu de la disgrâce de son beau-frère. » Il ne manqua pas de raconter à sa femme ce qu'il avait vu et ce qu'il croyait savoir de Cabestaing et d'Agnès. Grande jalousie de la dame de Castelnau. Elle traite Cabestaing de perfide et de parjure, mais

lui... « dist li tot zo com era stat mot a mot, » lui dit toutes choses comme elles avaient été, mot pour mot. C'est alors que l'amante, à demi rassurée, lui commanda d'écrire une chanson qui prouvât, sans erreur possible, que c'était à elle qu'il pensait et non pas à une autre dame. Ainsi le poète allait être perdu par ce qu'il aimait le plus au monde : l'amour et la poésie.

Un vieux manuscrit de la Laurentienne croit reconnaître la chanson fatale dans la pièce de Cabestaing qui commence ainsi : « *Lo dous cossire...* »

Rappelons ici encore une fois que, selon la légende, les héros de la lamentable aventure de Cabestaing s'étaient réunis pour les fêtes de la Pentecôte où avaient lieu, en grande solennité, les jeux et danses de la Tarasque. Les fêtes de la Tarasque venaient d'être instituées, en souvenir de la victoire de Sainte-Marthe sur le monstre qui avait été longtemps la terreur des campagnes d'Arles.

Les trois derniers vers du 3^e acte reproduisent la pensée d'une strophe de Cabestaing, dans cette même chanson « *Lo dous cossire* » qui, selon le chroniqueur, causa sa perte :

Si moi, qui crois en Dieu,
J'avais pour son service aussi grande constance,
Tout vivant, sans aucun doute,
J'entrerais dans son paradis.

S'ieu per crezensa
Estes vas dieu tan fis,
Vius ses falhensa
Intrera en paradis.

Et voici les vers qui terminent le troisième acte :

ALICE

Obéis-moi, si tu m'aimes !

CABESTAING

Si je vous aime !...

Ô dame de mon cœur !... Si j'aimais Dieu lui-même

D'un amour aussi pur, aussi fervent, — je dis

Qu'il m'ouvrirait, là, sur le champ, — son paradis !

QUATRIÈME ACTE

Ce combat entre un homme et un ours qui, sous le bâton de l'adversaire, se met à danser tout à coup, est rapporté par les conteurs du moyen âge. On le retrouve dans Walter Scott.

Voici quelques vers de la chanson de Cabestaing « *Lo dous cossire...* » laquelle, au dire de certains chroniqueurs, déchaîna la colère de Raymond de Castelnau :

Il est donc vrai que je ne trouve
Aucune merci de vous, amie,
La plus gente qui jamais soit née,
Quand moi, nuit et jour,
Agenouillé ou debout,
Je prie Sainte-Marie
Que vous me donniez votre amour,
Moi qui fus nourri enfant
Pour faire vos commandements,
Et jamais ne me favorise Dieu,
Si jamais je veux m'en distraire.
Loyale dame, ô bonne dame,

Souffrez que je vous baise les gants
Car d'une autre faveur je doute.

Le texte provençal dit :

Suffretz qu'ie us bais los guans,
Que de l'als sui doptans.

Tous les traducteurs sont pareils à cet autre personnage de légende qui a le don funeste de voir les fleurs qu'il cueille se flétrir subitement sous ses doigts... Elles étaient si belles sur la tige !... Sans doute, elles nous plaisent encore dans l'herbier, mais où est le charme de la vie, le subtil parfum ? Elles ne l'ont plus, et pourtant elles nous le font rêver encore...

Cabestaing, dans la *Légende du Cœur*, se sacrifie pour sa dame, quand il n'aurait qu'à tuer pour tenter de sauver sa vie... Les actions dites *chevaleresques*, nous paraissent aujourd'hui de ridicules défis au bon sens. Roland et Don Quichotte penseraient que c'est bien dommage.

CINQUIÈME ACTE

On peut, si l'on veut, tenir pour véritable l'horrible histoire de la mort de Cabestaing et il n'y aurait rien de surprenant à ce que plusieurs des aventures similaires fussent également vraies. Fausse ou non, celle-ci fut facilement acceptée par tous, dans un temps où l'esprit populaire était habitué aux pires horreurs. On était au lendemain du XI^e siècle où, en Normandie, les paysans révoltés, pris dans une de leurs réunions par un corps de troupes aux ordres du comte d'Évreux, oncle de Richard II, furent massacrés de mille manières : « Les uns eurent les yeux

crevés ; d'autres, les pieds ou les mains coupés, les jarrets brûlés ; d'autres encore furent empalés ou arrosés de plomb fondu ; et ceux qui survécurent furent renvoyés dans leur village pour y inspirer la terreur par leur aspect. Chacun revint à sa charrue », dit le chroniqueur.

Sur soixante-treize ans (987-1060), quarante-huit furent des années de famine ou d'épidémie. « On mangeait l'écorce des arbres, on arrachait l'herbe des prairies ; on vit les hommes, après avoir dévoré toutes les bêtes qu'on trouve dans les champs, se résoudre à ronger des cadavres. D'autres assaillaient les voyageurs sur les routes, ou présentaient à des enfants un œuf ou une pomme pour les attirer à l'écart, et les immolaient à leur faim. La chair humaine sembla sur point de devenir une nourriture ordinaire. Un boucher osa en mettre en vente, au marché de Tournus, comme du bœuf ou du mouton. Il fut arrêté et livré au bûcher. Un autre déroba, la nuit, pour la manger, cette abominable viande qu'on avait enfouie en terre. On le découvrit et il fut brûlé de même. » (RAOUL GLABER.) Le chroniqueur qui rapporte ces horribles détails ajoute qu'il assista lui-même, à Mâcon, à l'exécution d'un bûcheron dans la maison duquel on avait trouvé quarante-huit têtes humaines, débris de ses repas.

Ce n'est pas un siècle ni même deux qui effacent dans l'esprit d'un peuple le souvenir de pareilles horreurs. Elles inspirent des légendes... et doivent aussi inspirer des crimes réels.

Les légendes abondent, où l'on voit la pauvre chair humaine servir de nourriture à des hommes. La plus connue est celle des petits enfants mis au saloir par un boucher et ressuscités par saint Nicolas. Gabriel Vicaire l'a magistralement traitée. La grâce y efface l'horreur. Dans l'histoire de Cabestaing, telle qu'elle est rapportée par les chroniqueurs, le cri d'amour de la malheureuse Alice dépasse son cri d'épouvante ; chrétienne

mystique, elle transforme en nourriture idéale la chair et le sang du bien-aimé, et elle s'écrie devant le tragique époux : « Si bonne et si *amoureuse* était la nourriture que j'ai prise, que jamais autre manger ni boire n'effacera sur mes lèvres la saveur qu'y a laissée le *cœur* de mon ami ! » C'est la communion dans l'amour et dans la mort.

La légende veut qu'Alphonse, roi d'Aragon, fût le suzerain de Raymond de Roussillon, ce qui semblerait indiquer, au dire de certains historiens, que Raymond de Castelnaud n'était point seigneur du village de Roussillon en Provence, mais bien de Castelnaud, village du comté de Roussillon...

Pourquoi ? À l'époque où se passe la légende, régnait Alfonso I^{er}, roi d'Aragon, mais *comte de Provence*, qui régla maints différends avec le comte de Toulouse, dans le château de *Beaucaire*.

D'ailleurs les conteurs populaires ne se piquent point d'exactitude ; et, en passant d'une province à l'autre, les contes s'arrangent comme ils peuvent.

Notons qu'il y a des villages de Castelnaud ici et là, partout, dans le Languedoc, dans la Gascogne, dans le Périgord, etc.

Il faut laisser aux légendes leur caractère de légendes. Ici, l'arrivée du roi, c'est l'avènement de la justice couronnée. Elle apaise, console, fait espérer... Le roi d'Aragon arriva donc en justicier dès qu'il apprit la mort de la dame de Castelnaud et de son chevalier-poète. Il dévasta les terres du mauvais baron, rasa son château et fit ensevelir les amants côte à côte. Sur leur tombe fleurissent des lys éternels.

COMPLÉMENTS À LA MISE EN SCÈNE

[Archives municipales de Toulon, Fonds Jean-Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », manuscrit autographe, 6 pages.]

Acte I

Spectre n° 1 : un chevalier qui ressemble un peu à Cabestaing

n° 2 : Une Lionarde jeune tenant un enfant dans ses bras

n° 3 : Une Lionarde, plus richement vêtue, tenant un autre enfant dans ses bras.

n° 4 : Bérengère des Baux.

Foule spectres : il faut un nombre suffisant de spectres pour remplir la scène du Théâtre d'Orange. Les uns rampent, d'autres courent, tous se démènent dans des gestes de folie. Hommes, enfants, vieillards, jeunes et vieilles femmes. Un grand nombre ont des têtes de monstres (Cf. Gravure de Callot : Tentation de S^t Antoine). Les suppliciés traînent leurs instruments de supplice. Deux groupes de sorcières font bouillir leurs chaudrons suspendus aux trépieds, etc. Recommander la couleur jaune pour les masques.

Chœur des spectres : quatre vers de la Chanson du XII^e siècle chantés soutenus par la musique en coulisse.

Acte II

Pendant le tournoi poétique, tous les personnages de la pièce sont présents (moins le roi d'Aragon, le valet de chiens et le bo-

hémien). Le trône et le dais où prendra place la reine des Jeux sont apportés par les valets du château (d'ailleurs beaucoup de ces accessoires peuvent rester en place sur le théâtre) ainsi que différents sièges, bancs, etc. où prennent place les seigneurs des environs. Une centaine de figurants, varlets, paysans, bourgeois, etc., parmi lesquels une trentaine de seigneurs et de dames.

À la scène VI Cabestaing porté en triomphe par des *bohémiens égyptiques* (dans un fauteuil en X) ; pages et varlets à la scène VIII qui enlèvent Lionarde.

Acte III

Scène XII. Le piqueur Réveil est suivi d'un valet qui tient en laisse quatre ou cinq chiens, à poils ras, de grande taille (de préférence des Danois).

Scène XIV. Deux ou trois valets amenant le braconnier.

Scène XV. Sonneries joyeuses.

Scène XVI. La Tarasque fait son entrée suivie de danseurs, joueurs de tambourins. Les hommes, enfermés dans la carapace du monstre, font mouvoir sa queue qui joyeusement bouscule les spectateurs au milieu des rires et des cris. Une jeune fille représentant S^{te} Marthe tient le monstre enchaîné d'un ruban fleuri. — La simplification de cette partie de la mise en scène serait d'obtenir de Tarascon la vraie Tarasque et ses manœuvriers ce qui serait un des clous du spectacle.

Acte IV

Scène I. Des bohémiens. Des chevaliers qui font cercle au 1^{er} rang sur leurs grandes épées nues. Derrière eux, les dames et la même foule qu'au tournoi poétique. Des valets sur le côté avec des haches. Une barre de fer rougit dans un brasier. — Il faut

un ours (manœuvré par un figurant dont les moindres mouvements doivent pouvoir être réglés d'après le texte).

Scène IX. Quand le valet de chiens traverse la scène avec les chiens, on entend en coulisse les sonneries du départ pour la chasse.

Scène XII. On entend les appels de trompe et les hurlements des chiens.

Scène XIII et dernière. On entend le bruit de la chasse fatale. Musique : abois lointains, fanfares de mort.

Acte V

Scène IV. Le valet de chiens est amené par deux valets (qui l'ont amené au III) et qui se retirent immédiatement. — À la fin de la scène IV, au dernier vers du valet de chiens, la musique reprend le thème de la chasse légendaire (de la fin du IV).

Scène VII. Cabestaing mort, étendu sur un lit de parade, porté par des pages. Le corps est recouvert d'un brocart. Les pages sur l'ordre d'Alice sortent et rapportent des torches de fer qu'ils plantent en terre et qui jettent de grandes flammes.

Scène VIII. Aux cris de « Orange ! Orange ! » une vingtaine d'hommes d'armes de Bertrand entrent en tumulte... Une vingtaine d'archers de Castelnau se battent avec ceux d'Orange. Bruits divers de combat. Suite de Roger de Tarascon.

Scène IX. Fanfares au dehors.

Scène X. le roi d'Aragon et sa suite : hommes d'armes, seigneurs, etc. Un chevalier tient Lionarde clouée à terre, sous ses pieds, tel S^t Michel menaçant le dragon. Les pages enlèvent le lit de parade où sont les deux amants. La foule s'agenouille au passage et le cortège défile.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).